

TRIOMPHE
DE L'AMOUR

SUR LE FANATISME

ET LE MATÉRIALISME.

Lux vera..... quæ illuminat
omnem hominem venientem
in hunc mundum.

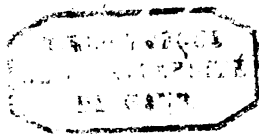
TOME TROISIÈME.

Paris,

IMPRIMERIE DE MIGNERET,

RUE DU DRAGON, N. 20.

1828.



TRIOMPHE DE L'AMOUR

SUR LE FANATISME

ET LE MATÉRIALISME.

ORIGINE DES CHOSES.

II^e. PARTIE.

DU TACT.

1. Jusqu'à présent nous n'avons eu d'autres idées du tact que celles que nous avons reçues de ce sens lui-même. D'après l'analyse que nous venons de faire des corps, et d'après la description que nous donnons de leurs élémens, il serait fort difficile que, sur le rapport de ce même sens, nous pussions nous rendre compte de quelle manière il agit.

2. Les plus grands phénomènes sont ceux dans lesquels et par lesquels nous vivons ; ils nous éblouissent d'autant plus qu'ils nous touchent de plus près ; de sorte que nous n'en apercevons pas les beautés.

Le tact est, sans contredit, le plus grand, le plus utile et le premier de nos sens ; il est le premier que nous acquérons et le dernier que nous perdons. Sans lui aucun être ne peut jouir de la vie, tandis que réduit à lui seul, il peut la posséder. Lorsqu'isolé des quatre autres sens, nous le contemplons dans la nature, nous gémissons sur l'individu qui n'a que lui en partage, nous le trouvons bien disgracié, et nous lui assignons la dernière place dans le rang qu'occupent les êtres ; mais la sagesse en juge tout différemment ; elle lui accorde la perle.

3. Les Orientaux qui ont entrevu de très-grandes beautés à ce dernier chaînon des êtres vivans, se sont plu à en faire le sujet de leurs plus brillantes allégories. Ils citent l'huître, comme accomplissant la plus sublime des vertus, en remplissant de perles la main qui lui déchire les entrailles. Ils la représentent comme recevant au fond des flots, les larmes des malheureux, qui viennent par torrens accroître l'immensité des mers, et qu'elles métamorphosent en perles pour servir d'ornement à la couronne des rois.

4. C'est le tact qui sert d'yeux à la chauve-souris, lorsqu'approchant des corps solides, elle sent la réaction de l'air qu'elle comprime dans son vol : c'est lui qui remplace la vue chez les aveugles ; c'est lui enfin qui supplée plus ou moins à toutes nos autres facultés, lorsqu'elles nous manquent, sans qu'aucune d'elles puisse le remplacer.

5. Nous éprouvons l'effet du tact dès que le corps que nous animons est mis en rapprochement avec

un autre corps quelconque. Cependant cette sensation n'est pas toujours très-distincte, puisque nous vivons au milieu des corps, en rapprochement aussi intime qu'il est possible de l'être, sans contribuer sensiblement à leur destruction. Tous les corps nous environnent et nous pénètrent, non seulement par tous nos sens, mais encore dans une foule d'autres circonstances, nous procurant par cet acte même notre propre vie corporelle; mais nous n'apercevons point la plupart des grands phénomènes qui appartiennent à l'acte de la continuelle manifestation des êtres; aveugles sur tout, nous limitons la sensation du tact au rapprochement d'une partie quelconque de notre corps avec un autre corps que nous supposons ne pouvoir être rendu sensible que par la présence d'une matière, plus ou moins solide.

6. Nous avons dit que tous les corps étaient composés des mêmes élémens, et que nous ne reconnaissons en eux que la lumière; alors il ne doit pas y avoir plus de matière dans les uns que dans les autres. Si cela est ainsi, la sensation du tact doit avoir également lieu à l'égard de tous; c'est ce que nous prouverons, après avoir défini la cause qui, dans le contact des corps, nous fait éprouver une résistance ou sensation.

7. Il faut bien avoir présent tout ce que nous avons avancé sur les trois effets de l'attracteur, qui exercent leur action à des distances infiniment plus grandes ou plus rapprochées les uns que les autres.

L'attraction de composition est celle qui détermine la limite de la molécule; car le mouvement,

4 TRIOMPHE DE L'AMOUR SUR LE FANATISME.

en parcourant son rayon pour s'élever du centre à la circonférence, par une explosion indéfinissable, la ferait s'éclipser aussitôt que du centre universel elle est appelée à l'être par le moteur, si l'attracteur, comme cause conservatrice de l'être, ne décidait pas sa limite à la circonférence.

8. Tant que le jeu des trois effets de l'attracteur s'exerce, la sensation du tact ne peut être produite ; ainsi une molécule, sous la loi d'attraction de composition, ne se sent point ; un agrégé tel qu'un métal, une pierre, un végétal, ne présente aucun phénomène du tact dans sa nature intime ; notre main ne se palpe point elle même. Les corps, sous l'action de l'attraction planétaire, ne peuvent point non plus se sentir : sous quelle loi établirions-nous donc que la sensation du tact puisse avoir lieu, puisqu'elle est un effet de l'attraction et qu'elle paraît n'avoir lieu sous aucun des trois effets de l'attracteur ?

9. Observons bien que deux masses que nous voulons mettre en contact, jouissent nécessairement des trois espèces d'attraction ; si nous ne concevons point en elles l'attraction planétaire, c'est à cause de l'incapacité de notre intelligence qui ne peut descendre dans les infiniment petits pour reconnaître qu'ils sont aussi vastes que les infiniment grands, et qu'il se passe en eux tout autant de phénomènes.

10. Si l'attraction d'agrégation réunit plusieurs molécules pour former un agrégé, l'attraction planétaire fait que ces molécules sont maintenues éloignées les unes des autres à la même distance relative que la terre l'est du soleil ou de tout autre astre ;

sans cela les molécules , en se réunissant , s'entre-détruiraient avec les mêmes circonstances que le soleil et la terre , qui en se joignant , feraient rentrer notre système universel dans le chaos. Si nous considérons les choses sous leur vrai point de vue , nous reconnâtrions que la rupture d'équilibre entre deux molécules infiniment petites (phénomène que nous pourrions supposer se passer dans le grain de sable le moins appréciable) , serait d'une tout aussi haute importance dans l'ordre général , qu'un dérangement qui surviendrait , pour la même cause , entre les deux astres les plus vastes ; et dans l'un , comme dans l'autre cas , il pourrait également s'ensuivre pour nous un bouleversement général.

41. Les trois espèces d'attraction dont jouissent invariablement tous les corps , et que nous rappellerons pour mieux expliquer la sensation du tact , sont :
 1.° *l'attraction de composition* , qui fait qu'une molécule quelqu'infiniment petite que nous puissions la supposer , est maintenue en nature de corps quelconque , ayant son centre , son diamètre et sa circonférence , laquelle , vêtue de lumière , constitue une substance solide ou élastique qui change constamment de nature , sous l'influence astrale .

42. Ne perdons jamais de vue que les molécules , ou les corps n'existent pour nous que nominalement ; nous n'en pouvons saisir que l'enveloppe , qui est la lumière compactée , sans laquelle il n'y aurait rien d'existant pour notre être extérieur , qui n'existe lui-même que par son vêtement , ou par le voile qui lui ravit l'être véritable .

6 TRIOMPHE DE L'AMOUR SUR LE FANATISME.

2.^o *L'attraction d'agrégation*, qui fait que les molécules homogènes, c'est-à-dire celles qui renferment une quantité à-peu-près égale de lumière et dans les mêmes circonstances, peuvent obéir à une même loi, pour former un agrégé de même nature ; cette attraction attirant les molécules vers un centre commun, pour composer un métal, ou tout autre substance que nous nommons agrégé ; car nous ne considérons que la seule molécule comme un composé.

3.^o *L'attraction planétaire*, qui maintient l'équilibre général avec les mêmes circonstances, entre les molécules qui composent les corps et qui nous paraissent infiniment petites et rapprochées, qu'entre les astres, qui sont pour nous à des distances inappréciables, tant il sont éloignés les uns des autres.

13. Les molécules que nous désignons comme étant infiniment petites, ne sont telles que par rapport à nous, puisque leur réunion peut former une masse appréciable ; seulement nous devons concevoir qu'il en faut une telle quantité pour composer la moindre des masses, que, par aucun calcul, nous ne pourrions nombrer celles qui sont réunies pour composer un grain de sable. Les nombres, les temps et les distances nous arrêtent toujours dans la carrière des sciences. Notre intelligence ne souffre point que nous la sortions de ses limites, c'est-à-dire, que nous nous élevions nous-mêmes hors du domaine animal où tout est erreur et illusion, en physique comme en métaphysique. Moïse, en nous conduisant, hors de ce domaine, nous commande de ne

point concevoir la Divinité, de ne point nous en faire d'image taillée selon notre intelligence, parce qu'alors nous saisirions un Dieu dans le cercle de l'animalité, et nous ne posséderions qu'une idole.

44. Ne rejettons point les inconnus ! Elevons-nous au contraire toujours dans leur région et bientôt nous reconnaitrons que nous avons, en nous, un être éternel qui triomphera dans sa vraie patrie ; il la verra s'élever des ruines de son cachot ou sépulcre, des débris du temps et surtout de notre propre être ! Mais tout nous sera cédé tant que nous n'aurons pas réduit dans ses propres limites l'être animal et passager, tant que nous n'aurons pas renoncé à tout le connu et à nous même !

45. Nous ne devons point nous laisser étonner par la nature et le mécanisme des corps ; partout ils nous présentent l'image de l'infini, soit dans leur divisibilité, soit dans leur unité, soit dans leur multiplication : par eux, nous atteignons jusqu'aux portes de l'infini ; nous ne saurions les outre-passer avec des facultés qui ne peuvent pas exister au-delà de ces portes, mais nous pouvons les franchir avec un être dont nous avons tous le germe en nous, et qui seul peut pénétrer dans l'éternité pour lire, dans le sein de son père, l'origine des êtres et des choses, ainsi que le but de toute création.

46. La molécule est la base des masses que nous nommons corps ; elle est leur partie constituante. Telle que nous la représentons, elle est certainement atterrante ; empreinte du sceau de son créateur, elle est à la fois infiniment petite et infiniment grande. Elle

peut être tout à la fois, pour nous, un univers infini et un insondable néant abyssal. Là, notre intelligence épouvantée se retire dans sa sphère; elle y trouve la lettre, l'écorce ou la lumière saisie par les ténèbres qui dans notre ordre colérique, servent de vêtement à tout; elle saisit cette enveloppe et s'en contente; elle s'alimente de ses propres ténèbres, de sorte qu'elle ne peut jamais s'élever hors du mensonge, de l'illusion, de l'irréalité.

17. Les masses ou agrégés, composés de molécules, sont maintenus dans l'état où nous les connaissons par les trois effets de l'attracteur; ils possèdent individuellement leur diamètre, leur circonférence et leur centre d'attraction d'agrégation. Comme c'est à la circonférence seulement que peut être connue la sensation du tact, c'est-là que nous expliquerons ce phénomène. Si deux corps, par un rapprochement intime, entraînent sous l'une des trois lois de l'attracteur, il ne pourrait plus y avoir de sensation de tact; c'est ce qui arriverait par exemple, au pouce et à l'index si, avant de les mettre en contact, on coupait la peau sur les deux points de rapprochement, car alors, en se réunissant à la chair vive, ils passeraient par l'acte de la croissance sous la loi commune d'attraction d'agrégation, et ils ne pourraient se toucher, puisqu'ils ne seraient plus qu'un. C'est ce qui arrive à tous les corps qui peuvent être réunis sous cette même loi par la fusion, la cristallisation, la végétation, ou la croissance animale.

18. Lorsque deux corps, laissés dans leur état naturel, sont mis en contact, ils obéissent récipro-

quement à leur loi d'attraction, tant que la distance qui les sépare est plus grande que celle qui existe entre leurs propres molécules. Si l'un des corps est élastique, la distance qui les sépare est toujours si grande, relativement à celle qui sépare leurs molécules, sous la loi d'agrégation, qu'ils ne peuvent avoir l'un sur l'autre une action très-sensible. Si l'un de ces corps est notre main, nous disons que le gaz qu'elle presse est impalpable; mais si nous comprimons les molécules d'un corps solide, elles se rapprochent tellement de celle du corps comprimant, qu'il y a dérangement dans leur ordre mutuel. Celles qui sont liées par une attraction d'agrégation plus faible sont les premières qui cessent d'obéir à cette loi, et alors il y a rupture du corps qui est dans cette dernière hypothèse.

19. Lorsque nous mettons notre main en contact avec un autre corps, les molécules réciproques de chacun d'eux attirent sur elle-même la lumière qui s'élève de leur circonscripteur, et il y a un pôle répulsif en dehors de la molécule, en opposition au pôle attractif. Si la pression est maintenue assez fortement pour faire entrer les molécules des deux corps dans leur sphère de répulsion, nous éprouvons un effet que nous nommons tact; celui-ci dure tant que le rapprochement est assez intime pour maintenir les corps dans leur sphère de répulsion, mais pas assez pour déranger leur équilibre et faire passer l'un d'eux sous des lois différentes; c'est ce qui arriverait si notre main était écrasée, car l'attraction d'agrégation étant alors rompue en elle, il s'ensuivrait un changement de nature dans ses molécules.

20. Pour nous former une idée plus sensible de la manière dont agit l'attraction, nous la représenterons comme suivant la même marche que les fluides électrique, magnétique, etc., desquels le pôle positif commande toujours le pôle opposé, dans l'état négatif, sans que, pour cela, il soit nécessaire de la présence de deux fluides. Il résulte de là que l'attraction, qui exerce son effet de la circonférence au centre, met toujours dans un état de répulsion le point en dehors de la circonférence qui forme le pôle opposé. Comme les rayons des molécules sont infiniment courts, les molécules elles-mêmes étant, ainsi que nous l'avons dit, absolument inappréciables pour nos facultés, la sphère d'activité du pôle répulsif est toujours extrêmement rapprochée de la circonférence. Alors ce n'est que par une violente pression ou le choc, que nous pouvons rapprocher assez les corps pour faire arriver leurs molécules dans leur sphère de répulsion; mais ni la pression ni le choc ne peuvent, par quelques moyens connus que ce soit, faire franchir aux corps le point de répulsion qui présente une résistance absolue; car lors même que l'on aurait déterminé la rupture des corps par le rapprochement, ou qu'on les aurait pulvérisés par le choc le plus violent, on ne ferait jamais passer les masses sous une même loi d'attraction pour former un agrégé; celui-ci, ainsi que tout composé, ne peut être déterminé que par les trois puissances qui président et commandent à toute création, composition ou changement de nature des corps, soit dans la végétation, la nutrition, la dissolution ou la fusion.

21. La sensation du tact est donc produite, comme

nous le voyons, par la répulsion. Il nous reste à présent à expliquer pourquoi notre main ne palpe pas un gaz de la même manière que tout autre corps solide; la différence entre eux n'étant que de plus ou moins de lumière dans l'une que dans l'autre, laquelle n'a rien de matériel ou de palpable en elle-même et par elle-même, quel que soit son degré d'accumulation.

22. Nous avons fait connaître que les corps n'existent pour nous que par leur vêtement, et que *la lumière*, qui, selon l'expression de Moïse, est l'élémentalisateur ou le sensibilisateur universel, est ce vêtement. La puissance attractive, qui fixe intimement cette lumière dans les corps, en l'attirant du domaine du circonscripteur (qui en est une source intarissable) agit constamment sur elle, après même qu'elle en a revêtu les molécules. Comme sa marche est toujours de la circonférence au centre, la lumière, qu'elle attire partout, tend continuellement au centre, soit le centre universel, qui, pour le domaine où nous vivons, est le centre de la terre, soit le centre de la molécule elle-même. Il en résulte que l'attraction n'exerçant son action que sur la lumière, celle-ci est l'unique cause de la pesanteur.

23. Il y aurait beaucoup à dire sur la cause métaphysique de la pesanteur; nous mesurons ses effets dans notre ordre physique sur l'indication de nos sens; et ceux-ci en nous fournissant des idées fausses nous ferment la porte aux beautés de la science. Mais briser une porte que tous les enfans de la terre, et les savans surtout, veulent tenir fermée, n'est point chose si facile.

24. Toutes les créatures, soit animées, soit inanimées, obéissent à la loi générale de la gravitation ; elles cheminent vers le centre universel, duquel toutes s'élèvent triomphantes après y avoir ravis, selon leur nature, la racine, ou l'arbre de vie; elles déploient dans l'immensité les trésors infinis qu'elles rapportent de ce centre insondable, lorsqu'elles en sont appellées par la puissance de l'inconnu moteur. Aujourd'hui toutes ces ineffables richesses nous sont cachées; aucune créature ne pouvant arriver dans notre système qu'enchaînée dans les ténèbres. Elles possèdent bien la racine de vie, mais elle est célée et gardée en elle-même par l'épée du Chérubin, de sorte que nous ne trouvons plus dans notre lot que mort, corruption et mensonge.

25. Ici nous renverrons à la lumière qui est venue dans le monde et que le monde ne veut pas recevoir; nous renverrons au Fils de prédilection, c'est dans lui et par lui seul que nous pouvons aller au Père et ressortir de ce centre universel, triomphans et vêtus de la lumière céleste, dans laquelle seule nous pourrions jouir des trésors infinis de l'éternel Créateur. Après avoir indiqué la source unique de toute vie, de toute grandeur et de toute magnificence; après avoir renvoyé au bouclier qui peut seul nous garantir d'être dévorés par le feu consumant de la vie elle-même, nous continuerons à briser les liens qui nous cachent la vérité dans notre domaine.

26. Nous distinguons trois espèces d'attraction, et, ainsi que nous l'avons expliqué, chaque espèce constitue un centre particulier. L'attraction de com-

position à son centre dans la molécule; la division infinie de celle-ci fait que ce centre est partout, produisant continuellement, dans notre univers, tout ce qui a l'être; ce centre agit selon sa loi, sans que nous puissions apercevoir son action, parce que toutes les parties qui constituent notre être en sont elles-mêmes constamment appelées. Les grands phénomènes qui embrassent le système universel ne peuvent d'ailleurs nous être rendus sensibles que lorsqu'il y a interruption ou modification dans leur marche ordinaire; c'est pour cette raison que nous ne sentons ni le mouvement de la terre, ni la gravitation, ni l'attraction planétaire, etc.; parce que nous sommes nous-mêmes sous leurs lois.

27. L'attraction d'agrégation a son centre dans notre planète; expliquer comment ce centre est en même temps dans chaque masse ou agrégé par analogie au globe terrestre, est assez difficile; cependant, si nous examinons la chose sous son vrai point de vue, elle devient très-simple: d'abord nous considérons la terre comme une masse unique, comme serait une molécule attirant toutes ses parties vers son centre; de sorte que chacune de ces parties obéit à la loi de gravitation, selon sa pesanteur spécifique. Tant que cet ordre subsiste sans éprouver de changement, notre globe forme un agrégé régulier et monotone qui n'admettrait aucune production, végétation, ou aucun changement ou modification de nature et même de position des molécules de l'agrégé, ainsi que nous le remarquons dans un métal, une pierre, un bois mort, pendant le temps où nous ne

voions en eux aucun changement. La végétation et la vie ne peuvent avoir lieu sur la terre qu'en raison de son éclipse ou cessation : d'être c'est ce que l'intelligence n'atteint point, parce que tout se passe dans les infiniment petits et hors des limites du temps. Considérons ensuite un fragment de l'agrégé général, dans son état de séparation de son tout; nous remarquons qu'il tend à rentrer dans sa masse avec une force égale à celle qui l'en sépare; dans cette hypothèse il est obligé d'obéir momentanément à cette loi d'équilibre, mais ce qu'il ne peut faire spontanément, il le fait avec le temps. Ainsi qu'un arbre, séparé de sa racine, ne cesse pas de suite de végéter, et passe par plusieurs états avant que d'être rentré dans la source de laquelle il était sorti; de même une pierre que l'on sépare du rocher dont elle faisait partie, reste vive encore quelques instans, puis tendant à rentrer dans son centre, par une force égale à celle qui l'en sépare, elle n'arrive à son but que par le jeu général de la décomposition, étant, ainsi que toutes les créatures mises en expansion par l'influence astrale, et dans cet état, dépourvue de matrice, au lieu de croître elle-même elle sert à composer d'autres créatures, c'est-à-dire, métaphysiquement parlant, elle est en d'autres et par d'autres créatures; car rien ne peut cesser d'être, là est l'éternité! Ainsi donc une pierre comme un être appartient à l'éternité: elle renferme comme toutes les créatures, le germe de l'éternel Créateur, et, par ce germe, elle atteint en durée et en élévation les limites les plus reculées, si nous pouvons

parler de limites, là où il ne peut y en avoir. Mais n'oublions jamais qu'une pierre, comme tout autre créature, est un voile qui nous cache les beautés de l'éternelle création.

Pour bien fixer nos idées sur la cause du tact, nous expliquerons que l'attraction d'agrégation qui le détermine a lieu aussitôt que deux molécules, obéissant aux lois des puissances absolues, franchissent la sphère de répulsion qui existe toujours à leur circonférence. Or ces deux molécules, ou un plus grand nombre dans le même cas, déterminent un atmosphère répulsif en dehors de l'agregé, et toute autre molécule avant que de leur être unie sous la loi d'agrégation, doit franchir cette sphère de répulsion, et là éprouver la sensation du tact. Nous avons expliqué que le choc ou la pression la plus violente ne pouvaient franchir cette limite, les corps et même les masses ou agregés sont un sanctuaire où la colère ne pénètre point. Dans ce cas nous entendons par corps, l'insondable molécule à jamais insaisissable que par la lumière qui lui sert d'enveloppe.

28. Les anciens connaissaient cette rentrée des corps dans leurs masses sous le nom de petit Cycle: ils le calculaient de plusieurs millions d'années. Pendant cet intervalle, il y avait extinction d'une race d'homme et production d'une autre race en analogie avec la précédente. Comprendons que pendant la durée de ce Cycle, toute la portion du globe qui compose le règne minéral, passe au végétal, puis à l'animal, et de-là retourne dans le minéral. Nous saisissons quelques-uns de ces objets dans leur

marche, nous les surprenons à leur passage; et cependant nous restons aveugles; les os fossiles et les coquilles, dont une partie est déjà retournée en pierre, ne peuvent même nous éclairer. Nos savans modernes qui ne pénètrent pas plus avant que la lettre, nous racontent qu'il a existé des races différentes d'animaux dont les analogues ne se retrouvent plus sur la terre; mais ils ne savent pas lire au-delà. Les sages de l'antiquité balbutiaient bien quelque chose du grand Cycle; mais ils ne laissaient rien transpirer de leurs profondes connaissances à cet égard; elles étaient telles que leurs langues même ne pouvaient pas les exprimer. Que comprendrait aujourd'hui notre intelligence, si nous lui disions que, pendant cette grande révolution, tous les êtres animés et inanimés occupent alternativement tous les états de la création, le Trinaire seul étant irrévocablement immuable, ainsi que son image dans tous les êtres.

29. L'attraction planétaire a son centre dans le soleil; relativement à notre système; son jeu et ses phénomènes nous sont un peu plus connus; mais nous ne concevons point comment le même jeu et les mêmes phénomènes ont lieu dans les infiniment petits, et exercent une fonction tout aussi importante dans un grain de sable que dans l'universel système planétaire. C'est à cette dernière attraction qu'est due la végétation, la formation des montagnes et la disposition de leurs bancs. C'est elle qui fait que la terre elle-même s'élève de la terre pour couvrir sa surface sans changer son volume général. Nous voyons les monumens enfouis dans le poussière, et nous en cherchons vainement la cause par extra-position; nous

ne remarquons point que tous les fragmens séparés du centre d'agrégation générale, ne pouvant plus jouir de la même manière des effets de leur centre de composition, à cause de leur séparation de leur matrice ou de leur racine, obéissent plus facilement à l'attraction planétaire, lorsque leurs molécules ont été mises en expansion par le fluide astral. La plupart de ces molécules, en s'élevant même des entrailles de la terre, cèdent à la puissante affinité qu'elles ont pour les masses, et restent, en se condensant, déposées à leurs surfaces, comme cela nous est représenté pour les oxides, les moisissures, les sables qui soulèvent les bancs de pierre les plus vastes, etc. Lorsqu'à l'instant de leur ascension, les molécules se trouvent dans leur plus grand état de division, elles sont souvent saisies, au moment de leur départ de la surface de la terre, par les matrices, les racines ou les germes qui sont comme des bouches ouvertes à cette surface, pour là être employés par ces puissances à former les métaux, les végétaux et même les substances animales.

30. Si nous avons bien saisi le jeu de ces trois espèces d'attraction, nous reconnaitrons de suite que la sensation du tact n'est due qu'à l'attraction d'agrégation, qui produit toujours un pôle répulsif, en opposition au pôle attractif.

Pour expliquer actuellement comment le tact étant l'effet de la répulsion, celle-ci ne paraît point agir avec la même puissance dans un gaz que dans un métal, tandis qu'elle devrait être égale dans un corps quelconque où elle a son centre d'action, la répulsion ne dépendant d'aucune matière, mais bien de la lu-

mière , nous supposerons un pied cube de ces deux substances , occupant la même hauteur dans l'espace ; cette position étant donnée , elles seront dans un état physique tout à fait différent. Le gaz , au milieu de l'air , occupe à peu près son centre de gravité ; quoique les corps ambiants fassent équilibre à sa gravitation , celle-ci n'en est pas moins tout aussi active que celle du métal. Si l'on sortait les corps qui lui servent de point d'appui , il se précipiterait vers son centre avec la même vitesse que la masse la plus pesante , et pour arrêter l'un et l'autre dans leur marche , il faudrait une puissance égale. Ce seul phénomène , prouvé par nos expériences dans le vide , devrait être suffisant pour nous convaincre qu'un gaz , ayant autant de puissance répulsive et autant de force gravitante qu'un métal , est de même nature que lui , qu'il obéit à la même loi , et que si nous leur trouvons des pesanteurs différentes , c'est que nous les pesons dans des circonstances qui ne sont point relativement les mêmes.

31. Il est clair , au point où nous sommes placés pour apprécier la différence entre un gaz et un métal , que ce dernier contenant quinze à vingt mille fois plus de lumière , fait équilibre à une quantité égale de cette substance sous quelque volume que celle-ci se trouve placée ; nous appelons cette puissance *pesanteur* , mais nous devons distinguer la gravitation de ce dernier phénomène. L'attraction agit avec une égale force sur la lumière , quel que soit l'espace qu'elle occupe , et elle l'attire vers son centre avec une égale vitesse , quel que soit son volume ou sa dilatation ;

aussi trouvons-nous dans nos expériences, qu'une balle de liège tombe avec la même vitesse dans le vide qu'une balle de plomb.

32. Après avoir suspendu une masse de métal à la même hauteur qu'une masse de gaz du même volume, si nous avançons le doigt vers le métal, il entrera bientôt dans la sphère de répulsion des molécules de ce corps, et celui-ci sera forcé de reculer; alors nous pourrions juger de la quantité de lumière qu'il renferme, par la force répulsive que notre doigt éprouvera pour déranger sa ligne de gravitation.

Lorsqu'ensuite nous avançons la main vers la masse gazeuse, avant que l'effet répulsif soit assez fort pour que notre sens en soit affecté, le gaz n'ayant que très-peu de force gravitante relative, se retire à mesure que notre main s'approche, et nous concluons qu'il est impalpable. Mais si nous mettions le gaz dans le cas de ne pas reculer avec autant de facilité, ou notre main en état de l'approcher d'aussi près que nous avons approché du métal, ce qui peut avoir lieu par la vitesse et le choc, nous sentirions si la puissance répulsive du gaz n'est point égale à celle du métal. L'expérience nous convainc tous les jours de ces faits, cependant nous lui préférons le témoignage de nos sens; mais ceux-ci ne pouvant saisir que l'écorce ou l'enveloppe des corps, ils ne peuvent guider notre jugement que d'après cette base illusoire. Nous éprouvons la violence des vents, nous concevons jusqu'où leur effet pourrait s'étendre, lorsque notre main est frappée par un violent courant d'air, ou que celle-ci se porte avec vé-

locité vers une masse gazeuse ; nous savons, par le calcul, que leurs molécules réciproques pourraient s'approcher de telle manière de leur point de répulsion qu'il en résulterait la rupture de notre main. Nous faisons cette expérience sur l'eau, qui résiste, comme tous les fluides, en raison du carré de la vitesse avec laquelle on les presse ; or, les gaz comme l'eau, peuvent présenter au corps qui les approche avec assez de vitesse, une résistance tout aussi grande que les métaux.

33. Nous savons très-bien que si nous pouvions comprimer et fixer une masse d'air en un volume seize mille fois moindre, cette masse mesurant un pied cube, pèserait mille livres au lieu d'une once, et qu'étant alors dans les mêmes circonstances que le métal, il présenterait les mêmes phénomènes du tact et de la pesanteur.

La sensation du tact, ne pouvant avoir lieu que par l'effet de la répulsion, il en résulte que les corps seuls peuvent sentir les corps ; ceux-ci, vêtus de la lumière, obéissent seuls à la loi de l'attraction. Nous sentons des corps chauds et des corps froids ; mais les qualités chaudes ou froides n'affecteraient point notre sens, si elles n'étaient unies aux corps qui nous les communiquent ; de sorte que le vide permet d'autant moins le passage du froid au chaud, qu'il est plus parfait.

34. Nous ne sentons jamais la chaleur, lorsqu'elle pénètre dans notre organisation, autrement que par un corps chaud en contact avec l'organe de notre sens, soit que ce corps soit solide ou gazeux. Lorsque la chaleur nous arrive par la nutrition, par la

décomposition de l'air dans nos poumons ou par toute autre fonction de la vie; nous éprouvons ses effets; mais nous ne sentons pas comment elle a pénétré en nous. Aucune sensation ne peut nous venir du dehors que par nos sens et rien ne peut pénétrer par nos sens que les corps; de sorte que c'est une erreur de dire que nous sentons du froid et de la chaleur; les qualités et propriétés ne sont nullement sous la même loi que la lumière, quoiqu'elles la suivent, à cause de leur affinité pour elle.

35. La chaleur, l'un des effets du centralisateur; comme le mouvement l'un des effets du moteur, sont dans la même hypothèse; nous sentons les corps en motion, lorsqu'ils entrent dans notre sphère de répulsion. Nous éprouvons alors les effets du choc; de la pression; mais nous ne sentons pas plus le mouvement hors des corps que la chaleur isolée. Ces deux qualités ainsi que l'attraction indépendante des corps (c'est-à-dire de la lumière qui revêt les corps, car nous prenons toujours l'enveloppe pour le réel), pénètrent cependant en nous dans toutes leurs modifications, par le centre universel duquel et par lequel nous recevons la vie, en même temps qu'elles nous arrivent continuellement par nos sens, dans leur union avec les corps pour nous procurer l'existence extérieure ou animale.

Tous les corps jouissent de la chaleur, du mouvement et de l'attraction d'une manière inhérente, comme étant les conséquences ou effets des trois puissances qui les composent. Dans cet état, ces effets ne peuvent jamais être éprouvés par nos sens;

leur sensation ne pourrait être que le bouleversement de l'ordre général, et notre organisation serait pulvérisée avant que l'effet du phénomène dont nous parlons, puisse arriver jusqu'à nous. Nous voyons les corps s'embrâser ou entrer en fusion, et nous ne pouvons pas comprendre comment la chaleur se développe et se transmet. Nous en cherchons la cause dans les objets extérieurs, dans la partie que nos sens saisissent, tandis qu'elle est dans leur centre, lequel nous ne pouvons point concevoir. La chaleur est dans le même cas que le mouvement ; nous ne pouvons point la communiquer aux corps, nous ne pouvons que sortir l'obstacle qui empêche qu'ils en jouissent ; lorsqu'un métal ou tout autre corps est en harmonie avec le jeu universel de la création, nous pouvons le saisir et l'employer à notre usage ; mais si nous troublions cette harmonie, nous verrions aussitôt se manifester l'un des effets des trois puissances, et le corps rentrer dans le centre universel ; si ce dernier phénomène n'a pas toujours lieu, c'est que l'équilibre est de suite rétabli par la marche même de la création. Le dérangement d'équilibre, qui n'a jamais entièrement lieu, quoique nous soyons obligés de nous exprimer ainsi comme si l'objet était réellement détruit, nous rend sensible l'effet des trois puissances dans les corps, c'est-à-dire nous indique l'instant où ceux-ci sont amenés à l'entrée de leur source pour y puiser constamment l'être, et en sont rappelés par la puissance du moteur, sans lequel tout resterait englouti dans cette source. Nous ne devons concevoir là aucune succession de temps ni

aucune interruption dans la marche de l'éternel Créateur ; nous ne pouvons rien dire sur cet acte de l'éternité qui ne sera jamais compris de l'être du temps.

36. Quels que soient les changemens que les corps puissent subir dans leur nature, ils n'ont lieu que par rapport à nous. Si nous tenons long-temps un corps dans l'état d'incandescence, il disparaît insensiblement à nos yeux ; si nous l'abandonnons à une chute, que, par le calcul, nous supposons être continue, il se dissoudra dans l'espace par l'effet de sa seule vitesse ; mais ni l'un ni l'autre ne peut cesser d'être ce que l'Eternel les crée et les créa de tout temps.

37. Si la chaleur et le mouvement peuvent être développés dans les corps, l'attraction peut aussi l'être ; c'est ce dernier phénomène qui donne naissance au fluide électrique dont la source ou la cause nous est demeurée inconnue jusqu'à ce jour. Nous ne traiterons point de ce fluide, dans toutes ses modifications qui sont : le *magnétisme*, le *galvanisme*, la *foudre*, etc. Cependant comme il affecte le tact avec les mêmes circonstances que la chaleur et le mouvement et avec les mêmes résultats, quoique différemment modifiés, nous en dirons assez pour expliquer son action sur ce sens.

38. Le fluide électrique n'est autre chose que l'attraction en général, qui est, ainsi que la chaleur et le mouvement, inhérente à tous les corps. Lorsque par des causes connues, nous dérangeons l'équilibre d'un corps, une portion plus ou moins grande de l'attraction inhérente devient libre, et si le corps dans lequel le dérangement a lieu, est mis en con-

tact avec le nôtre , nous pouvons en éprouver un effet tel, qu'il en résulterait pour nous la destruction de nos organes et la mort. De quelque manière que l'étincelle électrique nous soit communiquée , elle ne peut nous arriver que par les corps. Si nous en sommes frappés , à l'instant où la foudre éclate dans les nuages , elle n'a pu nous être apportée que par l'air qui en a été animé ; car, si nous étions isolés par un vide parfait , elle ne pourrait pas plus nous arriver que la chaleur et la motion , ainsi que cela a lieu à l'égard de ces dernières.

39. Nous ne pouvons connaître parfaitement tous les phénomènes du tact, si nous n'avons une idée juste du jeu des diverses attractions, et si nous n'avons bien compris le mécanisme de la formation des corps ; nous ne saurions trop être avertis de nous défier de nos sens ; ils ont un tel pouvoir pour nous entraîner dans l'erreur, qu'ils nous font abandonner le témoignage des faits pour les suivre.

40. Remarquons bien que si la gravitation, comme nous le prouvons, est égale dans tous les corps , et que leur différence de pesanteur ne vient que de ce que nous pesons deux corps, de densité différente, à une même hauteur, nous devons conclure qu'un métal, qui serait vingt mille fois environ plus rapproché du centre de la terre qu'un gaz, ne pèserait pas plus sous le même volume. Les sondes qui ne descendent plus à une grande profondeur, tendent à prouver que les corps pèsent moins au fond de la mer qu'à sa surface, ou plutôt qu'arrivés à une certaine profondeur, ils ne pèsent plus.

41. Notre planète est mise , par le jeu des attractions , dans un état tout différent de celui que la science nous a indiqué jusqu'à présent. Nous ignorions que les pierres et les masses les plus pesantes , telles que les métaux , lorsqu'ils se trouvent dans une situation plus rapprochée du centre de la terre , étaient ascendantes au lieu d'être descendantes ; c'est-à-dire qu'elles pesaient en haut de la même manière que le gaz hydrogène péserait contre les nuages , si ceux-ci étaient plus denses.

42. Lorsque nous creusons dans la terre à une très-grande profondeur , et que nous rencontrons les nappes d'eau qui se forment dans ses entrailles , nous sommes étonnés de la force ascendante qu'a cette eau dans les tubes que nous lui présentons ; elle est telle qu'elle jaillit à plusieurs mètres au-delà de la surface de la terre. Là il semble que parce que nos sens ne trouvent rien à leur portée , nous devrions rester dans l'ignorance du phénomène le plus simple.

43. Notre globe , par son mouvement circulaire sur lui-même , a son axe dans le même état que celui d'une roue animée d'une violente rotation ; tout ce qui est situé au centre de cette roue doit nécessairement être dans un état forcé , pour tendre à sa circonférence , et si les molécules qui la composent n'étaient pas douées d'une attraction d'agrégation très-forte , elles seraient chassées dans l'espace avec une puissance d'autant plus grande , qu'il aurait fallu plus de force pour les séparer. Tout nous porte à conclure que le centre de la terre est absolument vide et que l'épaisseur de la masse ou de l'écorce qui compose la

circonférence que nous habitons, peut être beaucoup moindre que nous ne nous l'imaginons ordinairement.

44. Cependant ne concevons point de vide selon l'acception littérale ; là où rien n'existe pour nous, il n'y a ni *plus* ni *moins* de corps ni de phénomènes ; mais la lumière qui leur sert d'enveloppe, n'étant point saisie et compactée par les ténèbres, le corps ne peut être admis ou compris par nos organes et nos facultés. Nous ne pouvons point faire connaître physiquement, comme nous le pourrions métaphysiquement, qu'il existe au centre de notre planète un point de lumière triomphante qui milite, pour pénétrer dans le monde et dévorer l'enveloppe qui lui sert de prison ; celle-ci paraît résister avec d'autant plus d'avantage que les puissances de l'abyme et du monde peuvent plus facilement, au moyen de la victoire momentanée de l'enveloppe, prouver à leurs enfans que cette lumière est pour toujours captive dans les ténèbres. Ce point ou ce centre où existe la lumière triomphante est insaisissable, et inconnu à toutes les facultés, même angéliques ; s'il n'en était ainsi, Lucifer eût pu nous le révéler ; mais il nous est attesté par la présence du Verbe qui s'est rendu captif au centre de l'astre le plus grand, comme au centre de la moindre des molécules, au sein de la créature la plus petite, comme dans la plus élevée ! Ce mystère qui a été révélé de tout temps, a été confirmé par la résurrection du Christ ; or, le Verbe n'a jamais pu habiter que la pure lumière. Si l'esprit d'amour pénètre en nous, nous apercevons déjà que si à chaque centre de molécule, il y

a un point où la lumière pure est toujours triomphante, cette lumière est partout et constamment victorieuse et qu'elle seule existe, puisque les molécules divisées à l'infini prouvent par cette même division, qu'elles ne sont que par leur centre et qu'il n'y a jamais pu avoir que lui d'existant. Ce qui nous confond, lorsque nous voulons saisir les mystères qui nous sont celés par les infiniment petits, comme par les infiniment grands, c'est que nous réduisons les uns et les autres au calcul, selon notre intelligence, en nous formant des idées de grandeur et de petitesse toutes basées sur l'erreur de nos sens. Ce qui est infiniment grand, comme ce qui est infiniment petit, est pour nous le terme de notre intelligence, et cependant c'est justement là où est le terme de l'illusion, du temps, du *petit* enfin, pour nous servir de notre fausse expression; c'est là que commence l'éternité, ou l'habitation des créatures célestes et à jamais glorieuses.

45. Le phénomène de la gravitation des corps à la surface de notre planète, est occasionné par son mouvement annuaire autour du soleil. Remarquons que quelle que soit la position des corps qui composent la terre, relativement au soleil, ils sont toujours placés à une circonférence ou au point le plus éloigné où ils puissent arriver. En butte à deux mouvemens, ils sont repoussés vers le centre de la terre, point le plus éloigné du centre de motion qui devient la circonférence du cercle qu'elle décrit dans son mouvement annuaire autour du soleil; puis ils sont repoussés du centre de la terre vers la circonférence, par sa

rotation sur elle-même. C'est l'harmonie et la vitesse de ces deux mouvemens qui déterminent la grosseur de la terre ou l'éloignement de sa circonférence de son centre, comme aussi sa distance du soleil. Dans cette hypothèse, nos sens nous indiquent qu'à minuit l'hémisphère opposé à celui qui est en face du soleil devrait se perdre dans l'espace ; cela serait vrai , si l'expérience ne nous prouvait pas que tout corps animé d'un mouvement circulaire jouit du bénéfice qu'il a reçu de la répulsion de son centre de motion , jusqu'à ce que , par son double mouvement , il se représente de nouveau à ce même centre , pourvu toutefois que son mouvement sur lui-même se fasse avec assez de vitesse pour que l'adhésion d'agrégation n'ait point eu le temps d'être rompue.

46. Nous pourrions conclure de là que les comètes n'ont qu'un seul mouvement circulaire périodique ; et que si elles sont habitées elles ne peuvent pas l'être par des individus de même nature sur l'un et l'autre de leurs hémisphères , puisque l'un des deux se perd continuellement dans l'espace. A présent , si nous connaissions la puissance productive des centres , nous ne serions point étonnés qu'un astre puisse constamment s'élever comme une explosion et se maintenir dans sa même forme et nature.

47. Ainsi que nous l'avons déjà observé , lorsqu'un hémisphère n'est plus en face du soleil , il s'éloigne sensiblement de son centre et il s'en rapproche aussitôt qu'il retourne en opposition à cet astre , ce qui communique à la terre un mouvement contractile qui donne lieu à une multitude de phénomènes.

48. Depuis des siècles nous cherchons la cause des sources et de l'ascension de l'eau ; nous voyons des fontaines naître et disparaître ; nous en voyons se présenter à une très-grande hauteur et même au sommet des montagnes ; nous demandons à nos sens de nous instruire, et ils nous égarent ; ils nous aveuglent même assez pour nous empêcher de voir les faits, lorsque ceux-ci viennent nous révéler la vérité.

Les masses d'eaux souterraines que nous avons reconnu exister presque par tout, à une très-grande profondeur, pèsent, en raison de cette profondeur, contre leur surface, au lieu de peser sur leur base. Elles ne sont retenues dans les cavités qui les contiennent, que par l'adhésion des solides qui leur servent de voûte ; mais là, si la nature leur présente quelques fissures, elles filtrent à travers ces joints et elles arrivent à nous sur plusieurs points. Nous devons distinguer les vraies fontaines des infiltrations provenant des pluies, ou de celles qui sont formées par descension, étant des écoulemens de divers bassins élevés, qui épanchent leurs eaux dans les environs. Les vraies fontaines sont absolument des volcans d'eau ; elles en produisent constamment la même quantité et à la même température ; celles qui sont intermittentes doivent ce phénomène à une cause très-simple : elles s'élèvent d'un bassin situé à une moindre profondeur, de sorte qu'une partie de ces eaux seulement obéit à la force centrifuge de la terre. Nous concevons dès lors que l'autre partie, composant la surface du bassin, ne pèse presque en aucun sens ; si elle s'élève

30 TRIOMPHE DE L'AMOUR SUR LE FANATISME.

contre sa voûte, c'est parce qu'elle est refoulée par la partie inférieure; alors elle fournit l'eau de la fontaine à travers les fissures, pendant un certain nombre d'heures, puis elle retombe de son propre poids, lorsqu'il y a eu un vide produit au fonds du bassin, qui ne permet plus aux eaux de la base d'agir avec autant de force contre celles de la surface. A présent expliquer comment les eaux sont fournies dans ce bassin, si elles y sont produites par la réunion de l'hydrogène et de l'oxigène, dans le grand laboratoire de la nature, où si elles s'y rendent par infiltration; n'est point ici le cas.

49. Tout ce que nous présentons est basé sur des faits ou des exemples; car voir flotter des rochers suspendus dans les entrailles de la terre, repoussés par une violente force centrifuge, n'est pas plus étonnant que de voir les astres se promener dans l'espace, et y être maintenus par l'attraction planétaire. Nous avons démontré que les corps, dans leur extrême division, ou gazéification, cédaient à la force centrifuge ou à l'attraction planétaire plus facilement que les masses, et venaient à la surface soulever les rochers, les montagnes et les bancs immenses qui nous étonnent par leur stratification confuse; phénomènes qui, tous, ne peuvent être expliqués par aucune autre cause,

50. Les volcans dont on a inutilement cherché à connaître l'origine, en ont une aussi simple que les fontaines. Ceux de boue sont dans la même hypothèse que ces dernières, mais ceux de feu présentent des effets différens, et quoique produits par une même

cause, ils sont nécessairement accompagnés d'autres circonstances.

51. L'intérieur de la terre ne se compose point des mêmes substances que sa surface. Le fond des mers serait-il à nu, et les masses d'eau inférieures supporteraient-elles les supérieures par la puissance centrifuge dont elles seraient animées? C'est ce qui pourrait être, mais ce n'est point probable, puisqu'à chaque instant nous voyons des rochers et des volcans s'élever du fond des eaux. Certainement, dans les grandes mers, sur les points les plus profonds, les masses d'eau inférieures font équilibre aux masses supérieures. Mais cela n'empêche point que la force centrifuge ne tienne, pressés contre ces voûtes d'eau, des volumes immenses de rochers ou d'autres substances, qui éprouvent un grand dérangement dans l'harmonie de leur composition, par la violente pression de cette force centrifuge, qui leur fait subir une décomposition continuelle pour rentrer dans leur centre par la voie ignée.

52. Nous avons sous les yeux de petits phénomènes qui nous expliquent parfaitement ceux qui nous étonnent par leur grandeur, et nous demeurons aveugles! Si, par le choc, nous faisons éprouver une violente pression à un corps, il s'embrâse en nous fournissant l'étincelle; si nous comprimons l'air avec violence, il s'embrâse aussi: pourquoi la force centrifuge, en pressant les pierres et les métaux avec une force au-dessus de toute celle que nous pouvons produire, ne déterminerait-elle pas en eux la combustion? D'où sortent à présent tous ces corps pour

fournir à une décomposition constante? Ils ne viennent certainement point du centre de la terre, puisque là rien de matériel ou plutôt de circonscrit par la lumière, ne peut exister; ils ne peuvent donc être fournis que par les matrices où ces mêmes substances sont formées. Celles-ci, en se détachant, par des causes toutes naturelles, des lieux de leur croissance, entrent dans la sphère de répulsion de la force centrifuge. Avant d'arriver là, elles restent quelque temps suspendues, formant de vastes bancs de pierre, de métaux, ou de minerais morts, c'est-à-dire séparés de leur matrice. Comme elles éprouvent alors une pression beaucoup moins forte, elles n'entrent que très-lentement en décomposition. C'est par leur combustion lente que sont fournis les gaz, l'eau et les autres corps, dans une extrême division, lesquels obéissant à l'influence astrale, viennent alimenter l'accroissement dans les mines, dans les carrières, et toutes autres espèces de croissance et de végétation.

53. Nous devons considérer les corps, dans tous leurs états de combustion dans l'intérieur de la terre, comme remplissant le même but, et étant dans les mêmes circonstances que ceux qui pourrissent et se consomment à sa surface. Ils sont suppléés dans l'un et dans l'autre cas, par ceux qui croissent dans les mines par la végétation et par toute autre cause productrice. Si les végétaux ne peuvent pas suffire à la consommation à la surface de la terre, c'est que les hommes ajoutent à la loi qui soumet tout dans leur domaine à la mort et à la corruption, l'action de leur volonté qui en fait rentrer dans leur centre ou

source, une partie, par la voie-ignée; amenant ainsi à la surface un acte qui appartient à l'intérieur.

54. Lorsqu'il arrive que les substances en ignition dans les entrailles de la terre, peuvent trouver une issue ou fissure dans leur voûte supérieure, ce qui leur est souvent plus facile au fond des mers; elles sont lancées avec d'autant plus de violence que le point de départ est plus rapproché du centre. Aussi ni les fontaines, ni les volcans de boue ne vomissent leurs matières avec autant de force que les volcans embrasés. Nous n'avons jamais pu nous expliquer pourquoi, lorsqu'un volcan s'ouvrait au sein des mers, il n'était point à l'instant ou comblé ou éteint. A présent que nous connaissons que les corps pèsent en haut ou en bas, selon la hauteur qu'ils occupent sur le globe, nous ne sommes plus étonnés, et nous voyons le fond des mers peser contre leur surface par une cause tout aussi naturelle qu'il l'est à la superficie de la terre de peser vers son centre, contre laquelle elle est pressée par le jeu des attractions et répulsions planétaires.

55. Lorsque nous calculons l'immense pression que les corps éprouvent à la surface de la terre, nous reconnaissons que nous serions à l'instant écrasés, si l'air qui nous pénètre ne lui résistait lui-même. Nos moyens ne nous permettent que d'une manière incertaine, de reconnaître la différence qu'il y a entre la pression qui a lieu pendant le jour et celle qui a lieu pendant la nuit. Nous savons seulement qu'elle est immense. Elle diminue au coucher du soleil, et elle augmente lorsqu'il se lève. Nous avons fait connaître

que nous ne jouissions de l'influence et attraction solaire pendant la nuit que par une continuation de l'effet que nous avons éprouvé pendant le jour, comme cela a lieu dans tous les corps en rotation, de sorte que, si le soleil ne se levait point, c'est-à-dire, si la terre cessait de tourner sur son axe, elle prendrait naturellement la forme d'un cône, comme les comètes; puis toutes ses parties, cessant d'obéir à l'attraction plannétaire, détermineraient un ordre de chose tout différent.

56. Tous les corps, dans notre système, occupent leur centre de gravité; si cet ordre paraît dérangé, c'est par des incidens que nous n'apercevons souvent pas à cause de leur trop grande simplicité. Les masses d'eau qui pressent contre leurs voûtes dans les cavités souterraines qui les contiennent, sont souvent animées d'une telle puissance centrifuge, qu'elles font remonter à plusieurs mille mètres de hauteur de petites colonnes d'eau à travers les fissures ou les tubes qui leur sont présentés, quoique, comme nous le savons, ces colonnes pèsent ou réagissent sur les masses qui les fournissent en raison de leur hauteur multipliée par le diamètre de leur base.

57. L'explication que nous donnons pour démontrer la force ascendante de l'eau, sert pour expliquer celle des pierres ou bitume embrasé qui forment les volcans, qui comme ceux d'eau, ne peuvent avoir lieu, qu'en raison de l'immense pression de ces masses bitumineuses sur une fissure ou petite ouverture accidentelle. Lorsque l'éruption a lieu sur un point, elle détermine, dans tout son alentour, une plus grande

action de la force centrifuge qui élève des masses de rochers et de terre, même hors de la sphère de son action ; les soulevant constamment par leur base, ce qui détermine les îles et les montagnes qui accompagnent toujours les volcans.

58. Toutes les fois que nous voulons expliquer des phénomènes, ou que, pour nous en rendre compte, nous en cherchons les causes dans les premières puissances, nous trouvons toujours les effets si peu importants comparativement au pouvoir qui les produit, que nous ne pouvons que nous étonner en voyant de si petits résultats. Le centralisateur, le moteur et l'attracteur peuvent opérer leurs phénomènes avec la même facilité dans l'univers ou dans les astres les plus vastes, que dans le moindre des grains de sable. Or, que peut donc être pour leur puissance la production d'un volcan, ou la suspension des solides qui pressent avec violence contre la base des mers, ou contre la surface intérieure du globe que nous foulons ?

59. Quoique tous ces détails tiennent plutôt à la géologie qu'à l'explication du tact, nous les croyons néanmoins indispensables pour pouvoir bien nous rendre compte de ce sens, le premier et le plus indispensable de tous. Comme il est le résultat de la répulsion, et que celle-ci, ou l'attraction embrasse tout, nous devons saisir l'ensemble des phénomènes pour nous rendre compte comment agit cette faculté partout où elle exerce son action.

Si nous cherchons la cause de la rentrée des corps dans leur centre, par la voie ignée que nous nommons combustion, nous la pouvons lire partout.

Toutes les fois que par la friction ; le choc ou la pression , nous occasionnons un dérangement dans l'harmonie de la composition d'une seule molécule d'un corps ; nous produisons une étincelle ou effet lumineux qui nous annonce que cette molécule a changé de nature , de forme et de capacité dans son enveloppe. Si la cause qui a produit ce phénomène est continuée , toutes les molécules circonvoisines éprouvent le même sort et bientôt l'effet lui-même devient tel qu'il peut occasionner un incendie.

60. Nous comprenons parfaitement comment , lorsque nous avons déterminé par le choc , ou tout autre moyen , la décomposition d'une molécule , celle-ci agit sur les circonvoisines par la chaleur qu'elle leur procure , tendant à y opérer la même décomposition ; mais cette cause prédisposante , qui est suffisante lorsqu'elle agit sur des molécules qui ont déjà en elles un germe , ou un commencement de destruction , reste tout-à-fait sans action dans un corps qui jouit de toute l'harmonie de sa composition. Nous savons qu'il existe des corps qui sont tellement disposés ou qui ont un tel principe de destruction , que la moindre friction , ou le mouvement seul de l'air la détermine ; tels sont les corps fulminans. Les substances sèches , celles qui ayant commencé à pourrir sont privées d'humidité , le soufre et autres matières inflammables , qui ayant fait , comme ces dernières , une partie du chemin qui mène à leur décomposition , n'exigent que la moindre cause disposante pour arriver à leur terme. Tandis que l'acier qui frappe la pierre ne fournit qu'avec peine une très-petite portion

de sa masse à la destruction ; les molécules circonvoisines acquièrent bien un degré de chaleur plus ou moins intense, mais l'équilibre est de suite rétabli.

Concevons bien que le choc, le frottement et tout autre rapprochement intime des corps, met en jeu le phénomène du tact ; et ce qui chez nous est une sensation, est un effet répulsif plus ou moins violent lorsqu'il a lieu entre deux corps inorganiques.

DE L'OUÏE ET DE LA PAROLE.

61. Nous classons l'ouïe après le tact, comme occupant à tous égards le second rang ; plusieurs seront étonnés que nous ne placions point ici la vue, du mécanisme de laquelle nous admirons tant la beauté ! Mais si, au lieu de nous laisser éblouir par les apparences, nous méditons attentivement sur l'immensité du champ où il exerce ses fonctions, nous serions surpris de ne pas le voir placé à la tête de toutes nos facultés.

62. Non-seulement sans lui nous ne connaîtrions point les charmes de l'harmonie, mais nous serions privés du plus beau de tous les dons, de celui que nous considérons dans notre enthousiasme, comme nous mettant au-dessus de tout dans la nature, comme nous rendant dignes de dominer sur toutes les œuvres de la création, et d'être les images du Créateur. Cependant en admirant la beauté et l'utilité de la parole, nous ne nous laisserons point sé-

duire par le voile sous lequel elle se présente ; nous ne prononcerons pas sur son mérite dans ce moment d'extase que nous procurent les charmes qu'elle répand dans la société. Nous démontrerons avant ses défauts : alors seulement nous pourrons l'apprécier à sa juste valeur.

63. Comme la faculté d'émettre la parole est inhérente à celle de l'ouïe, nous traiterons de l'une et de l'autre en même temps. Avant d'expliquer leur mécanisme nous aurons à définir ce qu'est le son, sans lequel l'un et l'autre ne nous seraient d'aucune utilité.

Le son est un phénomène qui nous paraît tout naturel ; accoutumés à l'entendre sans nous en rendre compte, ou à nous contenter d'une explication superficielle, qui nous enseigne qu'il est le résultat de la vibration des corps, nous ne cherchons pas plus loin, et nous demeurons dans la plus complète ignorance à son égard.

64. Pour expliquer ce qu'est le son d'une manière positive, il faudrait entrer dans les profondeurs métaphysiques les plus atterrantes ; car enfin qu'y a-t-il de commun entre la vibration des corps et un effet qui vient produire en nous le plaisir ou l'épouvante ; qui vient y faire connaître des faits, y développer, avec détails, mille phénomènes divers ; y peindre des pensées, des affections étrangères ; nous les faire partager ; nous apporter l'esprit d'un autre être pour nous le faire épouser, en nous identifiant avec lui, ou pour nous le faire rejeter avec horreur ; qui peut enfin tracer en nous et nous faire connaître

tous les événemens qui se passent en notre cercle ?

65. Nous avons dit , en traitant du tact , qu'aucune sensation ne pouvait nous arriver que par l'intermédiaire des corps , et que ce n'est même que par eux que nous pouvions éprouver les effets de la chaleur , de la motion et de l'attraction. Le sens de l'ouïe est en tout dans la même hypothèse ; ce n'est que par les corps que les admirables et surprenans effets du son peuvent pénétrer en nous par ce sens. Pour le bien connaître , nous avons à parcourir une carrière toute nouvelle , où tout nous paraîtra merveilleux ; c'est pourquoi nous devons prévenir qu'on n'ait à s'étonner de rien.

66. Lorsque le son pénètre en nous à travers nos nerfs auditifs , il se répand à l'instant dans le domaine entier où s'exercent nos fonctions vitales. Là , il ouvre son sanctuaire lorsque les molécules du corps qui nous l'ont apporté s'identifient avec notre être en passant par la porte insondable de la vie , ou la source de laquelle tout est continuellement appelé l'être , et chacune de nos facultés peut , selon sa capacité , lire dans ce sanctuaire ouvert , ce que la puissance qui a occasionné la vibration du corps , a déterminé de manifester aux êtres.

67. Nous prenons toujours l'enveloppe pour l'objet , les moyens pour le but. La vibration est le moyen de produire un son , le but est le son produit. A présent qu'est-ce que le son ? Comment renferme-t-il une multitude de choses et d'événemens ? Comment nos facultés peuvent-elles lire dans les sons après qu'ils ont pénétré en nous par un canal que nous ne pou-

vous pas concevoir davantage ? Comment enfin ces mêmes sons sont-ils mis en jeu par une faculté qui nous étonne encore plus que le sens de l'ouïe auquel elle est cependant inférieure, quoique, dans notre aveuglement, nous osions lui donner une origine céleste ; car c'est jusque là que nous élevons la parole, ce don si mal connu.

68. Remarquons bien toutes les circonstances qui accompagnent l'audition ; ce qu'est la vibration, et comment elle nous transmet le son ! La vibration ne produit point le son hors de nous, malgré l'assertion de toutes nos facultés. C'est par une erreur que nous font commettre nos sens, que nous supposons que le son est produit sous le marteau qui frappe un corps sonore ; il n'y a là absolument que mouvement précipité, ou vibration, et nous ne connaîtrions jamais rien de ce phénomène que ce que nous en indique notre œil, si le corps vibrant n'arrivait point en nous par ses molécules. Ne perdons pas de vue que celles-ci, constamment en expansion, pénètrent tous les corps ambiants, en s'identifiant avec eux et représentant à la racine de vie des divers êtres qui jouissent de cette faculté, le corps entier dont elles sont l'image. Elles le représentent vibrant, avec toutes ses circonstances, à notre racine de vie, sur une échelle infiniment petite, mais à la portée de nos facultés naturelles, qui montrent elles-mêmes le phénomène à notre intelligence dans un rapport analogue à celui qui se passe extérieurement.

69. Toutes les expériences faites sur le son, dans et hors le vide, tendent à nous éclairer à cet égard,

et cependant nous n'avons encore rien compris à son mécanisme. Nous ne pouvons pas concevoir que la foudre, qui fait vibrer l'air dans la nue, n'occasionne là que de la motion, et que le son atterrant qui nous instruit de ce qui se passe, n'a lieu qu'en nous-mêmes; c'est la voix qui publié partout les merveilles de la création; elle trouve par notre organe une porte ouverte pour arriver jusqu'à nous, et nous sommes émus par son *bruit retentissant*. Nous savons que si nous habitions un espace circonscrit par le vide absolu, la vibration ne pourrait point venir produire le son en nous; puisqu'il y aurait discontinuité entre les molécules des corps.

70. Si les arts recévaient, des sciences modernes, des matériaux qui ne fussent point erronnés, la médecine pourrait reconnaître plus facilement les causes de nos infirmités. La surdité, soit dans les sourds-muets, soit dans les sourds par accident, ne peut être produite que par un obstacle qui empêche les molécules vibrantes d'arriver jusqu'à notre racine de vie, pour y reproduire la vibration du corps et nous faire éprouver une sensation qui en est le résultat. Nous savons déjà que la surdité est souvent diminuée lorsque l'on introduit un individu sourd; même sourd-muet dans une capacité où l'air est très-comprimé.

74. Nous avons fait connaître comment, dans la sphère d'activité de notre intelligence, c'est-à-dire; pour nous dans l'univers entier, tout était occupé par des corps dont les molécules, obéissant aux diverses lois de l'attraction, se maintenaient dans leurs

limites respectives ; comment , toujours en contact aussi intime que leur permettait leur puissance attractive ou répulsive , ces molécules nous représentaient des objets dont la densité dépendait de la quantité de lumière qui les revêtissait , ainsi que du germe ou de la matrice qui les avait reçus dans leur sein , lorsque leur lumière ou vêtement était dans un état de dilatation convenable : les germes , matrices ou sources de vie ayant déterminé leur nature minérale , végétale ou animale dans toutes ses modifications.

72. Selon cet ordre de choses , il est impossible qu'une molécule soit dérangée de son état naturel , sans que toutes les molécules circonvoisines n'éprouvent le même dérangement , et celui-ci aurait lieu dans tout notre système , si l'attraction ou la répulsion , qui maintiennent l'équilibre dans la distance des corps , ne les forçaient constamment à reprendre leurs places respectives , détruisant insensiblement de cette manière l'ébranlement qui a été occasionné. La vibration dans un corps est d'autant plus violente que ses molécules , obéissant à une loi d'attraction plus puissante , ont été plus difficiles à être ébranlées. Si nous ne rapprochons point l'air , ou les gaz de l'état solide par la compression , c'est-à-dire , si nous ne les plaçons point dans cette hypothèse , en les frappant ou agitant avec violence et vitesse , nous ne pourrions point parvenir à les faire vibrer. Cette circonstance a lieu dans tout son complément , lorsque le fluide électrique pénètre ou s'élève des nuages dans les tempêtes ; l'air et les vapeurs élastiques sont

alors traversées avec une telle vitesse que leurs molécules vibrent comme celles d'un airain violemment frappé par un corps dur.

73. Tous les corps qui sont dans leur état naturel jouissent de leurs qualités et propriétés ; il se passe en eux tous les phénomènes nécessaires à leur production, à leur existence et à leur conservation ; mais tout cela peut être cédé ou plus ou moins développé à nos sens et à notre intelligence. Lorsqu'il arrive qu'un corps est ébranlé par un choc ou par un frottement, il y a de suite interruption dans la marche des phénomènes naturels ; l'harmonie du corps est troublée ; la molécule frappée est menacée de destruction, elle est forcée de se replier vers son centre, par l'effet des molécules étrangères qui sont entrées dans sa sphère de répulsion, et elle est ramenée du centre à la circonférence par l'effet de la répulsion des autres molécules homogènes qui ont été refoulées vers ce centre. Comme toutes les molécules qui composent l'agrégé ont éprouvé la même vibration, l'une étant entrée dans la sphère de répulsion de l'autre, toutes continuent à vibrer de la même manière jusqu'à ce que la puissance répulsive ait éteint cet ébranlement, et que la puissance créatrice ait rétabli l'harmonie sur tous les points où elle a été interrompue. Nous concevons que sans cette dernière circonstance, il s'ensuivrait la destruction de tout l'agrégé, puisque ses molécules ne peuvent exister que dans une harmonie parfaite ; nous concevons aussi que la destruction serait générale, si la répulsion ne limitait pas le cercle des molécules vi-

brantes, qui s'éteint insensiblement dans un espace d'autant plus limité que les premières molécules frappées ont été moins violemment ébranlées. Nous savons qu'en mécanique, la réaction est égale à l'action moins les frottemens ; ici, la réaction est égale à l'action, moins la résistance des molécules voisines ; cette résistance ou répulsion est en raison de leur tendance à se maintenir dans leurs limites réciproques.

74. Nous sentons parfaitement que si les molécules d'un corps métallique, maintenues dans d'étroites limites par l'attraction, à cause de leur grande quantité de lumière, ont pu se faire vibrer réciproquement, à plus forte raison elles ont pu faire vibrer celles des corps élastiques ambiants. Celles-ci, vu leur éloignement entre elles, occupent dans l'espace une sphère plus étendue, et par conséquent, peuvent être affectées plus facilement par la vibration ; mais, comme nous l'avons fait remarquer, nous ne pouvons point communiquer un mouvement précipité aux corps qui ne jouissent pas de toute leur puissance de gravitation ; les objets avec lesquels nous voulons les frapper ou les joindre, ne pouvant point les approcher d'assez près, pour entrer dans leur sphère de répulsion, ainsi que cela peut avoir lieu à l'égard des molécules d'un corps solide. Lorsque le fluide électrique a été éveillé, il se précipite avec une telle vitesse vers son centre, suivant la marche de l'attraction, qu'il entre dans la sphère de répulsion de l'air ou des gaz ; il les fait vibrer comme si leurs molécules appartenaient à des corps durs et sonores.

75. Il est clair, d'après tous ces faits, que la vibration n'est point le son, que celui-ci est tout métaphysique, et que, d'aucune manière, nous ne pouvons l'expliquer physiquement, pas même lorsqu'il est produit par les causes les plus simples. Si la vibration a été excitée par deux corps privés de vie, par la chute d'un corps, par exemple, les molécules mises en mouvement, ébranlent toutes celles qui les environnent dans un horizon plus ou moins grand; elles retentissent pour annoncer que la puissance colérique a triomphé dans le choc et a pu résister à la puissance créatrice, en détruisant ses œuvres; comme ceci tient aux plus hauts mystères, suivons bien le phénomène! Nous ne sentons, nous ne voyons vibrer que les molécules mises en masses ou les agrégés, soit solides, soit gazeux; dans cet état, ce ne sont pas ces molécules qui pénètrent en nous, celles-ci ne bougent point de leur lieu, elles vibrent sur place, et font vibrer par succession celles qui les entourent, jusque dans nous, et surtout dans notre cerveau, y pénétrant par le fluide auditif renfermé dans les tubes les plus imperceptibles; ce phénomène physique ne nous apprendrait rien s'il n'était accompagné de l'acte métaphysique qui a lieu lorsque les molécules en expansion s'élèvent continuellement de tous les corps par l'acte de la création, dans lequel acte toute la nature disparaîtrait comme une explosion qui ferait que tout ne serait plus à l'instant même, si tout n'était pas créé par un acte explosif tout aussi subit.

76. Cet acte de création est infiniment au-dessus

de ce que l'être extérieur peut en balbutier ; tout est en tout ; tout pénètre continuellement tout, et rien n'existerait, si tout ce qui est ne cessait d'être à l'instant même pour faire place à ce qui arrive à l'être de la source éternelle ; et celle-ci ne cesse jamais de produire. Tout cela nous est enseigné par la Sagesse ; nous ne connaissons-nous mêmes nos désirs et nos pensées que quand nous nous éclipsions avec eux pour faire place en nous à un nouvel être ; car *nous* de l'instant actuel n'est point *nous* de l'instant qui a précédé, et l'être de l'instant passé n'existe déjà plus que dans *la mémoire* ; c'est une ombre qui était, que la mémoire peint aujourd'hui, et que demain elle cessera de retracer. O voix de la Sagesse, que nous publies-tu ! que ton langage est sublime, riche et en même temps mystérieux ! Cependant il est simple, clair et à la portée de tous ; il se fait tout à tout ; il ne faut que posséder un atôme d'amour pour apprendre de toi des merveilles à l'infini ! Mais tout n'est-il donc que pour ne plus être ? tout ce qui a été créé, est-il condamné au néant ? Ici la Sagesse élève plus haut sa voix retentissante, elle s'écrie, *non !* rien de ce qui a été ne cesse d'être ; la résurrection est continuelle, et avant que le gouffre de la mort ait entre-ouvert son sein pour tout engloutir, il a représenté pleines de gloire et de vie toutes les œuvres de l'Eternel !

Distinguons donc deux phénomènes l'un dans l'autre ; l'un tout métaphysique qui est l'œuvre ou le mode de l'éternelle création, et l'autre l'action vibrante des masses qui viennent vibrer par succes-

sion et arrive à notre racine de vie de laquelle tout s'élève identiquement avec notre être, et c'est là où celui-ci peut lire en lui-même sur les corps qui viennent y annoncer à l'être extérieur les phénomènes extérieurs. Ici, nous désespérons d'être entendus ! A la racine de vie tout est connu, il n'y a point de mystère : l'Être et toute la création qui s'élèvent à l'instant du *fiat*, composent la parfaite image vivante et toutes les beautés célestes ; mais au milieu de l'explosion se développent toutes les merveilles, et tous les états de l'être ; alors paraît le mystère du temps, ou l'être extérieur triomphant qui, dans son orgueil enchaîné, ou tue son frère, ou plutôt celui de l'être colérique par lequel cet être extérieur animal triomphe ; celui-ci est aussitôt chassé des régions de l'amour ; l'épée du chérubin se montre, et l'arbre de vie lui est ravi pour toujours ; il ne reste plus dans son lot que la mort et la corruption, le mensonge, les ténèbres ! le néant !...

Cependant notre intelligence consulte toutes nos facultés, elle interroge nos sens qui publient ce qu'ils ont saisi au passage, mais il n'y a rien de précis, tout reste englouti dans les ténèbres ! Déjà il est décidé que rien ne peut nous rendre compte de l'événement le plus simple ; nous ne pouvons, par aucun moyen connu, nous rappeler les corps qui ont produit la vibration, ni aucune de leurs circonstances, tout est désespéré lorsque l'intelligence aidé de la mémoire crie : *Victoire !* elle rappelle des antécédens, elle retrace mille tableaux tous plus incertains ou illusaires les uns que les autres, et le jugement satis-

fait prononce que tel corps, dans telle circonstance a heurté tel autre corps de manière à produire le son par lequel nos facultés ont été affectées. Mais quelle source d'erreurs ?

77. Après avoir parlé du son dans ses circonstances les plus simples, nous essayerons de parler de celui qui a lieu accompagné de phénomènes plus compliqués. Cependant remarquons bien que, dans cette première hypothèse, il est déjà si indéfinissable, que nos facultés, au moyen du son seul, ne peuvent rien nous apprendre; si elles lisent dans la vibration sa cause, et les circonstances qui l'ont accompagnée, c'est parce qu'elles ont reçu des instructions étrangères, toutes illusoires, qui ont présenté divers tableaux chimériques sur lesquels elles ont pu lire une relation analogue, comme nous le démontrerons plus amplement.

78. Lorsque nous entendons le bruit du tonnerre, si c'était pour la première fois et, que nous n'eussions aucune notion antérieure sur le phénomène, nous éprouverions une sensation, mais aucune de nos facultés ne pourrait lire la cause sur l'effet.

En nommant *son*, l'effet qui affecte notre sens, nous n'expliquons rien de sa nature; les molécules qui nous l'ont apporté n'ont pu être ébranlées que par un acte qui est venu troubler leur harmonie, et qui avait une cause physique présidée, ou commandée par une cause métaphysique. Toutes les circonstances de ces phénomènes sont également imprimées dans le corps en expansion qui pénètre en nous, précédant et accompagnant les molécules vibrantes,

tes ; ces dernières avertissent, comme nous l'avons dit, qu'un fait extraordinaire a pénétré jusqu'au sanctuaire de vie, mais l'être extérieur animal qui est le seul qui peut être averti par les actions physiques, cherche inutilement à lire dans ce sanctuaire ; honteux de ne pouvoir pénétrer dans son propre être, il cherche dans son domaine, il s'aide de tout ce qui l'entoure, il établit un système qui a l'ombre de la réalité, parce qu'il a saisi l'enveloppe ou le tombeau du réel ; puis les enfans de la terre satisfaits de ce que les enfans de la terre leur présentent, demeurent convaincus qu'ils possèdent l'arbre de vie, que par lui ils peuvent jouir de la réalité des choses, et qu'ils peuvent entendre et parler.

79. Cependant que peuvent comprendre nos facultés à la manière avec laquelle ont été apportés en nous, par la vibration, tant d'espèces de sentimens, tels que la terreur, le plaisir, l'extase, l'étonnement, etc. ? Et aussi comment des molécules absolument inappréciables ont-elles pu servir de fond, pour peindre tant d'événemens divers, puis arriver à travers notre source de vie, à la portée de toutes nos facultés, et leur présenter les tableaux les plus vastes. C'est là néanmoins ce qui est, et que nous ne comprenons point.

80. Si nous avons bien saisi le mécanisme de la création, ou de la manifestation continuelle de l'universelle nature, tous les phénomènes qui l'accompagnent nous paraîtraient plus simples. Mais comment expliquer, avec de grossiers matériaux, à une intelligence qui n'a aucune capacité pour recevoir le

réel, qui ne peut au contraire admettre que ce qui est illusoire ? Comment expliquer, que tous les corps qui nous environnent, que nous foulons aux pieds, et qui nous servent d'enveloppe, ne peuvent pas plus subsister un instant les mêmes, que ne le peut notre être moral, qui naît constamment de la destruction de toutes les parties qui le composent. C'est cependant ainsi que cela a lieu, car nos pensées, nos sentimens, etc. ne nous deviennent perceptibles que par la succession de ceux qui les remplacent.

84. Une pierre est elle-même une explosion qui s'élève du centre insondable de ses propres molécules, avec une vitesse inconnue dans le temps. Elle nous présente, dans sa marche régulière, un phénomène que nous nommons *pierre*. Ce même corps pourrait nous présenter une toute autre substance, si elle avait été déterminée pour être d'une autre nature. Dans un cercle quelconque, que nos sens nous disent être les limites des corps, au point où notre tact éprouve, par le rapprochement, une répulsion plus ou moins violente, là où nos autres sens expérimentent selon leurs facultés, diverses affections, est ce que dans nos sciences on nomme matière, et ce que nous expliquons être le sanctuaire qui renferme l'œuvre céleste de l'éternelle création et en même temps le rempart qui nous ravit cet œuvre. Cependant le corps réel ne s'en élève pas moins triomphant pour aller publier dans l'immensité les merveilles de son créateur. Il est vrai que, hors des limites que nous lui connaissons, et excepté les qualités et propriétés desquelles nous jouissons, tout est perdu pour notre être extérieur.

mais, limiterons-nous notre existence à l'animalité? Nous bannirons-nous nous-même de toutes les régions supérieures? Notre royaume sera-t-il de ce monde exclusivement à tout autre? Si, avec tous les grands et tous les savans de la terre, nous disons *oui*, par notre conduite, nous avons encore avec eux, longtemps à cheminer dans les tortuosités de nos voies, et à élever des systèmes curdis dans l'erreur, n'ayant pour base que le mensonge et l'illusion.

82. Les molécules qui composent les corps, ainsi que les parties constituantes de tous les êtres, rentrent continuellement dans le centre universel, y portant toutes les affections physiques et morales qu'elles n'ont pu recevoir que de la puissance métaphysique qui les domine, et elles en ressortent modifiées selon l'influence de ces affections. Nos actions nous suivent, mais rien d'impur n'entre dans le sanctuaire, elles restent dans le parvis et à la sortie des œuvres du sein du créateur, elles saisissent ces œuvres qui alors n'arrivent à nous que par le voile ou le vêtement qui les a saisies, et nos facultés ne peuvent rien recevoir que d'infernal. Quoique les vertus nous soient présentées sous les couleurs souvent brillantes que leur fournit l'esprit du monde, tout dans notre domaine temporel est mauvais. Comme c'est le prince de l'orgueil qui commande à tout dans notre univers, et que tout obéit à ses lois, rien ne peut y exister qui ne soit mensonge, illusion, et soumis à la mort et à la corruption. Accoutumés à parler des plus grandes vérités sans les comprendre, nous battons l'air avec nos discours de la manière la plus ridicule. Nous parlons d'a-

mour ; nous nous prêchons les uns aux autres la charité , et après avoir prononcé ces mots , nous nous figurons que nous possédons les vertus qu'ils expriment. La sagesse nous dit de juger l'arbre d'après ses fruits , mais nous restons sourds à sa voix. Nous préférons juger d'après les mots , qui ne sont que des voiles illusoires ; nous préférons consulter nos sens , qui sont les portes ouvertes à l'erreur , comme les mots ou la lettre sont celles ouvertes à la mort.

En pure métaphysique , nous ne devons rien admettre que de positif ; tant que les fruits , qui sont les objets et les êtres de ce monde , seront sujets à la corruption , au mensonge et à la mort , nous reconnaitrons que notre source est infernale et que nous n'obéissons à d'autre Roi qu'au prince de l'orgueil. Tant que l'égoïsme , l'envie , et tout ce qui procède de ce prince , domineront dans notre ordre de choses , nous ne le nommerons certainement point le domaine de l'amour ; nous reconnaitrons au contraire que ce dernier ne peut y pénétrer , qu'en y détruisant tout cet ordre infernal qui fait que tous les êtres ne vivent que par eux et pour eux mêmes. Or , il n'y pénétrera qu'en métamorphosant notre univers en nouveaux cieux et en nouvelle terre , afin qu'ils puissent servir d'habitation à des créatures ressuscitées par le feu d'amour !

83. L'erreur la plus générale , dans laquelle nous sommes tous plongés , est celle qui nous fait croire que nous pouvons au moins pénétrer dans les sciences extérieures , indépendamment de la naissance en nous du nouvel être. Lorsque nous expliquons le

mécanisme de nos sens par notre être extérieur, celui-ci comme ceux qui l'écoutent, croient saisir la vérité ; mais ils ne saisissent que les voiles qui la leur ravissent et leur cachent irrévocablement tout ce qui appartient aux régions célestes. Nous disons, pour expliquer les fonctions du sens de l'ouïe, que la molécule vibrante, en communiquant à celle avec laquelle elle est en contact, l'affection qu'elle a reçue, se peint en elle dans toutes ses circonstances, et que tout est successivement tracé sur leur éternel centre ; de sorte que la dernière qui vibre dans notre organe, le fait selon l'impulsion qu'elle a reçue, et représente à la faculté qui peut la comprendre, un effet qui indique les divers phénomènes dont elle est empreinte. Le point le plus difficile à saisir est : comment celles des molécules vibrantes qui nous ont tracé le tableau, ont pu arriver à notre intelligence, ayant dû, au préalable, traverser notre racine de vie pour nous devenir identiques.

84. Concevons bien que, hors de la limite des corps, hors de cette enveloppe que nous croyons saisir et connaître, là même où notre intelligence, sur le rapport de nos sens, nous affirme que rien n'existe, s'élèvent ces mêmes corps, comme de leur racine, avec toutes leurs qualités et propriétés transcendantes qui étant vêtues de la lumière éternelle, ne peuvent être saisies que par l'Être éternel ! A l'instant où il se passe un phénomène à l'une de ces racines (nous nommons ainsi les corps que nous saisissons, comme étant l'enveloppe ou l'écorce qui renferme ces racines), l'écorce ou la partie extérieure

atteint l'être extérieur par la vibration, lui procurant un sentiment de crainte ou de joie, selon la nature de la vibration, sans que jamais l'être extérieur puisse arriver à la connaissance du phénomène ou du mystère publié par la molécule vibrante, parce que toutes les beautés et merveilles de la création ne peuvent être déployées qu'à la racine de vie, et que cette racine, aujourd'hui, nous est fermée. S'il n'en était point ainsi, nous serions comme Dieu, selon les paroles de l'Eternel. Et nous jouirions de la claire manifestation de toutes les beautés et de tous les secrets de la création. « Empêchons qu'ils ne touchent à l'arbre de vie, crainte qu'ils ne deviennent comme l'un de nous. »

85. Dans cette circonstance, l'être extérieur banni d'Eden, ayant constamment devant lui l'épée du Chérubin inexpugnable, cherche, par les sciences de ce monde, à approfondir le mystère : tous les siècles lui fournissent de nouveaux systèmes ; mais ils s'entre-dévorent, et les temps qui se succèdent leur montrent que leur édifice est sans base réelle, et ne peut subsister. Cependant les enfants de chaque lieu et de chaque temps se prouvent d'autant plus facilement entre eux qu'ils possèdent une série de connaissances véritables qui peuvent former un corps de sciences positives qu'ils ont commencé à s'en convaincre eux-mêmes. A présent demandons-nous, comment sera reçu celui qui viendra publier que rien de réel ou de vrai ne peut être amené dans ce monde par l'esprit de ce monde ou par ses enfants ; mais qu'au contraire, on ne peut en attendre rien que de faux, d'illusoire et de mensonger ?

86. Si nous en avons la clef, lisons ici le mytère : le sentiment de crainte ou de joie qui a été manifesté en nous, et qui a affecté l'être extérieur, dépend de l'espérance ou du désespoir qui s'est élevé chez lui à l'instant où une porte a été brisée à l'éternel centre, dans les limites de son empire ; saisira-t-il l'épouse qui s'élève continuellement triomphante de ce centre insondable, ou bien lui échappera-t-elle pour toujours ? C'est là le fondement de toutes nos joies et de tous nos tourmens ! Ici, nous n'expliquerons point comment nous sommes les instrumens de Satan, n'étant, quant à notre être extérieur, composé de tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir de nous, que le serpent mystérieux qui, après avoir vaincu Ève en Eden, ne peut saisir et présenter à son Père, *Satan*, que l'ordre extérieur passager et corrompu, que nous connaissons, au lieu d'une région éternelle, pure et toute glorieuse comme était Eden. Aussi, loin d'avoir pu lui livrer Ève, cette épouse inconnue, la magnificence des cieux, la couronne de l'éternelle nature à jamais innomable, il n'a pu présenter que lui-même, son image qui est devenue le boucher, et en même temps la chaîne de celle qu'il avait vaincue. Quant à Adam, son époux, qui a suivi son épouse au sein de sa prison, nous en taisons les circonstances ; car nous serions encore moins compris : la lumière du monde, le Verbe éternel peut seul éclairer ses enfans.

87. Tout dans notre système temporel est source de peines et de jouissances et nous présentons ici plus particulièrement celles que nous recevons par l'action du sens de l'ouïe.

Un son simple, de quelque part qu'il nous arrive, produit nécessairement l'un de ces deux sentimens de crainte ou de plaisir plus ou moins déterminé. La connaissance du phénomène extérieur et de la cause métaphysique qui le commande, nous demeure célée, quoique de tout temps, les sages, les philosophes ou les savans, se soient vantés d'avoir brisé les sceaux de la science et des mystères. Il faut donc que, pour soutenir leur prétention, les enfans de la terre, qui veulent prouver qu'ils ont la clef des connaissances, nous expliquent tous les phénomènes, lorsque quelques-uns nous sont annoncés par nos sens. Comme nous ne pouvons point pénétrer à l'arbre de vie, qui est en nous, nous recherchons l'appui de toutes les puissances de ce monde, et tout contribue à nous fournir une illusion complète ; l'intelligence, le jugement, la raison, l'entendement, etc., posent partout leur sceau d'approbation, et il ne reste aucune lumière connue qui puisse dévoiler l'erreur et la vanité du fantôme qui a été élevé. N'oublions point que ce fantôme est la seule explication ou les seules lumières que nous puissions recevoir de la science humaine. Quelque belle et sublime que celle-ci nous paraisse, elle nous prouve tous les jours son néant par ses doutes et les erreurs absurdes dans lesquelles elle tombe, en nous instruisant des phénomènes de la nature.

88. Dans l'acte de l'audition il se passe deux phénomènes ; mais l'être du temps n'en connaît qu'un seul, dont nous saisissons l'écorce et dont la réalité nous échappe ; parce que nous avons des organes pour l'erreur et que nous sommes entièrement dé-

pourvus de ceux qui peuvent recevoir la vérité. Remarquons que, lorsque les molécules vibrantes de l'air viennent en contact avec le fluide contenu dans nos nerfs auditifs, elles font vibrer ses molécules successivement jusqu'à ce que celles-ci ayant dans leurs touffes nerveuses, atteint leur plus haut degré d'expansion, arrivent à notre racine de vie, dans laquelle elles entrent et ressortent constamment pour nourrir et constituer notre être ! Elles arrivent à ce centre, comme nous l'avons expliqué, accompagnées de tous les corps en expansion qui s'élèvent continuellement dans notre cercle d'activité, nous pénétrant avec tout ce qui les environne, ressortant du centre de chaque être et de chaque chose, après leur avoir servi d'aliment selon leur nature. C'est l'ascension glorieuse de ce centre, qui est nommée résurrection dans les mystères ; c'est à cet instant que toutes les merveilles et toutes les beautés de la création sont déployées dans leur plénitude ; mais elles ne peuvent être saisies que par l'Être éternel, pour lequel l'arbre de vie n'est point célé. L'être extérieur éprouve un ou plusieurs sentimens, selon la disposition de ses sens ; mais la base de toutes ses affections est toujours la crainte ou l'espérance : quant à la réalité du phénomène et à ses causes, tout lui reste irrévocablement inconnu.

89. L'organe de l'ouïe est composé, ainsi que tous les autres sens, de matériaux qui le mettent dans le cas d'entrer en contact immédiat avec les corps extérieurs. Il ne faut point oublier que la chaîne qui lie les êtres se compose d'anneaux qui unissent in-

settsiblement les créatures animées avec celles qui ne sont point animées, et le physique au métaphysique. Le sens de l'ouïe exerce ses fonctions au moyen d'un fluide renfermé dans des vaisseaux convenables ; qui se dilate, depuis le point externe où il est aériforme, jusqu'au point le plus rapproché de la racine de vie, où il est si dilaté, qu'il atteint au dernier anneau qui le lie aux créatures métaphysiques.

90. Lorsque nous désignons le point où le fluide auditif atteint notre racine de vie ou notre centre duquel tout notre être s'élève continuellement, ne concevons là ni distances physiques, ni divisions mathématiques. Notre source vitale est sur tous les points de notre être, et la molécule du fluide auditif la plus externe et la moins dilatée, qui reçoit son impression des corps extérieurs, atteint sur ce point même à notre racine de vie, quoique dans la marche qu'elle suit pour l'organisation extérieure, elle se porte à fur et à mesure qu'elle se dilate, jusqu'aux points les plus cachés du cerveau et aux extrémités de tout notre corps, où elle atteint aussi la source de vie : car le centre universel est partout, dans la partie la plus externe comme dans la partie la plus interne de tous les êtres et de toutes les choses.

Si nous nous rendons un compte exact de la vibration, nous reconnaissons qu'elle ne peut être occasionnée que par le frémissement de la molécule qui est menacée de destruction par le choc ou le frottement, seul moyen mécanique qui puisse la produire. Quant à la pression, nous ne pouvons rien obtenir par elle, qui aille jusqu'à ébranler les molécules des

corps. Le choc seul, qui est une action de la colère, peut déranger les lois de la colère qui agit par la répulsion.

91. La vibration à son premier degré, est un dérangement des lois de l'attraction planétaire ; les molécules, en se rapprochant les unes des autres, entrent dans leur sphère de répulsion, et produisent, outre la vibration, un phénomène dont la cause reste un mystère pour nous, comme toutes les autres causes premières. Il ne nous est pas échappé que le fluide électrique est fourni par tous les corps vibrans, et qu'il nous est rendu plus ou moins sensible, selon que ces corps sont dans un état plus ou moins propre à nous le transmettre. Concevons bien que, dans l'intervalle insaisissable du dérangement d'équilibre de l'attraction planétaire, il y a toujours une portion plus ou moins grande de molécules qui rentre dans leur centre par l'action de vibrer, et en raison de cette rentrée, ou changement de nature, l'attraction se manifeste par un de ses effets. Elle agit dans son sens, qui est de tendre au centre ; mais il paraît de suite un pôle répulsif, ainsi que tous les autres phénomènes que nous connaissons dans l'électricité. Le galvanisme et le magnétisme, qui appartiennent à la même source que l'électricité, ne peuvent également être produits que par la vibration. Si dans la pile de Volta, ou dans la cuve galvanique, les molécules métalliques n'étaient pas ébranlées par l'action qu'exercent sur elles les substances salines qui les oxident, il n'y aurait point de fluide produit. De même en est-il à l'égard des

aimans naturels qui ne sont que des masses métalliques sous la loi de la décomposition ou oxidation , et par conséquent dans un état de vibration tumultueuse et continue.

Il est de règle générale qu'il n'y a jamais d'électricité ou de magnétisme produit , sans qu'il s'ensuive une décomposition , qui est en raison de la quantité de fluide mis en jeu. Quoique la moindre vibration soit toujours accompagnée de la destruction ou changement de nature d'une partie des molécules , ce changement est quelquefois opéré sur une masse si insensible , que le même corps pourrait vibrer des milliers d'années , sans diminuer considérablement de volume et sans changer de nature.

92. Lorsqu'il n'y a qu'un léger dérangement de l'attraction planétaire , et que l'équilibre est successivement rétabli , il y a , dans notre sens , production d'un son d'autant plus harmonieux , que le dérangement a été plus doux et le rétablissement plus complet. Il semble alors que le corps , dans sa réorganisation , chante son triomphe en montrant que l'ébranlement qu'ont éprouvé ses molécules n'a servi qu'à assurer leur état imperturbable , puisqu'il prouve qu'il a conservé sa même masse. Tels sont les métaux sonores ou les cordes d'une harpe mélodieuse , qui vibrent sans presque se décomposer. Mais si un choc ou un frottement trop violent déränge l'attraction planétaire , loin d'y avoir harmonie , notre sens sera désagréablement affecté et même déchiré. Une seule molécule , forcée par le choc ou le frottement , d'entrer brusquement dans la sphère de

répulsion des molécules voisines , l'annonce par un bruit ou un grincement désagréable , produisant la terreur ou toute autre sensation pénible. Un grain de sable écrasé , une surface polie frottée par un corps dur , peut agir sur nous d'une manière si pénible , que de suspendre l'action de la vie. Il résulte aussi souvent que le dérangement de l'attraction d'agrégation est tel , qu'il détermine la rupture des corps , surtout s'ils sont de nature dure et aigre.

93. Le choc et le frottement peuvent être portés jusqu'au point d'agir sur l'attraction de décomposition , après avoir rompu celui d'agrégation ; il s'en suit alors un phénomène que nous nommons combustion , oxidação , etc. Dans ce cas les molécules reçues en masse dans le centre universel , en ressortent de même par torrent , après avoir laissé à nu une portion considérable de leur chaleur inhérente , qui , dans cet état , agit sur les molécules circonvoisines , dans le sens de sa racine , le centralisateur. Si ces molécules , au lieu d'être ascendantes à la vie , sont descendantes , c'est-à-dire , si , comme celles de tous les corps combustibles , elles sont dans le chemin ou dans la disposition de leur décomposition , elle sont facilement inflammables , et il en résulte un incendie. C'est dans ce cas que nos sens nous disent que tout est détruit , et qu'ils nous rendent sourds à la voix de la Sagesse qui nous assure que rien de ce qui existe ne peut cesser d'être ; mais que tout passe continuellement et successivement sous des lois différentes , pour accomplir les ordres du divin Créateur.

94. Tous les jugemens que nous portons étant basés sur le rapport de nos sens, nous demeurons aveugles sur les plus petits comme sur les plus grands phénomènes; lorsqu'une créature ou tout autre œuvre de la création ne peut arriver à nous par nos misérables portes, nous déclarons hardiment qu'elle n'existe pas. Nous ignorons que ces mêmes créatures dont nous jouissons ou dont nous avons pu jouir, que ces mêmes corps que nous palpons, dont nous éprouvons la vibration, que nous voyons, goûtons et sentons, possèdent infiniment plus d'autres qualités qui se manifestent avec un développement et une nature qui dépendent toujours de la disposition des êtres qui les reçoivent, soit qu'elles se montrent dans le temps ou dans l'éternité. Or, celui qui a un œil parfait, voit ce que le myope n'aperçoit pas; celui dont l'intelligence est développée, lit dans la nature des merveilles selon l'étendue de ses facultés; mais celui dont les facultés seraient renées de l'esprit et de l'esprit d'amour, ne verrait dans notre ordre extérieur lui-même que l'éternité et les cieux dans toute leur magnificence!

95. Tout ce que nous connaissons sous les noms de fluide, matière, etc., existe en même temps sous une infinité de formes et de natures différentes; mais notre être extérieur ne peut, par une conséquence même de la nature de son existence, que saisir le voile qui lui ravit l'objet. Nous comprenons parfaitement que si nous avions moins de cinq sens, il nous serait difficile de concevoir que les qualités ou les effets pour lesquels nous n'aurions point de

portes ouvertes, puissent exister ; dès-lors , nous comprenons aussi que possédant d'autres sens ou des facultés d'une nature toute différente et plus parfaite, nous jouirions d'autant d'autres qualités ou phénomènes, et que nous en jouirions selon la perfection de ces facultés nouvelles. La pierre brute en déployant la carrière scientifique que parcourt le savant, devient pour lui d'une richesse et d'une étendue immense ; l'ignorant qui ne jouit que de ses sens, y voit ce que ceux-ci lui montrent ; cependant elle est la même pour tous, elle ne perd ni elle n'acquiert ! Si du matériel nous passons au Divin, nous reconnaissons *Dieu tout et en tout*, ou le mystère des cieux qui existent dans toute leur magnificence et avec toutes les légions angéliques dans la nature extérieure ; celui qui est rené de Dieu, et dont toutes les facultés sont célestes, en jouit dans leur complément, il ne peut même, en raison de la nature de ses facultés, recevoir rien autre ; de sorte que pour lui, il n'y a ni mort ni corruption ni abyme infernal ni souffrance, le mal enfin pour lui n'existe pas !

96. L'ordre de chose extérieur dans lequel nous vivons, n'est tel qu'en raison de notre propre nature. Là où nous sommes est la mort et la corruption, le temps est une conséquence de notre présence comme l'abyme infernal est une conséquence de la nature de notre vie, n'existant que pour *soi*, par *soi*, et n'ayant jamais que *soi-même* pour but ou objet dans le temps comme dans l'éternité ! Si nous cessions d'être, c'est-à-dire si nous cessions de vivre par notre fausse vie, que deviendrait notre ordre exté-

rieur avec sa mort et ses souffrances ? et si nous faisons consister tout notre bonheur et notre gloire à élever nos frères , nos ennemis , et à les voir heureux , où serait la pâture de l'enfer ? Animés par l'amour , nous serions bien loin de fuir ce gouffre , tant que nous le verrions entr'ouvert ! Car , pourquoi existe-t-il , et pour qui ? pour notre frère ! pour un criminel ? Le criminel , c'est nous ; notre frère doit planer dans les cieus , et nous devons descendre dans le gouffre embrasé. O habitans de la terre , dites-nous où est l'entrée de ce gouffre ? L'enfant de l'amour , qui ne vit que pour le bonheur de ses frères , le cherche , il y descend , et déjà tout a disparu sous ses pas ! C'est toujours les cieus qu'il rencontre , il les rencontre seuls et dans toute leur magnificence... ! Mais ici nous ne trouvons personne à qui parler des mystères de l'amour..... Redescendons dans notre vallée de larmes , pour y contempler les murs de notre cachot !

Dans le nombre des bienfaits que nous recevons du sens de l'ouïe , nous comptons certainement l'harmonie comme l'un des plus précieux et des plus agréables ; à combien d'espèces d'émotions ne sommes nous pas successivement livrés , lorsque le musicien par son art a disposé les sons de manière qu'ils ne puissent arriver jusqu'à nous qu'en suivant les plus heureuses modulations ? Nos sensations sont alors portées à leur plus haut degré. Si nous méditons sur les divers phénomènes qui en résultent , de quelle manière l'animation du musicien et le génie du poète passent en nous , lorsque nous entendons et leurs ac-

cens harmonieux et le récit plein de feu de leurs chants, ne sommes-nous pas alors transportés d'admiration ! Remarquons l'effet d'une musique guerrière ! Jusqu'à quelle hauteur ne peut-elle pas nous élever ! Que ne peut pas le son d'une simple caisse sur l'âme du soldat ? Ici nous ne parlons que des sons non articulés ; qu'en serait-il , si par une méditation plus approfondie nous remontions jusqu'aux effets métaphysiques ? Nous reconnâtrions alors les plus admirables phénomènes : que par exemple, un simple tambour après avoir reçu l'ordre de son général , tout pénétré de son feu par la seule intimation de cet ordre soit médiat , soit immédiat , imprime les sentimens guerriers qui l'embrâsent sur chaque molécule de l'air qu'il fait vibrer par le frémissement de sa caisse ; qu'il les confie aux Sylphes , selon l'heureuse fiction des anciens , afin qu'ils aillent porter dans l'âme de chaque guerrier l'ardeur dont il est lui-même animé ! Tous les soldats endormis s'éveillent à ce bruit de guerre , chacun se sent embrasé d'un nouveau feu ! le même esprit des combats qui tient leur général éveillé , les enflamme tous , et chacun contemple ses lauriers en revêtissant son armure ! Quelle différence , lorsqu'avec les mêmes sons , un général pusillanime ne donne qu'en tremblant le signal de l'attaque ! Les musiciens en exécutant leur marche guerrière ébranlent l'air avec autant d'ardeur ; ils transmettent les mêmes sons , les mêmes ordres ; les combattans sont les mêmes : pleins de vaillance , ils ne redoutent ni le péril ni les fatigues ; ils cherchent la mort au milieu des combats ; ils sont avides

de dangers ! Mais au centre de leur noble ardeur est placé le germe de leur perte ; les cris de guerre loin de l'étouffer ne semblent être appelés que pour le faire naître, et au lieu de lauriers on voit croître un feuillage étranger, dont les tristes pampres n'ombrent bientôt plus que des fronts humiliés par la défaite !

98. Certainement nous ne voulons pas dire que la bravoure des chefs soit la raison absolue des victoires, mais elle est, nous n'en pouvons douter, la principale cause qui y contribue ; il y a une telle réaction entre l'esprit du soldat et celui de son général, que l'un participe à la nature de l'autre. Cependant nous devons observer qu'il y a aussi une telle réaction entre l'esprit de l'armée et celui de la nation entière, que la cause des succès est souvent très-éloignée. Nous sommes fâchés de ne pouvoir rapporter ici en entier ce que disait l'empereur chinois You-Tching, dans une adresse à ses sujets : « Lorsque » nos champs sont inondés, ravagés, désolés par les » insectes, quelle est la cause de nos malheurs ? L'em- » pereur, peut-être, lui-même, en deviant de la justice » et de l'intégrité, si nécessaires pour un bon gou- » vernement. Alors le TIEN est dans la nécessité d'em- » ployer les châtimens, afin que par un retour sur » lui-même, il soit rappelé à son devoir. Peut-être les » fléaux sont-ils occasionnés par les principaux offi- » ciers de la province, etc..... » Et ensuite : « Lors- » que je suis informé que quelques-unes de mes pro- » vinces souffrent, je scrute mon cœur avec soin, » j'examine ma conduite et je tâche de réformer

» les abus qui auraient pu se glisser dans mon palais,
 » et par une vie régulière, je cherche à engager le
 » TIRN à changer la résolution qu'il avait prise de
 » nous punir. Il en est de même pour vous, grands
 » officiers, peuple et soldats : examinez tous votre
 » conduite, etc..... »

99. En vain nous attribuons tout à des raisons physiques ; en vain nous attribuons les victoires, les défaites, la guerre elle-même ou tout autre fléau, à la cause que nous indiquent nos sens, ou que cherche à nous démontrer notre intelligence ; la vérité en tout nous sera toujours célée, tant que nous ne nous adresserons point à la lumière d'en haut.

100. Nous avons, jusqu'à présent, considéré les sons simplement modulés ; mais où en serions-nous, si nous expliquions ceux qui sont articulés ? là tout est métaphysique ! Lorsque nous entendons un discours, il arrive successivement à nous une multitude incalculable de sons, qui viennent se classer dans notre organe. L'orateur qui les articule emploie les divers caractères ou signes qu'il emprunte de l'art ; ceux-ci servent à faire prendre aux muscles de sa bouche différentes contractions pour modifier la vibration du fluide sur lequel ils exercent leur action. Celui qui parle, peut alors se peindre avec tout ce qu'il veut faire connaître de lui sur chaque molécule qu'il fait vibrer ; alors celle-ci arrive, suivant la marche que nous avons indiquée, en contact avec le fluide des nerfs auditifs, auxquels elle communique la même vibration.

401. Concevons bien les justes limites de ce phé-

nomène ! Ici, ce ne sont plus des sons simples qui ne peuvent rien nous apprendre, l'esprit du grand monde nous indique là avec orgueil l'espérance de son triomphe ; il publie, avec tous ses enfans, qu'il n'y a point d'autre Verbe, qu'il n'y a point d'autre parole, et, qu'en elle, nous possédons le don divin. Tous soutiennent que nous l'avons ravi aux cieux. Aussi les sages et les savans de la terre, ne savent plus ce qu'on leur dit, lorsqu'on leur parle de la parole éternelle ou du Verbe divin, ils ne connaissent celui-ci qu'historiquement ou par leurs facultés extérieures qui sont la chair et le sang, c'est-à-dire qu'ils ne connaissent que le voile qui le leur cache ; ils font parler leur Dieu comme ils parlent eux-mêmes, et leur Dieu n'est qu'une idole à langage humain ou mensonger ; mais quant au Fils de l'Éternel, il leur demeure à jamais inconnu.

402. Nous n'entreprendrons point de dévoiler le langage éternel, nous ne serions pas compris ; cependant tous les êtres le parlent ; tous s'impriment en tous, sur le fonds de vie éternelle ; c'est là où tout est parlé en vérité, et que les Elohims, images du Créateur, manifestent l'universelle création ! C'est en cela que consiste la beauté et l'immensité de cette création pour laquelle nous ne possédons point d'organes dans ce monde. Nous trouvons néanmoins qu'il existe dans le mode, selon lequel nous nous exprimons, une ombre en analogie avec le langage éternel. Tout être ne peut que se parler lui-même ; mais par une conséquence de la racine de laquelle nous procédons, nous nous montrons toujours ce que

nous ne sommes pas. Nous appartenons à un ordre illusoire ; notre source est le mensonge, et nous ne pouvons décidément que mentir. Si nous l'observons bien, nous reconnâtrons qu'un orateur, dans son discours, est toujours dans un état contracté. Ce n'est point pour se montrer qu'il parle ; mais bien pour se peindre, afin qu'on le voie de la manière qu'il l'entend.

103. A l'instant où l'être qui veut se peindre ainsi, est exposé à l'attention de la multitude, il se passe deux grands phénomènes dont il est essentiel de nous rendre compte : d'abord, le langage éternel est parlé avant tout ; car le but de la création est imperturbablement rempli, quels que soient les désordres extérieurs qui nous cachent ce qui se passe dans le domaine de la réalité, et quels que soient les efforts des créatures de ce monde pour nous cacher le réel et l'éternité. Avant d'avoir proféré une seule parole, l'orateur a déjà parlé tout ce qui pouvait être dit ; il a pénétré à la racine de vie de tous ceux qui l'entourent ; il s'y est empreint, et l'effet qui devait en résulter a été produit ; s'il appartient au domaine de la colère, l'image infernale a été imprimée chez tous, et les fruits dont elle est la racine, s'élèvent en abondance dans une région qui ne peut elle-même procéder que de la source colérique ; là les êtres ne peuvent être pour les êtres que ce qu'ils sont eux-mêmes ; tout y est à nu, et l'esprit du grand monde ne saurait y atteindre pour fournir ses voiles.

Si, au contraire, l'image a été imprimée par un être appartenant à la racine d'amour, il ne peut y

avoir de produit que des créatures paradisiaques et des fruits analogues ; mais toujours ce qui appartient au réel, ce qui est du ressort de l'éternité, est cédé à l'être du temps, pendant son existence temporelle ; quoique des fruits extérieurs annoncent toujours plus ou moins la nature de l'arbre.

Ne croyons pas néanmoins que le sceau qui nous empêche de saisir le mystère, soit un obstacle à la croissance et au développement de l'être paradisiaque ; l'œuvre de l'éternelle création est immuable ; le voile qui nous cache sa magnificence n'appartient qu'au domaine de l'illusion que nous habitons, où tout n'est que vanité et affliction d'esprit.

404. L'orateur parle, selon l'influence de ses circonstances extérieures ; de sorte qu'il peut tout aussi bien soutenir le pour que le contre ; dans ce cas, l'être extérieur seul peut l'entendre. S'il prêche la vertu ou une morale quelconque, il n'atteint point à la racine de vie, parce que celle-ci appartient au domaine de la réalité, et que la vertu ou la morale que l'être temporel peut prêcher, n'est qu'illusion et que mensonge. Son langage est celui d'un animal hypocrite qui singe l'être céleste ; mais il ne peut, d'aucune manière, s'élever hors de son domaine.

Remarquons bien que tous les êtres dans l'ordre dégradé, sont les mêmes, quant à leur racine ; ce que nous connaissons d'eux est le voile extérieur qui fait parler et agir cet être selon les circonstances ; de sorte qu'il est idolâtre, fanatique ou impie, selon l'éducation qu'il a reçue ou le lieu où il est né. L'être extérieur appartient tout à l'ordre extérieur que nous

appelons le monde, et celui-ci par une conséquence de sa racine, Satan, ne peut produire que haine et division parmi ses enfans; de sorte que c'est pour eux une loi, un besoin, de se déchirer et de se haïr à cause de leurs différentes religion ou opinion et celles-ci ne dépendent que de leur éducation qui n'est qu'une peinture ou du lieu de leur naissance, motif encore plus illusoire.

105. Si nous étions instruits de la réalité des choses, nous ne serions plus étonnés de voir le méchant prêcher la vertu qu'il serait bien fâché de pratiquer ou de faire triompher. Il sait, par sa racine infernale, qu'avant qu'il ait pu faire germer une seule des vertus célestes qu'il paraît prêcher, il a fécondé la semence de l'orgueil, de la colère et de tous les autres vices. Il sait que cette semence satanique a précédé ses paroles, et que partout où il peut porter sa vue, les fruits infernaux s'élèvent exclusivement à tous autres. Il sait même que le langage extérieur qu'il adopte et affecte, ne fait qu'aviver les couleurs trompeuses, et activer les sucS empoisonnés des premiers fruits qu'il a semés.

106. L'existence de deux royaumes l'un dans l'autre qui sont le tombeau l'un de l'autre, l'existence de deux êtres qui ne sont que par l'absence l'un de l'autre, et dont l'un est la mort de l'autre, est la première vérité essentielle à connaître; aussi est-elle publiée partout : *mon royaume n'est point de ce monde*, a dit le sage des sages, lui qui a été immolé extérieurement dans le royaume qui n'était point le sien, et qui a trouvé, au sein même de ce royaume,

celui où était le centre de son triomphe et de sa gloire. Qu'a dit Saint Paul ? qu'ont dit et que disent encore tous les amis de la Sagesse sur l'existence des deux êtres ? Nous n'avons fait que parler du rapport qu'il y a entre le Fils de la colère et l'Enfant de l'amour, nous avons expliqué comment le triomphe de ce dernier ne pouvait consister que dans sa défaite, vérité que celui-là seul qui vit d'amour, pourra comprendre ! Celui qui a donné sa vie à ses ennemis, ne l'a pas seulement fait comme nous le connaissons historiquement ; il ne la leur a point donnée pour qu'ils existent dans l'éternité malheureuse ; mais bien pour qu'ils triomphent dans la gloire et l'éternelle félicité ; car c'est lui qui a fait entendre ces consolantes paroles : *Je ne suis point venu pour perdre, mais pour sauver*. Mais ce n'est ni le temps ni le lieu de déchirer le voile du grand mystère, et de montrer jusqu'à quel point et comment Caïn et Abel sont frères.

O Abel ! tu n'es point mort ! non , les enfans de l'amour ne meurent pas ! O nouvel Abel, toi qui reparus sur le Calvaire pour y quitter le voile mystérieux, si tu y mourus, ta mort fut du moins une mort unique, puisqu'elle fut la mère ou la source de la vie, et que par elle, tout échappa à l'empire de la mort.

107. Tant que nous ne connaissons point la nature de notre être et ses rapports avec son habitation, nous demeurerons toujours dans l'ignorance de tous les phénomènes qui se passent dans notre univers, soit physique, soit métaphysique. Nous raisonnons avec un être faux, sur une religion sainte, qui n'est point faite pour lui ; l'Évangile n'a jamais été prêché

aux sens, à l'homme animal, à sa stupide intelligence, mais bien à l'Enfant de Dieu, à l'homme de foi captif dans cet être animal !... Il n'a jamais été commandé, à l'être extérieur, que par les prédicateurs de l'idolâtrie, d'aimer et d'adorer le vrai Dieu, parce que ces Pharisiens hypocrites savent qu'il est aussi impossible à l'enfant de ce monde, de s'élever à cette adoration, qu'à la dernière des brutes. Seulement par le triomphe de notre frère céleste, l'Enfant d'amour, mort pour nous, il a été donné le pouvoir à ce même Enfant d'amour de ressusciter en nous, ce qui ne peut avoir lieu que par notre entière destruction, pour qu'il puisse rappeler de la poussière la nouvelle épouse, ce *nous-mêmes* qui la constituons, lorsque nous jaillissons de la racine d'amour, de même qu'aujourd'hui nous constituons celle de Satan, parce que nous nous élevons de la source colérique.

108. Ne nous faisons point illusion sur nos facultés, soit sensuelles, soit intellectuelles ! Tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir en nous, est né de la chair et appartient au domaine animal qui est tout entier sous la puissance du prince de l'abyme.

C'est de ce prince que tout notre être extérieur procède ; c'est lui qui habite notre centre, et qui, de sa racine colérique, nous appelle à l'être ; de sorte qu'il est de la plus grande absurdité de croire qu'avec nos organes, qui sont ses dons, nous puissions travailler à renverser son domaine, ou qu'ils puissent servir de canal pour y introduire la vérité et

l'amour qui le dévoreraient, lui et son empire.

409. Abstraction faite de notre être éternel qui nous unit à l'universel centre où tout n'est qu'un, et où un est tout, nous sommes une molécule de l'univers physique comme de l'univers métaphysique. Nous représentons la marche de cet univers, comme celui-ci représente la nôtre ; mais ce que l'intelligence atteint encore moins, c'est que comme notre univers nous renferme, ainsi nous le renfermons, de sorte que l'enveloppe qui nous revêt est un voile mystérieux qui cache un être qui peut être moralement infiniment grand ou infiniment petit, quoique sous la même enveloppe. Lors donc que l'être moral a atteint ses limites, c'est-à-dire, lorsqu'il est fixé dans son développement, il faut nécessairement que le voile se roule, ce que l'être du temps redoute toujours, parce qu'il ne doit plus reparaître sous un voile, mais tel que la puissance qui le domine le rappellera de la poussière pour être une créature colérique, revêtissant un corps infernal, dans toutes ses formes découvertes. Nous ne parlerons point du vêtement que recevra l'être qui sera appelé du sein de la mort par le Verbe divin. Celui chez lequel l'enfant d'amour a seulement l'espérance du triomphe, ne craint pas la mort. Celle-ci n'a pour nous de terreur qu'en raison de la domination de l'être colérique en nous.

440. Sous le voile ou le bouclier qui nous couvre dans ce monde, se passe journellement le combat entre l'amour et la colère, combat qui est d'autant plus violent, que l'amour existe davantage chez les

divers êtres , et d'autant moins , que la colère triomphante nē laisse plus de terrain à disputer. Concevons bien à présent que le voile , ou le principe aveugle qui nous circonscrit est neutre dans le combat ; seulement il devient ce que la puissance qui triomphe le fait être. S'il ne change pas physiquement et entièrement dans ce monde , c'est que la victoire n'a jamais été complète que dans le Christ qui a ressuscité. Mais pour celui chez lequel le combat a lieu , il n'y a pas jusqu'aux traits de sa figure qui ne prennent un caractère divin ; tandis que chez celui dans lequel la colère a triomphé , tous les traits expriment la haine , l'égoïsme et tous les vices infernaux. Il quitte son voile comme une bête furieuse quitte sa proie ; il sent de quelle différente nature sera celui qui va le revêtir ; il sent qu'il sera privé de tous les soulagemens que goûte en ce monde le méchant , lorsqu'il prouve momentanément que rien ne peut lui ravir la gloire et la domination de son domaine. Remarquons que dans tous les cultes , notre être extérieur est le seul mis en jeu et jamais sa racine , qui est tout , et que l'on n'a garde de changer. Cependant que peuvent notre intelligence , notre jugement et toutes nos autres facultés ? Ne sont-ils pas les instrumens de la puissance qui leur commande ? de l'esprit qui les entraîne et les éclaire ? Pauvre corps ! on t'a donné une racine infernale , et l'on veut que tu produises des fruits célestes : tu ne le peux ! On te prête un pinceau et on te fait croire qu'au moyen de cette fausse robe tu arriveras au ciel.

144. Nous commençons généralement par établir,

comme une chose hors de doute que les animaux ne parlent point. Si nous eussions pris la peine d'analyser avant de juger, nous aurions reconnu que la parole n'étant que la faculté d'exprimer un sentiment, au moyen d'un son modulé par la volonté, tous les animaux qui peuvent émettre un son, dans cette hypothèse, sont doués de la parole réduite à ses premiers élémens. Les animaux ne connaissent-ils pas, à leurs différens cris, ce que chacun des leurs veut exprimer ? Ne se font-ils pas connaître entr'eux leurs divers sentimens ? Le chasseur expérimenté ne connaît-il pas aux diverses inflexions de la voix de son chien, quelle est la nature du gibier qu'il tient en arrêt ? Mais qu'étant privés de la raison et de facultés aussi parfaites que celles que nous possédons, ils n'aient pu perfectionner leur langage, cela paraît d'autant plus naturel, que nous sommes étonnés nous-même d'être arrivés au degré où nous sommes parvenus ?

Nous savons où en est réduit un homme qui est privé de tous les avantages que, dans sa jeunesse, il reçoit de ses prédécesseurs. Par exemple, s'il a été abandonné, dès sa naissance, au milieu des bêtes sauvages, il leur sera très-peu supérieur, il imitera les cris de toutes ; il les comprendra ; il est encore meilleur mimique que le singe, qui lui ressemble sous tant de rapports. Il ne sera point, comme le tigre ou l'agneau, cruel ou doux par nature ; mais il sera ce que les circonstances le feront être. Il exprimera ses sentimens, ses besoins à l'aide de sons simples, c'est-à-dire qu'il parlera comme les autres animaux.

112. Lorsque nous cherchons à connaître l'origine

des langues , en supposant que le premier homme a dû être , comme celui que nous citons , sans prédécesseur , nous sommes atterrés , parce qu'aucun calcul ni aucune de nos facultés ne peuvent nous faire comprendre comment une langue a pu être créée , et ensuite comment une multitude d'idiômes si différens ont pu sortir de celle-ci. Les peuples d'Orient , plus éclairés que nous , expliquent ce phénomène d'autant plus facilement , qu'ils admettent que notre race descend d'une succession immémoriale d'autres races qui se sont remplacées , et dont les individus se ressemblaient d'autant moins qu'ils avaient existé à des époques plus éloignées. Nous avons donné , dans nos deux premiers poèmes , la description des races qui nous ont précédés. La race de Lucifer est la plus éloignée à la nature de laquelle notre intelligence puisse atteindre. Plus haut , ce sont des génies ou puissances que nous ne comprenons plus.

143. Le don de la parole , loin de nous assimiler à la Divinité , nous prouve , par sa nature , que nous appartenons au domaine animal ; l'orgueil seul a pu nous porter à lui donner une origine céleste. Ne croyons point qu'ici nous dégradions l'humanité. Loin de là , nous indiquons les chaînes du plus célèbre des captifs. Qu'y a-t-il de plus utile que de les connaître ? Pouvons-nous , sans cela , espérer de les voir brisées ? La sagesse nous crie partout que ces chaînes sont *nous-mêmes* , et que de notre brisure ou de notre destruction seule peut s'élever l'Être divin. Nous répétons machinalement le littéral de ces expressions , nous allons jusqu'à prêcher la haine , la

destruction de nous-mêmes, et l'amour de nos semblables ; mais que nous sommes loin d'ouvrir notre cœur à l'esprit d'amour qui peut faire naître en nous le germe duquel doit s'élever le captif inconnu qui seul peut aimer, et pour lequel seul les portes du ciel peuvent être ouvertes !

Nous ne saurions trop répéter combien il est utile que nous connaissions la nature de notre être ! Cette connaissance doit précéder toutes les autres ; elle est si essentielle que tous les sages, même Païens, ont déclaré qu'elle était la base de toute sagesse. *Connaiss-toi toi-même !* était la fameuse inscription du temple de Delphes.

114. Pour bien connaître le don de la parole, nous devons être d'accord sur la nature des puissances qui lui commandent, et nous sommes loin de nous douter que celle que nous nommons *volonté* dans notre ordre extérieur, n'a pas plus de rapport avec ce que nous entendons métaphysiquement par le mot *volonté*, que notre parole temporelle n'en a avec le Verbe Dieu. Comprendons bien qu'il ne peut exister qu'une seule volonté, *celle du Tout-Puissant !* Admettre deux volontés, au moyen de l'une desquelles une créature quelconque pourrait résister au Créateur, est une erreur absurde qui nous a été transmise d'âge en âge, et qui a pris naissance au milieu de la plus grossière idolâtrie. Distinguons bien notre être du temps de notre Être éternel ; celui-ci comme image du Créateur ou enfant de l'éternité est lié à l'éternelle volonté ; il en jouit. Il la met en jeu ; il commande avec son père et par son père

à l'univers d'être et l'univers est ! Mais que pouvons-nous dire de ce mystère céle irrévocablement à l'être du temps ; nous comprendra-t-il davantage, lorsque nous le reverrons à la prière du Verbe. « Fais, ô mon Père, qu'ils ne soient qu'un, comme toi et moi ne sommes qu'un. » Ne nous est-il pas aussi enseigné de demander à notre éternel Père que sa volonté vienne et s'accomplisse dans le temps ; or, comment y viendrait-elle si elle y était, et comment peut-elle y venir, sinon par la naissance en nous du Fils unique de l'Éternel, auquel seul appartient cette volonté.

145. Ce que nous comprenons généralement volonté en nous n'est qu'un appétit sensuel qui est tout animal. Nous voulons le salut, la gloire et félicité éternelle, parce que notre essence est l'égoïsme et qu'elle nous fait tout désirer pour nous ; nous appétons avec les autres animaux, tout ce qui nous flatte, et peut contribuer à notre propre bonheur. Mais comment une faculté qui appartient toute au domaine animal peut-elle être comparée à la volonté suprême qui est une indivisible et toute puissante ! Seulement nos facultés ne comprennent pas comment cette volonté, en raison même de la nature infinie du Créateur, qui commande et coordonne tout dans les cieux, commande également à l'abyme et au temps. Nous avons indiqué la clef de ce profond mystère, en montrant que toute créature, par la nature même de sa racine, qui est l'éternel Créateur, atteignait au plus haut des cieux, comme au plus bas de l'abyme, soit que cette créature soit actuellement dans le temps ou dans l'éternité.

116. Nous nommons donc notre volonté, *faculté volitive*, et comme telle, plutôt un désir ou un appétit qu'une volonté. Dès-lors, remarquons combien est illusoire le rôle qu'on lui fait jouer dans les cultes de ce monde ! Toute du domaine de l'animalité elle ne peut en sortir, soit qu'elle se porte vers les cieux les plus élevés ou vers ce qu'il y a de plus bas sur la terre ! Cependant, dans notre domaine, elle constitue l'homme bon ou méchant selon nos idées reçues, et comme tel cet homme est susceptible d'être récompensé ou puni dans le temps.

117. Si notre faculté volitive pouvait s'élever jusqu'au trône de l'Éternel, si nous pouvions aimer et adorer le Créateur, pourquoi la révélation et tout dans l'univers nous enseignerait-il que nous devons renaître de nouveau, que nous devons, ainsi que toutes les créatures nous en montrent l'exemple, rentrer dans le sein de notre Mère, et que de là, nous devons renaître, non de la *chair* et du *sang* selon le mode de tout ce qui vient dans ce monde et des essences de ce monde, mais bien de l'esprit. Et de quel esprit renaîtrons-nous, si ce n'est de celui qui triomphe en nous ! Or, nous pouvons connaître dans le temps par l'ordre extérieur de ce monde et par nos œuvres à quel esprit nous appartenons.

118. Il y a une telle identité entre la parole et la volonté, que l'une est l'expression de l'autre. Le Verbe éternel veut que l'univers soit, il se *parle*, et tout a l'être ! Or, tout être qui parle, ne peut que s'exprimer lui-même, et quand le Verbe parle, ce qu'il dit

est *lui*, manifesté en dehors; dès-lors tous les êtres sont *lui*, tout est *lui*!...

119. Les puissances de ce monde veulent dans leur domaine, imiter l'universel Créateur, elles n'ont en partage que le pinceau de l'illusion, et il leur suffit? elles nous présentent leur Fils, notre être temporel, comme étant l'héritier des cieux; elles nomment volonté un désir charnel, la concupiscence même; elles nomment parole l'art de se montrer sous des couleurs, qui ne sont jamais les nôtres, puisque nous n'avons ni la vie ni l'être, étant l'absence même du véritable être, et que nous voulons toujours nous dépeindre comme étant quelque chose de grand, de sage et de puissant; et même, en disant que nous ne sommes que péchés, misères et néants, nous n'avons d'autre but que de faire croire le contraire! Les puissances de ce monde, fières de pouvoir présenter un être doué de qualités si sublimes, lui donnent en outre, et pardessus tout la faculté *d'aimer*; alors elles s'écrient: voilà l'image de l'Eternel! Or, tout dans leur empire concourt à prouver ce qu'elles avancent; et cette erreur nourrie par tant de siècles passés dans la barbarie est tellement enracinée qu'il est presque impossible de la détruire!

120. Aujourd'hui seul contre tous, nous élevons la voix du milieu des idoles qui couvrent la terre, pour dévoiler le simulacre d'être que nous recevons dans ce monde et de ce monde. Mais qui voudra nous entendre? Et si les puissances que nous confondons nous laissent parler, n'est-ce pas parce qu'elles se croient inexpugnables! Cependant ce qu'il nous est

donné de publier, porte avec soi un témoignage que ni ces puissances ni les organes que nous avons reçus d'elles, ne peuvent lui sortir. Et pourtant notre être extérieur ne peut, pour se communiquer à ses frères, employer que les seuls instrumens qu'il reçoit comme eux de ce monde.

121. Lorsque dans notre égarement nous disons que nous jouissons de l'ouïe et de la parole, nous ne le prouvons que par cette même parole qui ne peut que mentir. Ici, nous enseignons, portés sur les ailes de la sagesse, qu'un organe qui peut mentir, n'a jamais pu exprimer la vérité. L'être qui a cet organe en partage, a prouvé dès le commencement qu'il était menteur et ne pouvait que mentir ! Si nous pouvions entendre et parler, nous posséderions l'arbre de vie, et il n'y aurait pour nous rien de caché ; les sons nous montreraient ce qu'ils renferment, sans que par un étude mécanique, on nous eût enseigné comme cela se fait dans toutes les écoles de ce monde, à y lire ce qu'ils ne renferment pas. Non seulement nous entendrions toutes les langues, mais le son le plus simple, le choc d'une pierre par exemple, nous dévoilerait les mystères les plus vastes ! O mystère impénétrable de la Sagesse, qui sur la terre comprendra tes paroles, si l'Enfant d'amour en est banni ? « Voici Adam, tel que l'un de nous ! empêchons qu'il ne porte la main sur le principe substantiel des vies, de crainte qu'il ne s'en nourrisse, et qu'il ne vive éternellement. » Or celui qui a le Verbe en lui possède l'arbre de vie !.....

122. Il est certain, d'après la nature de notre

système temporel, que tout ce qui peut y être présenté ou enseigné, ne peut être que mensonge et illusion, soit dans les arts, soit dans les sciences, soit enfin dans tout ce qui peut être connu dans le cercle d'activité de nos conceptions. Nous serons d'autant plus loin d'admettre cette vérité, qu'enfant de la région temporelle, nous ne pouvons rien juger ou connaître que par les organes que nous avons reçus de notre Mère. Dès-lors, sans la naissance en nous d'un nouvel être, il nous est impossible de nous élever hors du domaine de ce monde. Une partie des habitans de la terre nous enseignent bien littéralement que l'arbre de vie nous ayant été ravi, et que l'entrée du jardin mystérieux étant gardée par l'épée de Chérubin, la réalité n'existe plus dans ce monde ; mais tous n'en agissent pas moins comme s'ils possédaient la vie, et comme si, au moyen de leurs morales, ils pouvaient pratiquer la vertu et retourner eux-mêmes aux cieux.

123. Si nous possédions la vie, il serait fort inutile que nous apprissions à parler et à écrire, pour exprimer nos pensées ; un son, en s'élevant de nous, les peindrait toutes, et la lumière en le dévoilant, multiplierait notre expression dans l'espace, en nous multipliant nous-mêmes selon le mode du Verbe ou de l'Elohim. Il parle, et sa parole est lui-même qui s'élève de lui, il articule sa parole pour en varier l'expression à l'infini, et à sa voix ou plutôt de sa voix s'élève l'universelle création ! Mais que pouvons-nous dire des mystères d'en haut ?...

124. Lorsque dans notre vallée de douleur, nous

voulons enseigner quelque chose qui approche du réel, on nous comprend à peine ; par exemple, le son que nous entendons, de quelle manière qu'il ait été produit dans notre système temporel, est la voix de la justice éternelle qui annonce la destruction de tout ce qui est marqué du sceau de la mort et de la corruption ; tout entre en frémissement dans l'horizon où la voix s'est fait entendre, parce que la source ignée ayant ouvert son gouffre insondable, a déjà englouti les premières molécules ébranlées par le choc qui a produit le son ; toutes celles qui les entourent ont reçu l'ordre de la colère de descendre dans l'abyme, et toutes s'acheminent vers son gouffre, lorsque l'amour se présente ! Alors, non seulement l'amour ramène triomphantes celles qui ont été englouties dans l'insondable source ignée, en les présentant avec un nouveau vêtement de gloire ; mais il obtient encore de la miséricorde de rétablir l'harmonie dans celles qui ayant été ébranlées, descendaient dans l'abyme, afin que l'existence temporelle ne soit pas toute engloutie, ce qui arriverait par l'ébranlement d'une seule molécule sans l'interposition de ce même amour que nous nommons dans l'ordre physique, *attraction*. Or, les puissances de ce monde profitant de la générosité de leur vainqueur s'attribuent sa victoire, elles la publient partout comme la leur, elles veulent prouver à leurs enfans qu'ayant vaincu la mort ou la cause de la destruction par la puissance de l'arbre de vie qu'elles disent posséder, elles ont déchiré le voile mystérieux qui leur cachait le sein de l'Éternel Père, et qu'elles peuvent entendre et lire ce

qui est publié ou écrit sous ce voile. Elles enseignent aussi à leurs enfans comment il faut et ce qu'il faut entendre dans les sons, afin qu'ensuite, en vertu du don de leur prétendue parole qui est une conséquence de l'audition, ils puissent communiquer ce qu'ils ont lu des secrets de la nature; elles cachent surtout la fausseté des mystères que l'esprit du monde présente, en remplacement des véritables qui lui sont irrévocablement célés.

• 125. Il est très-clair, qu'avant que l'esprit du grand monde nous ait fourni sa fausse instruction, nous n'avons rien pu comprendre ni connaître dans un ou plusieurs sons, quelque simples ou différemment articulés qu'ils aient pu être produits. N'est-il pas constant, dès-lors, que la conséquence de notre ineptie est que nous ne pouvons ni entendre ni parler, et que si nous paraissions faire l'un et l'autre, ce n'est qu'en raisonnant sur le fond illusoire que nous a fourni cet esprit, et avec les facultés plus illusaires encore dont nous lui sommes redevables; car, selon les paroles du prophète: « Nous avons des mains et nous ne touchons point, nous avons des oreilles et nous n'entendons point, nous avons des yeux et nous ne voyons point, etc.... »

126. Ainsi que nous l'avons dit, le son sans antécédent n'occasionne en nous qu'une surprise pénible ou agréable, selon nos circonstances, et selon la nature du son; mais par aucun moyen nous ne pouvons rien découvrir, ni sur sa cause, ni sur le phénomène qu'il annonce. Supposons nous dans un entier dénuement de toute instruction préliminaire, enten-

dant un son pour la première fois, puis rentrant dans la surdité complète; nous conserverons une impression de joie ou de terreur, qui est un reflet de l'expression du sens métaphysique, reflet que l'instinct a saisi, et que l'intelligence n'a point atteint; mais nous passerions toute notre vie à méditer sur le phénomène, que nous n'en apprendrions pas davantage.

427. Nous concevons cependant que puisque le son a été occasionné par une cause physique, commandé par une puissance métaphysique et pour un but quelconque, si nous avons eu la faculté d'entendre, et par conséquent de lire ou de parler, nous eussions entendu, nous eussions lu, et nous eussions eu la faculté de publier tout ce qui eut été développé à notre intelligence. A présent, accoutumés dans nos écoles à ne savoir que ce qu'on nous apprend, nous trouvons tout naturel que nous ne sachions rien sans l'avoir appris; et même lorsque le temps, en détruisant nos sciences et nos cultes, nous en montre le néant, nous restons aveugles parce que ce n'est point l'école du mensonge qui nous l'enseigne. Nous nous retranchons derrière les sciences et les cultes que nous possédons, plus illusoire encore que ceux qu'ils ont remplacés, et nous mourons pour prouver qu'ils sont vrais. Nous n'avons cependant d'autre preuve de leur réalité ou bonté, que parce que nous sommes nés dans leur sein, et qu'alors, et pour cette seule raison, nous les avons adoptés pour nos enfans. Ici, pour faire le premier pas qui nous conduit vers le champ de la vérité, nous devons reconnaître qu'enfans de ce monde nous arrivons nus dans le monde, et que celui-ci nous fournit l'être que

nous connaissons, pour cacher l'enfant de Satan qui dévorerait son domaine. Mais l'être et toutes les facultés que nous connaissons en nous, ayant une racine fautive et illusoire, ne peuvent admettre que le mensonge, la mort et la corruption.

128. De quelque manière qu'un son soit modulé ou articulé en arrivant à nous, nous ne sommes pas plus avancés, et nous demeurons dans la même stupeur, en supposant que nous l'ayons entendu dans les mêmes circonstances que nous avons supposé qu'était un sourd muet privé de toute instruction, et auquel on avait fait entendre un son simple pour la première fois. Mais que fait alors l'esprit du monde pour que personne n'aperçoive que tout dans son empire est pauvreté, erreur et néant ? Il prend ses enfans dès le berceau, il les conduit à l'école du mensonge. Il dit à ces êtres qui ne peuvent entendre et connaître que lui et par lui, que tels sons signifient telle chose, qu'ils annoncent tel phénomène; et que lorsqu'ils sont articulés et modifiés au moyen d'un nombre indéterminé de caractères, ils forment une langue, ou l'art de peindre les êtres et les choses. Dans le cours de son éducation, il mène son fils devant une cloche, par exemple. Il la lui fait voir et toucher, afin qu'il juge d'abord par le témoignage de ses sens, et il appelle toutes ses facultés, afin que par le raisonnement qu'il leur inspire et au moyen du flambeau ténébreux qu'il leur prête, il puisse se rendre compte du son, ou de tout autre phénomène lorsqu'il a été produit.

129. L'esprit du monde, selon les temps, les

lieux et la nature du sujet , explique tout avec d'autant plus de facilité , que , faute de pouvoir dire ce qui est , il dit ce que les circonstances exigent qu'il soit. Delà le peu de fondement de la science , dont tous les systèmes s'écroulent avec les siècles.

Cependant le fils , docile aux instructions qu'il a reçues , a vu , à l'aide de ses sens et des fausses lumières qu'on lui a données , tout ce que les puissances qui le dominent ont voulu qu'il vît. Or nous savons que nos sens ne nous montrent jamais ce qui est , mais ce qui leur paraît être. Il en est certainement ainsi de toutes nos autres facultés , puisqu'elles appartiennent à la même racine. Nous le demandons à présent , si des fruits ou facultés qui s'élèvent d'une source toute fautive et illusoire peuvent être les organes de la vérité?

130. Les premiers élémens de la parole se composent d'un son simple et d'un sentiment. Lorsqu'un phénomène étranger a pénétré en nous , une affection , un discours , un tableau ou toute autre cause affective , il y a un sentiment produit au foyer sensitif , qui a son siège dans la région du cœur ou le grand sympathique. Ce sentiment se manifeste par une émotion physique qui est une vibration plus ou moins forte des molécules qui composent l'enveloppe de cette région. Si , par notre faculté volitive , nous voulons faire connaître cette émotion au dehors , nous comprimons l'air en rétrécissant le gosier , le forçant par là d'entrer dans la sphère de répulsion des molécules vibrantes de l'enveloppe du grand sympathique dont le parvis est le gosier. Ces dernières

molécules impriment à celles de l'air leur vibration ; et par leur mode de vibrer elles peignent notre être lui-même avec toutes ses circonstances. Dans cet acte, notre faculté volitive n'agissant que d'une manière générale ou indéterminée, il n'y a qu'un son de produit, armé d'un sentiment comme chez le sourd-muet et chez les animaux qui ne peuvent exprimer qu'un sentiment de crainte, de plaisir ou autre affection simple.

131. Quoique le son, armé d'un sentiment, soit vraiment une parole, puisqu'il nous fait connaître ce qu'éprouve un autre être, c'est-à-dire puisqu'il apporte en nous cet être lui-même imprimé sur la molécule vibrante, afin que nous lisions en lui ses diverses affections ou dispositions ; nous sommes convenus de ne donner le nom de *parole*, qu'aux sons qui ont été comprimés une seconde fois et modifiés par la langue, au moyen de laquelle ils sont encore empreints d'un autre caractère ou expression.

132. Notre langue joue un rôle tout différent des autres organes par lesquels nous jouissons de nos cinq sens ; ceux-ci sont passifs ; ce sont des portes ouvertes qui n'ont d'autres propriétés que de recevoir indistinctement toutes les affections étrangères auxquelles ils sont propres, et il n'est pas toujours à la disposition de notre volonté de leur commander. L'organe de la parole, au contraire, est actif, il est une porte ouverte dans le sens inverse de ces autres organes, c'est-à-dire que rien ne peut entrer par lui, mais seulement en sortir. Il a aussi une fonction toute différente du gozier ; celui-ci en produisant le

son, fait connaître tel qu'il est le sentiment dont nous sommes animés, tandis que la langue ne donne issue qu'au seul sentiment que notre volonté lui indique, et de la manière qu'elle l'indique. Mais pour faire connaître le mécanisme de cet organe, il faut que nous remontions à celui de l'ouïe.

433. Nous avons expliqué comment aboutissaient à notre oreille des touffes nerveuses qui présentent dans ses cavités des extrémités déliées à l'infini. Celles-ci sont disposées de manière qu'elles peuvent recevoir par le fluide aériforme qu'elles contiennent, l'action de la vibration des molécules des corps ambiants, et la transmettre de molécule en molécule jusqu'à notre racine de vie qui est sur tous les points où ces nerfs viennent aboutir. Car, quoique ceux-ci arrivent plus particulièrement à notre cerveau, la vie n'en siège pas moins sur tous les autres points; mais elle constitue différens foyers. Ainsi la racine de vie ou le centre insondable duquel nous nous originisons continuellement, est partout en nous, et chaque point, comme chaque région, a une fonction particulière à remplir. Notre volonté ou faculté volitive, par exemple, a son principal siège dans la tête, comme nos affections ont le leur dans la région du cœur. C'est de ce dernier foyer que s'élèvent tous nos sentimens, que nous ne devons point confondre avec nos désirs. Remarquons que les premiers sont un besoin général de jouir ou de ne pas souffrir, soit qu'ils se portent vers la terre ou vers ce que nous nommons les cieux. Tandis que le désir qui est le sentiment passé sous la domination de la faculté

volitive, qui lui est devenue identique, nous indique l'objet ou la cause qui peut nous faire jouir, et celui qu'il faut éviter pour ne pas souffrir.

134. C'est à l'entrée du grand sympathique que la colère pressée par la faculté volitive qui lui ouvre la porte, vient occasionner l'émotion que nous sentons dans le gosier, lorsque ses molécules communiquent leur frémissement ou vibration à la masse d'air qu'il comprime à l'instant où elle s'élève de nos poumons. Cette masse agissant sur les molécules de l'air extérieur, les fait vibrer par succession jusqu'à ce qu'elles arrivent en contact avec le fluide auditif de tous les êtres qui se trouvent à portée de les recevoir. Ceux-ci sont tous frappés d'un son uniforme qui, en traversant leur racine de vie, leur fait connaître le sentiment de crainte ou de plaisir qui a été produit ; c'est-à-dire, qu'ils le lisent sur la molécule vibrante où est imprimé l'individu animé de ce sentiment. N'oublions pas la circonstance des deux actes qui se passent l'un dans l'autre, le phénomène accidentel de la vibration qui peut faire connaître à un être extérieur les diverses circonstances d'un autre être extérieur, et l'acte insondable de la création qui se fait par une explosion universelle, dans laquelle tous les êtres et toutes les choses pénètrent tous les êtres et toutes les choses ! Mais l'Être éternel seul saisit ce qui appartient à l'éternité ou à l'éternelle création.

135. Soit que nous décrivions l'acte explosif qui identifie toute la création avec elle-même ou que nous parlions des phénomènes extérieurs, par les-

quels tous les êtres deviennent également identiques, nous approchons des portes de l'éternité ou de notre vraie patrie, et alors nous devenons d'autant plus inintelligibles que nous nous éloignons davantage du domaine du temps. Si la molécule vibrante reçue par nos organes, ou plutôt, si l'action de vibrer reçue par les molécules des fluides que contiennent nos organes, n'arrivait point à notre racine de vie où elle est représentée par la dernière molécule portée à son plus haut degré d'expansion dans une disposition telle qu'elle puisse passer par notre racine de vie dans notre être pour l'alimenter; si ces molécules vibrantes, disons-nous, n'avaient point reçu l'empreinte d'un être ou d'un phénomène quelconque, et si elles ne passaient point dans notre propre être, nous ne pourrions rien lire ou connaître des circonstances d'un être ou de tout autre phénomène étranger.

136. Remarquons bien que notre faculté volitive ne s'originisant point dans le foyer affectif, ne peut nous faire parvenir le sentiment que d'une manière indéterminée et vague; et encore s'il en est ainsi, c'est que sous un voile et à une profondeur que l'intelligence ne peut point atteindre; tout s'élève d'une seule source ou centre igné, que la colère porte avec elle, ce qu'il ne nous est point utile d'approfondir, et même que nous ne devons point sagement chercher à pénétrer, à moins que nous ne retournions au Père par le Fils, afin que celui-ci soit notre bouclier; sans cela nous serions consumés à la porte de l'insondable *unité ignée* comme l'ont été tant de na-

tions anciennes qui ont voulu y parvenir par leur propre force et leur propre sagesse.

337. Comment à présent le sentiment simple que nous nommons indéterminé, reçoit-il sa détermination et toutes ses modifications, en passant par notre bouche? changement qui ne peut avoir lieu ni chez les sourds-muets ni chez les animaux, les sons recevant dans leur gosier seulement toutes les modifications ou modulations dont nous savons qu'ils sont susceptibles. Ce sont ces modulations qui produisent l'harmonie du chant si ravissant, dans quelques animaux, et qui, chez d'autres, imite la parole, ou plutôt son articulation. Mais dans ce cas, comme chez le sourd-muet, la langue est un instrument mort relativement à l'action de la puissance volitive qui ne l'emploie chez les animaux que pour donner plus de caractère ou d'expression au chant; mais jamais pour déterminer une parole.

138. Quoique l'anatomie ait fait plus de progrès que la médecine, encore est-elle restée tout-à-fait hors des limites du vrai; de sorte qu'elle ne peut nous être d'aucune utilité. Elle n'a pu décider si notre cerveau était un ganglion, et quelles étaient la nature et les fonctions de ces ganglions qu'elle trouve partout. Leur mécanisme intérieur, pour être voilé par les infiniment petits, n'en conserve pas moins une harmonie admirable de laquelle dépend notre existence. Le ganglion est une porte ou une barrière où nos fonctions vitales trouvent un foyer, et où elles rencontrent en même temps une limite à la nature de leur action. Ils ne peuvent être franchis par au-

CURE : puissance ou faculté, sans que celles-ci affectent un différent caractère ; de sorte que la faculté volitive ne peut les traverser pour entrer dans le foyer affectif que sous le voile insondable de l'unité. Dans cet état elle ne peut plus agir que d'une manière indéterminée, comme nous le remarquons dans toute la région du grand sympathique où il nous est impossible de faire mouvoir un seul de nos viscères, quoiqu'ils soient tous doués de la vie, et par conséquent sous l'action de la faculté volitive. Remarquons qu'ils ne sont point dans le cercle et sous la dépendance du foyer volitif. Pour y pénétrer, il faut que notre volonté traverse les ganglions qui changent alors la nature de son action, ce qui n'a pas lieu, lorsqu'en suivant la route qui lui est ouverte à travers les muscles, elle va commander aux mains et autres parties de notre corps.

139. Nos sentimens et nos affections s'élèvent de la région du cœur dans toute la sphère du grand sympathique ; là ils ne peuvent point être déterminés par la faculté volitive. Si celle-ci leur commandait, ils n'appartiendraient plus au foyer affectif ; mais ils deviendraient le résultat d'un froid calcul, ils auraient un tout autre berceau ; de sorte qu'ils ne se pourraient plus nommer *sentiment*, mais simulacre de sentiment ou hypocrisie. Ceux-ci sont plus ordinaires que l'on ne croit dans la société, où il est même des êtres si corrompus qu'ils ne peuvent plus en avoir d'autres.

140. Nous n'expliquerons point ici comment, lorsque la colère a complètement triomphé en nous,

elle ramène tous nos foyers vitaux à un seul centre où cesse l'action des facultés affectives, volitives et autres. Tout en nous n'obéit plus alors qu'au principe de la colère, et l'abyme triomphant reçoit dans ses gouffres l'épouse qui était captive en nous, c'est-à-dire tous les voiles avec les reflets si séducteurs qui constituent en nous l'homme doux, aimant, sociable et bien disposé; qualités qui sont comme des ombres de l'épouse éternelle qui était la gloire d'Eden. N'oublions pas que quelque séduisantes que puisse être ces ombres, elles sont toujours les voiles ou les remparts qui nous ravissent tout ce qui est céleste. Lorsque nous passons ainsi sous le joug de la colère, il s'ensuit la destruction de l'harmonie dans notre organisation métaphysique; qui amène nécessairement celle de nos organes physiques; c'est même là l'unique cause de nos maladies, auxquelles la médecine ignorante cherche en vain à apporter remède. La morale n'est guères plus heureuse dans la société où elle ne peut prévenir la naissance des monstres ou des crimes qui la désolent. Le médecin matérialiste cite avec orgueil les accidens physiques qui déterminent des aliénations ou autres désordres moraux, et il demeure dans son aveuglement faute d'admettre une cause première. Or, si Satan par la colère domine en nous, nous devons nous attendre à tous les désordres; et nous ne heurtons pas même le pied contre une pierre, que l'acte n'ait été prévu et commandé avec toutes ses conséquences morales et physiques par la puissance colérique qui nous dirige.

144. D'après ce que vous avons dit, nous devons

apercevoir que ce qui constitue une parole complète est un sentiment confirmé par la faculté volitive qui fait mouvoir la langue, et celle-ci chasse le sentiment au-dehors en le modifiant et lui donnant toutes les formes ou tous les voiles qu'elle a décidé qu'il devait avoir. Sans une connaissance approfondie de nos organes et de la nature de nos facultés, il est difficile que nous ayons une idée de la vitesse avec laquelle tout est décidé et exécuté dans le court intervalle de temps qui sépare la prononciation de deux mots. Notre volonté interroge le jugement, celui-ci consulte la mémoire qui passe en revue tout ce qui est écrit sur ses tablettes ; toutes nos autres facultés sont aussi consultées, rien n'est décidé qui ne soit éclairé du flambeau de chacune, rien n'est admis qui n'ait été approuvé par la raison, et qui n'ait passé par la filière de l'intelligence. Alors seulement la faculté volitive commande à la langue d'émettre ou de ne pas émettre le sentiment qui lui est confié, ou de ne l'envoyer qu'avec le voile sous lequel il lui convient de le déguiser, d'attribuer tel adjectif à tel substantif, etc.

442. Remarquons bien que tout sentiment qui s'élève du foyer affectif d'un être sous la loi de la mort et de la corruption, participe à la nature de sa source. Cependant nous le nommons dans cet état le pur sentiment du cœur, dénomination qu'il ne peut plus recevoir, lorsqu'il a traversé la région où commande notre volonté et où a été ajouté à son germe de mort et de corruption le caractère du mensonge. Le sentiment peut donc prendre à ce passage une forme

ou un voile qui le modifie au point de présenter celui de l'amour pour celui de la haine, etc.

Lorsque nous connaissons mieux notre être, nous verrons qu'il ne se compose que de principes corrupteurs, et qu'il n'en possède aucun de rectificateurs; de sorte qu'il suffit qu'un objet entre en nous, pour qu'il soit, lorsqu'il en sort, corrompu et revêtu de tous les caractères du mensonge, de l'orgueil, de l'égoïsme, etc. « Ce n'est point ce qui entre en nous qui souille l'âme; mais bien ce qui en sort. » Sommes-nous, dès-lors, fondés à dire que l'animal est disgracié de la nature, en ce qu'il ne possède point la parole, puisqu'il n'est privé que du moyen de déguiser son sentiment, ce à quoi nous sert ce don prétendu si sublime !...

143. Le sentiment s'élève du grand sympathique dont il ébranle les molécules des corps qui lui servent d'enveloppe, et celles-ci communiquent leur vibration aux molécules de l'air intérieur. Ces dernières arrivées au point de compression du gosier, sont forcées d'entrer en contact violent avec la masse d'air extérieur qui est repoussé et en même temps forcées de vibrer selon le même mode; et le tout ensemble, animé de la même vibration, arrive dans la région de la bouche.

Remarquons que toutes les parois de cette région sont tapissées de vaisseaux sécrétoires, contenant divers fluides qui communiquent avec les organes de nos sens et autres facultés. Tout est là sous la domination de notre volonté qui employe la langue et les divers muscles de la bouche pour comprimer l'air contre

l'orifice des vaisseaux sécrétoires dont les divers fluides sont empreints des différens caractères ou modes de vibrer qu'ils communiquent à l'air déjà vibrant , ce qui modifie leur mode de vibration. La faculté volitive , maîtresse jusqu'à un certain point de ses matériaux , soit dans les vaisseaux sécrétoires qui chacun agissent selon l'impulsion qu'ils ont reçue du jugement , de l'intelligence , etc. ; soit du son produit dans le gosier , armé du sentiment simple , dispose le tout de manière que les sentimens sortent , portés par les molécules vibrantes , vêtues ou voilées selon qu'elle l'a ordonné.

Tout se passe cependant dans une région de fausseté et de ténèbres ; dans le cerveau comme là , tout est dans la confusion ; l'intelligence n'a pu atteindre à rien de réel , le jugement n'est que doute , et toutes nos autres facultés n'ont agi que dans l'incertitude ; de sorte que l'individu qui parle , peut aussi bien se tromper lui-même que tromper les autres. Quoiqu'il en soit ainsi , l'esprit du monde , pour soutenir ses œuvres , veut toujours prouver que tout est clair , juste , et que la vraie lumière a présidé au conseil des facultés. Comme cet esprit fournit ainsi que nous l'avons dit , et la faculté et l'objectif , et qu'il veut prouver à tous que son domaine est celui de la lumière , il est impossible que , lorsqu'un individu a porté un jugement quelconque , il ne soit pas convaincu qu'il a raison. Or , là est la base de notre entêtement dans nos opinions civiles ou religieuses ; là est le rempart des fanatiques , et la cause des divisions qui déchirent la société , et même celle des guerres qui entraînent la perte des nations.

444. Suivons la marche de la molécule d'air traversant la région de la bouche, selon son mode de vibrer; elle représente d'abord le sentiment simple, c'est-à-dire l'être lui-même dans l'état de jouissance, de peine, ou éprouvant toute espèce d'autre affection. Arrivée à l'orifice des vaisseaux sécrétoires, elle y est comprimée et forcée de recevoir une double vibration qui lui est imprimée par les molécules apportées par les vaisseaux sécrétoires, et qui ont été ébranlées selon un mode quelconque, à l'instant où les facultés tenant leur conseil, forcèrent divers sentimens à s'élever dans la région de notre volonté, tels que la haine, la colère, l'orgueil, etc., et l'amour calculé, sentiment plus horrible encore, car là tout sous l'empire de Satan. A l'instant où les deux modes de vibrer se rencontrent, la molécule animée de la vibration qu'elle a reçue dans la région du cœur, fait valoir ses droits, elle résiste plus ou moins à une impulsion étrangère; mais elle ne sort jamais sans recevoir le voile que veut lui donner notre volonté qui de son côté fait quelque concession, surtout chez les êtres naissans ou dans la fongue des passions; mais lorsqu'elle cède, c'est toujours dans l'espérance de commander plus tard avec un empire absolu, et surtout avec la condition expresse, quoique tacite, qu'il ne sera émis aucun sentiment qui ne soit sous l'impulsion du prince de ce monde.

C'est animées de cette double vibration que les molécules sortent de la bouche, la communiquant aux molécules de l'air extérieur qui vibrent dans une sphère d'autant plus étendue qu'elles ont été ébran-

lées avec plus de force, faisant vibrer par succession le fluide auditif de tous ceux qui se trouvent dans leur sphère, et ce fluide représente à la racine de vie des êtres, l'individu qui vient s'y peindre et y exciter divers sentimens.

145. Si notre intelligence n'était point obstruée par les sciences humaines et par nos fausses opinions, elle nous ferait connaître quelque chose des beautés extérieures de ce phénomène. Nous pourrions bien aussi trouver dans sa racine le contre-poison du fruit, si, avec un cœur simple, nous demandions la lumière d'en haut. Remarquons que tout choc et toute compression a pour moteur la colère ; celle-ci préside donc encore à l'action de la langue, lorsqu'elle comprime par ordre de la faculté volitive les molécules vibrantes qui sont revêtues de notre sentiment affectif. Nous ne sommes point assez avancés en métaphysique pour connaître le violent combat qui se passe lorsque deux émanations morales, de sources différentes, se rencontrent. Quoique tous les sentimens qui s'élèvent de nous, sourdent d'un être qui a pour racine la colère et le mensonge, encore est-il que l'esprit du grand monde a pu mettre sur toutes les émanations de notre cœur un voile qui leur donne le caractère de la sincérité, de l'amour ou de l'amitié, et de tous les sentimens qui nous plaisent d'autant plus chez les autres qu'ils nous présentent des portes ouvertes pour les dépouiller ou pour nous faire jouir des agrémens que nous recevons de la société ; or, chacun ayant soin comme nous de ne fournir que le simulacre du sentiment, toutes les

portes demeurent fermées. Cependant ce voile, tout illusoire qu'il est, déplaît souverainement à la puissance colérique, parce qu'il nuit au complet triomphe de son prince; aussi dans le choc qui a lieu lorsque la langue fait joindre les molécules vibrantes, le voile est-il rompu, et l'abyme va triompher! Alors se présente l'eau de la miséricorde qui ferme la source colérique ignée, qui allait tout engloutir, et le voile est rétabli. Observons qu'alors, la faculté volitive a pu placer son voile mensonger qui a fourni au sentiment l'apparence qu'elle avait déterminée. Il en résulte que la parole que nous prononçons a un double voile, celui du monde qui veut prouver que ses enfans sont susceptibles d'amour, de sincérité et de désintéressement; et celui de la faculté volitive qui revêt le sentiment du caractère qui convient à l'intérêt personnel.

Il n'existe pas de phénomène extérieur qui ne soit la conséquence d'une cause métaphysique, et qui ne serve de voile à de profonds mystères. A l'instant que notre parole reçoit le voile de la faculté volitive, il y a une production aqueuse qui éteint le feu que la colère allume au centre de la fausseté; mais comme nous ne faisons cas que de ce qui frappe nos sens, ce phénomène ne peut nous intéresser.

146. La cause qui fait que l'individu qui ne peut point entendre ne peut point parler, devient très-simple, puisque c'est le même fluide, quoique dans des vaisseaux différens, qui nous fait entendre et parler, et que la même cause qui interrompt la libre circulation de ce fluide dans les nerfs ou canaux au-

ditifs qui se rendent de l'oreille au cerveau, peut et doit l'interrompre dans les vaisseaux ou nerfs qui se rendent du cerveau aux parois intérieures de notre bouche.

147. Nous devons distinguer la faculté d'émettre la parole dans l'acte même de la parole. Quelle que soit la beauté du mécanisme par lequel nous publions nos pensées, il n'est après tout qu'un art mécanique, comme celui d'écrire et de peindre. Le vrai don de la parole, qui nous est commun avec le sourd-muet et avec tous les êtres qui ont vie, est entièrement métaphysique ; il tient à la vie d'une manière si intime, que tous les êtres naissent et meurent en se parlant. Dans ce monde on parle le langage de ce monde, et comme nous appartenons à plusieurs régions, il se parle en nous plusieurs langages. Mais le langage seul de l'être qui triomphe en nous, est entendu. Nous citerons d'abord celui qui appartient au plus bas degré de notre être, et que nous avons de commun avec tous les animaux, qui a *parlé* continuellement en nous, et qui n'arrive à notre portée qu'à l'instant où nous nous endormons, ou par les rêves dans les sommeils légers. Lorsque nous sommes endormis, le flambeau de notre raison est éteint, notre mémoire est roulée et nos facultés ne sont rien plus chez nous que chez la bête. Alors nous parlons et nous pensons dans nos rêves selon le mode bestial, retenant néanmoins de notre état de veille un tableau incertain, mais supérieur à celui que retient également l'animal, et qui en lui dirige aussi plus ou moins ses rêves. Si nous le remarquons, nous verrons que cet état de

rêve ou ce *parler* animal a lieu en nous-même étant éveillé. Si à l'instant où nous commençons à dormir, nous en sommes empêchés, nous nous surprenons à rêver avant même de dormir. Nous n'expliquerons point ici comment ce langage est seul parlé dans l'état de folie retenant également un caractère de l'état de bon sens, et surtout des causes qui ont déterminé la folie. Celle-ci est un rêve continuel. Nous expliquerons encore moins comment il se parle seul en mourant, et continue à se parler quelque temps après la mort, par l'être que les anciens appelaient les *mânes*. Le langage qui doit seul nous intéresser est celui dont nous nous occupons le moins; notre être éternel parle continuellement par l'expression métaphysique, et il produit ses fruits dans son domaine éternel, soit que ce domaine soit celui de la colère ou de l'amour. Pendant que nous sommes animés de la vie de ce monde, ce langage éternel est parlé; mais rien de lui n'arrive jusqu'à notre intelligence. A la mort, il est seul parlé. C'est lui qui nous revêt ou qui nous peint selon la nature de sa racine. Ici nous atteignons jusqu'aux portes de l'éternelle création. Dans ce monde, notre parole est *nous*, qui sort de nous-même, vêtu ou dépeint comme nous avons voulu nous faire connaître, et là, l'esprit de ce monde nous fournit un faux pinceau et des couleurs illusaires, de sorte que tout est séduisant. Dans l'éternité, l'Être éternel se *parle*, et c'est lui qui sort de lui-même, tel qu'il est, et avec lui s'élève son habitation. Là, se montrent tous les fruits selon la nature de l'arbre, sans qu'aucun pinceau puisse les peindre différemment

qu'ils ne sont ; seulement les ténèbres revêtent ceux qui s'élèvent dans l'abyme infernal , de même que la lumière circonscrit ceux qui s'élèvent dans le domaine de l'amour !.....

148. Nous ne connoissons notre parole extérieure que par le voile séduisant que lui donne l'esprit de ce monde ; mais par son voile nous ne pouvons point connaître celle que parle l'Être éternel.

A chaque pas que nous faisons pour analyser la parole du temps et le don de l'émettre , nous la voyons descendre du trône où nous l'avions placée , et déjà nous reconnaissons que loin de nous élever elle nous abaisse d'autant plus qu'elle n'est que l'art de dissimuler et de tromper.

Observons que notre pensée est une parole muette. Nous pensons , même dans la langue qui nous est propre. Nos méditations et nos contemplations sont également un langage muet ; nous ne nous communiquons point aux autres êtres , mais nous nous peignons nous-mêmes en nous-mêmes , sous autant de formes que nous avons de pensées , de désirs et d'affections , en nous identifiant avec nous-mêmes , car c'est toujours *nous* qui sommes le but auquel tout ce qui s'élève de nous , retourne. Si nous possédions l'arbre de vie , nous parlerions le langage divin ; mais comment le posséderions-nous , puisqu'il y a une puissance infinie qui s'y oppose. « Voici Adam devenu comme l'un de nous : empêchons qu'il n'étende la main ; et que saisissant le principe de la vie , il ne vive éternellement. »

Ce que nous ne comprenons point , c'est que pos-

sédant le principe de la vie , nous n'aurions plus besoin d'aucun moyen mécanique pour publier nos pensées ; mais notre être , après s'être *parlé* à sa racine de vie , serait lui-même sa propre expression , sous la forme et avec toutes les circonstances que nous l'aurions prononcé. Alors nos paroles seraient esprit et vie ; elles ne pourraient supporter aucun voile ; elles n'auraient nullement besoin , pour être transmises , de l'auxiliaire des molécules vibrantes. Elles seraient comme une semence jetée dans une source de vie , où elles détermineraient , selon leur expression , l'élévation ou jaillissement de créatures vivantes , végétantes et croissantes. Tout serait toujours Nous , quoique la parole que nous aurions prononcée en nous , déterminât un objet ou un ordre de chose quelconque. En parlant du langage éternel , nous devenons de plus en plus inintelligible , mais non point pour celui chez lequel l'amour commence à briller. Celui-ci comprendra que tout ce que nous appelons à l'être , quelles que puissent être sa forme , son étendue ou sa nature , n'est toujours que nous-mêmes qui sommes vêtus par la créature que nous avons nommée , et dont nous demeurons la racine et le Roi. Nous sommes son Elohim , et lorsque elle se déploie dans toute sa magnificence , elle ne peut publier que la gloire de son prince , *l'image incon nue* !

149. Aujourd'hui que nous ne possédons ni l'amour ni la vie , nous voulons nous nommer ou *parler* selon le même mode que si nous possédions l'un et l'autre , et nous ne peuplons que la domaine de la

mort et de la corruption. La bonté divine, en répandant une bénédiction sur ce domaine, l'a changé en un lieu de miséricorde. Remarquons que si, à la naissance de l'ordre de ce monde, c'est-à-dire, lors de cet acte actuel de notre expulsion d'Eden, ou de notre passage des champs de l'éternité dans ceux du temps, la racine de vie ne nous eût point été sortie, nous produirions une créature infernale à nu, c'est-à-dire qu'elle resterait à nu dès notre naissance (époque du vêtement du voile que fournit le monde aux enfans de Satan qu'il enchaîne), parce que la racine de vie ou la source ignée dévorerait le voile à l'instant qu'il serait placé, et le temps ou l'ordre extérieur, si rempli de miséricorde, ne pourrait subsister. Lorsque la colère et le mensonge ont triomphé en nous, cet ordre extérieur disparaît, et notre être rentre par la puissance de la colère dans la vie éternelle; c'est-à-dire que la créature infernale armée de la vie, dévore le voile extérieur ou l'ordre de ce monde qui cache son règne dans son royaume où elle existe et a toujours existé, revêtue des organes qui lui sont propres et possédant tout ce qui est relatif à son ordre infernal. Ce que nous dévoilons ici, c'est que cette créature, qui est nous, est voilée, et comme engloutie par l'ordre de ce monde qui, tant qu'il existe, ne laisse paraître ni elle ni son royaume, quoique souvent il y ait des déchirures au voile, qui nous en laissent parvenir des reflets.

150. Si nous pouvions concevoir comment les fruits par lesquels nous arrivons dans ce monde sont consumés à notre mort, nous ne serions plus étantiés

pourquoi, une fois sortis de ce monde, nous ne pouvons y reparaitre. Nous sommes dans le temps, la parole ou l'expression de notre Être éternel ; pour arriver dans le monde, nous recevons de ce monde les mêmes voiles que nous avons expliqué être fournis à notre parole, et dans la région du grand sympathique et dans la région de la faculté volitive. Si l'amour nous éclaire, s'il nous anime, il nous fournira de nouvelles facultés, et il n'y aura pour nous rien de caché. La parole de notre Être éternel étant la racine de notre être dans ce monde, et notre être lui-même, est souvent dévorée ou détruite avant qu'aucun fruit ne soit né d'elle. C'est ce que nous remarquons dans l'avortement des germes, dans les enfans qui meurent dans le berceau, en naissant ou avant même d'avoir eu leur développement.

154. Ne croyons point que le triomphe de l'image infernale qui nous dicte ses lois, et qui est l'être colérique dont notre existence dans ce monde nous cache la vie dans l'éternité, soit selon l'ordre que notre intelligence peut nous le faire comprendre, ou tel que l'ont publié de tout temps les scribes et les pharisiens de tous les peuples, qui ayant besoin de moyens matériels pour construire Babel, nous ont toujours présenté le ciel pour récompenser les justes, et l'enfer pour punir les méchans.

Ils ont eu garde de nous dire que le premier pas dans les sentiers de l'amour, nous faisait bannir toute idée de récompense comme n'en méritant aucune, et rechercher le goufre infernal, comme méritant seul d'y être engloutis.

Nul ne connaît aujourd'hui les mystères de l'amour , et l'amour seul peut nous faire comprendre comment l'image infernale la plus horrible , liée par sa racine à l'immuable éternité , devient par la puissance du **FILS DE L'AMOUR** , qui s'élève du germe que le Verbe divin a placé partout , la base et la source d'une créature céleste d'autant plus belle , d'autant plus glorieuse et éclatante , que sa base est un monstre plus affreux. Ici nous devons trembler d'arriver à cette connaissance autrement qu'éclairés du flambeau de l'amour , et sous le bouclier du Rédempteur. Toutes les anciennes nations nous annoncent , par leurs monumens , qu'elles possédaient la lettre de ce mystère , mais leur sort nous annonce à quelle source elles l'avaient puisée.

Ne croyons pas que les peuples qui adoraient les animaux les plus dégoûtans , les monstres les plus affreux , fussent plus ignorans ou moins civilisés que nous. Leurs monumens , tout , jusqu'à leurs tombeaux , nous prouvent le contraire. Eh ! qu'en serait-il , si nous pouvions remonter jusqu'aux races qui les ont précédés ?

152. L'universelle et éternelle création s'élève à la voix de l'Elohim ; mais comment dirons-nous que toutes les créatures animées et inanimées ne se déploient qu'en s'élevant de sa racine dans toute sa magnificence , et que de leur langage s'élève la multiplicité de ses œuvres , qui , étant saisies ou circonscrites par la lumière , présente l'éternelle épouse dans toute sa splendeur.

L'expression métaphysique , selon le langage des

êtres éternels que nous dévoilons ici nous fournit la clef des plus vastes mystères. Remarquons qu'il se parle en nous autant de langages qu'il y a d'êtres ; mais celui-là seulement est entendu, qui est parlé par l'être qui domine en nous. Or , n'est-il pas que trop vrai que nous ne voulons laisser vivre en nous que notre être temporel , c'est-à-dire celui que nous pouvons connaître ou concevoir. La sagesse nous crie cependant partout que nous devons sortir de *nous-mêmes*, et que si nous n'abandonnons pas tout ce qui est *nous* et relatif à nous, nous n'arriverons jamais à notre éternelle patrie !

153. Tout en montrant le néant de l'être extérieur qui nous cache les cieux , nous ouvrons la carrière la plus vaste , en expliquant que par notre racine nous sommes liés à tous les êtres qui existent ou qui ont existé , et si le voile (qui est ce même être dont nous accusons le néant) se déchirait en faveur d'un ordre de choses quelconque , cet ordre , avec la créature qui en est la racine et le chef, se déploierait en nous et constituerait notre existence. Les anciens peuples , qui connaissaient le mystère , ont cherché à briser ce voile par les moyens que leurs sages leur indiquaient ; ils employaient les austérités les plus excessives , et surtout une forte et constante direction de leur volonté ou faculté volitive vers un but quelconque. Malgré les efforts les plus inouis , ils n'ont pu éveiller en eux qu'une créature infernale qui a bien pu parler un langage revêtu selon l'ordre de ce monde avec des couleurs séduisantes ; mais le germe infernal qu'il renfermait a dû produire son fruit et la mort a tout dévoré.

Quelle que soit la secte ou la religion à laquelle nous puissions appartenir, nous savons que l'Éternel en se *parlant* à tout produit par son VERBE, nous savons que nous n'existons que parce qu'il se parle à l'instant même en nous, et si nous cessions de nous y parler nous-mêmes, la créature parfaite qu'il crée dans toute sa gloire, y paraîtrait à l'instant même avec les nouveaux cieux et la nouvelle terre qu'elle habite.

DE LA VUE

ET DES DIVERS PHÉNOMÈNES DE LA LUMIÈRE.

454. La vue peut disputer le premier rang à tous les autres sens ; si nous ne lui donnons pas, c'est que la beauté n'est point toujours un titre incontestable pour l'obtenir. Le tact, ainsi que nous l'avons fait connaître, à un droit d'aînesse irrécusable ; et l'ouïe, non-seulement nous étonne par le mécanisme qu'il employe pour introduire en nous les êtres et les choses par notre racine de vie, mais il est encore uni à une faculté éminente de laquelle il est physiquement et métaphysiquement inséparable. Quoique nous ayons démontré que la parole n'était que l'organe du mensonge dans notre être dégradé, nous n'avons point laissé ignorer qu'elle pouvait être en nous le plus brillant de tous les dons, lorsque c'était l'amour qui nous rappelait de la poussière.

155. Nous avons voulu faire connaître qu'il était impossible qu'aucun être métaphysique pénétrât en nous autrement que célé dans les corps; ce mystère dans sa profondeur ne sera certainement point saisi par l'intelligence. Il est une conséquence de l'incarnation du verbe; car le Rédempteur n'est arrivé jusqu'à nous, selon les lois de la sagesse, qu'en se faisant chair, ou homme comme nous.

156. Si nous connaissions les moindres circonstances de notre chute, nous saurions que la colère a eu le droit de nous fermer toutes les portes du ciel, en nous ouvrant celles de l'abyme! Ne disons point avec les insensés que Dieu est toujours tout puissant pour nous les rouvrir; puisque la colère est la toute puissance de Dieu même qui a exécuté ses décrets. Mais l'arme ou le moyen, par l'intermédiaire duquel nous avons été vaincus, en nous enchaînant, nous a servi de bouclier; il nous a aussi fermé les cinq portes que nous possédons, ou les cinq sens qui existaient déjà dans la prison par laquelle nous avons été retenus captifs. Ces portes, loin de pouvoir nous laisser rien arriver des cieux, ne sont ouvertes qu'aux choses de ce monde, sous la dénomination de Satan, notre vainqueur. A présent, comment retournerons-nous à notre céleste patrie, puisque la toute-puissance même a placé entre nous et les cieux, une barrière insurmontable? où sera notre espérance? La voici, et nous ne saurions trop l'indiquer; à l'instant où nous avons été saisis par la colère et enchaînés comme ses esclaves, par son prince et avec nous, toute notre circonscription, le

prince de l'amour s'est précipité au centre de tous les êtres et de toutes les choses, il s'est précipité au centre même de la mort et de la corruption, d'où il est toujours prêt à ressusciter et à changer ses liens en trophées de gloire; ce grand œuvre, qui est l'acte de la régénération, ne peut avoir lieu que lorsque l'esprit d'amour pénètre en nous, ce qui ne s'effectue que par la destruction du voile qui détruit et nous cache l'enfant d'amour, et ce voile est nous même.

157. Nous avons déjà démontré, et nous développerons encore d'une manière plus claire, le mécanisme de nos organes et la marche que suivent les êtres et les choses, pour pénétrer en nous, et aussi comment nos sens étant des facultés corporisées (ce qui fait que notre intelligence les comprend), rien que de corporel ne peut nous arriver par eux; de sorte qu'il faut que les êtres métaphysiques y entrent revêtus par les corps. Remarquons que, de même que notre intelligence ne comprend nos sens que parce qu'ils sont corporisés, de même elle comprend toutes choses, c'est-à-dire, qu'elle ne peut jamais saisir que le voile, ou le rempart qui lui ravit la réalité, ou la vérité de la chose. Dans le phénomène de l'audition, nous avons expliqué comment les êtres et les choses nous arrivent *accidentellement* en s'imprimant dans les molécules vibrantes des corps, et *continuellement* par l'acte de l'universelle expansion. Nous savons en conséquence que lorsque aucune circonstance n'occasionne de vibration, l'expension universelle n'en a pas moins lieu, nous ne sommes pas moins pénétrés par tout ce qui nous environne, et par notre uni-

vers lui-même; mais le tout, en s'élevant de notre racine de vie, n'atteint que notre être éternel et demeure irrévocablement cédé à l'être du temps; celui-ci, ainsi que nous l'avons dit, ne peut comprendre, même dans ce qui lui arrive par ses sens, que le voile qui lui ravit la réalité. Si l'être éternel, qui saisit en nous le mystère de l'universelle création, est l'enfant de l'orgueil et de la colère, nous ne recevons que les matériaux propres à élever le domaine infernal qui doit nous servir d'habitation; mais tant que nos sens demeurent ouverts, c'est-à-dire, tant que nous existons dans ce monde, nous avons l'espérance de voir triompher le prince de l'amour, au centre des êtres et des choses, où il s'est rendu captif avec nous, pour pouvoir briser nos chaînes en vertu de sa puissance infinie; et nous ouvrir les portes des régions célestes.

458. Dans notre système du temps, c'est le fluide astral qui est la cause, comme nous l'avons expliqué, de toute décomposition, c'est-à-dire, de tout changement de nature des corps. Pour accomplir cet œuvre, il pénètre partout excepté dans l'intérieur de la molécule qui est un asyle d'autant plus inviolable, qu'elle est formée par les trois puissances absolues. Si nous avions les facultés pour comprendre ce phénomène, la base de toute la science; nous aurions la clef des plus profonds mystères; un corps ou une molécule, *est*, mais *n'est point* pour notre intelligence; celle-ci peut le poursuivre jusqu'au fond des abîmes, elle ne l'atteindra jamais, elle en sera toujours à une distance infinie. La barrière qui nous en sépare dans ce monde, et que nous ne pouvons briser

qu'en cessant d'être nous mêmes dans le temps, est l'écorce, la saisissabilité, ou l'existence phénoménique de ce monde, qui est lui-même l'éclipsement de la réalité, ou le voile qui dérobe à ses propres enfans la vérité des êtres et des choses. Comprendons toujours que tout ce que nous pouvons concevoir en nous, ou de nous, est cette saisissabilité, ou le voile qui nous cache l'être éternel, réel, soit que par lui nous appartenions à l'amour, ou à la colère; seulement l'enveloppe ou les ténèbres qui nous enchaînent, se sont quelquefois rendues lumineuses comme la face de Moïse sur le Mont-Sinaï, et tout le corps du Sauveur sur le Thabor. Il arriva aussi qu'à la mort de cette victime céleste, le voile universel qui enchaînait son empire, et qui est l'écorce de ce monde, par laquelle ce monde est, fut obscurci à cause du triomphe de l'abyme dans cette écorce seule.

Remarquons que le fluide astral, sans jamais violer le sanctuaire d'une molécule, pénètre dans toutes les masses, à travers l'espace inconnu et innommable, que nous avons indiqué par son action de tout circonscrire, en le nommant *circonscripateur*.

459. Si une molécule est infiniment petite, ou si elle est infiniment grande pour nous, soit dans cette dernière hypothèse, *notre univers lui-même*, elle est toujours circonscrite, selon le même mode, et dans l'un comme dans l'autre cas, il se passe dans chacune les mêmes phénomènes; et toutes les deux forment également un système universel. Cependant notre intelligence ne peut point comprendre comment sur les limites d'une molécule infiniment petite, peuvent être

placées les portes de son domaine, ou y avoir des astres qui forment son système planétaire et jouent le même rôle que dans notre univers, enchaînant à son passage la lumière céleste, la changeant en ténèbres, pour revêtir les molécules d'une enveloppe opaque, qui voile la beauté de la création; laquelle est aussi vaste et aussi merveilleuse dans cet infiniment petit, que celle qui pourrait nous étonner dans notre immense région, si elle ne nous était pas voilée par des ténèbres de même nature. Puisque nos facultés sont si ineptes, comment pourrions-nous concevoir ce qu'est le circonscripteur? Nous croyons l'avoir compris lorsque nous avons dit que, dans sa fonction de circoncrire notre univers, il est infiniment grand; mais nous n'avons encore saisi là qu'une ombre qui nous dérobe la vérité tout aussi bien que quand elle nous échappe, lorsque, considérant le circonscripteur dont l'étendue est infinie, relativement au diamètre de la molécule qu'il entoure, nous prononçons que l'espace entre les molécules est d'autant plus commensurable qu'elle est plus limitée, sans réfléchir que nous ne pouvons pas plus mesurer l'un que l'autre, c'est-à-dire le circonscripteur de notre univers, que celui d'une molécule.

• 460. Lorsque nous comparons entre eux les diamètres d'une molécule, inappréciable pour nous, et celui de notre univers, qui nous paraît immense, nous les trouvons nécessairement égaux, puisque tous les deux mesurent des infiniment petits; d'abord mathématiquement parlant, l'un renferme autant de parties que l'autre, car nous n'atteindrons pas plus

à la dernière division de la moindre des molécules, qu'à celle de notre univers; si nous comparons ensuite l'un et l'autre à l'infini, leur somme sera encore égale.

164. Le circonscripteur, en formant la circonférence du corps, constitue une molécule, un astre, ou un univers. Si nous faisons abstraction de l'enveloppe du corps, de la cause de la saisissabilité, laquelle fait que nous en pouvons jouir par nos sens; il ne reste plus que le centre, la source, ou la racine du corps, qui est égale dans une molécule, dans un astre, ou dans notre univers. Or, nous savons qu'il est de rigueur que l'enveloppe ou le contenant d'une chose, soit toujours considérée comme nulle, relativement à la chose. Nous savons aussi que tant que l'enveloppe n'est pas brisée, nous ne pouvons jouir de la chose. A présent considérons où nous en sommes, lorsque l'enveloppe se brise pour nous dans ce monde, c'est-à-dire, lorsque nos sens et toutes nos autres facultés avec lesquelles nous pouvons jouir de l'enveloppe, nous sont sorties par la mort; la nudité dans laquelle nous tombons, ne peut être conçue par aucune intelligence; elle est affreuse! Si nous appartenons à la racine colérique, notre être pousse des hurlemens épouvantables pour obtenir un vêtement; mais ses cris ne peuvent arriver qu'à son Père qui ne voulant ni ne pouvant plus rien emprunter de l'esprit du grand monde (puisque c'est lui même qui, dans sa rage, en a détruit tous les dons) lui fournit un vêtement selon son essence, c'est-à-dire qu'il le corporeise selon son mode infernal et igné. Nous

n'expliquerons point ici avec détail comment cette enveloppe étant calquée sur l'être que nous avons éveillé dans ce monde, a le droit de réclamer tous les fruits des germes que nous avons semés de notre vivant. Il n'est pas que seule de nos actions, ainsi que la plus inutile de nos paroles, qui n'ait placé en nous un germe, qui doit franchir les portes de l'éternité, et quoique tout ait été semé sous l'influence de l'esprit de colère, d'orgueil et d'égoïsme, et ne puisse fournir qu'une nourriture infernale, encore est-il que l'enveloppe en peut recevoir un bien-être, ou une augmentation de son mal-être, selon la nature des fruits semés pendant notre existence temporelle, c'est-à-dire selon la nature de nos œuvres dans le temps. Car il est écrit qu'à la mort nos œuvres nous suivent dans l'éternité. De même que dans le temps nous vivons des produits de la terre, et de même que notre enveloppe se compose des fruits que nous avons semés et cultivés, notre corps recevra dans l'abyme, ses formes et sa nature de nos œuvres, avec la différence cependant que, dans l'éternité, notre enveloppe ou corps, composé de la réunion de toutes nos facultés, se maintient dans sa nature par la puissance de la racine de vie colérique, qui triomphe en elle. Elle n'a besoin d'avoir eu l'être qu'une seule fois, pour être éternelle, tandis que dans le temps il faut que notre corps soit constamment formé ou alimenté, autrement il cesserait d'être. A présent comment ferons-nous comprendre qu'une créature éternelle a toujours été par cela même qu'elle ne doit jamais cesser d'être? La créature infernale à laquelle nous

appartenons et qui doit être *nous* à notre mort, est actuellement, et a toujours été comme elle sera toujours ; elle est, parce qu'elle possède la racine de vie ; tandis que notre être du temps n'est point, il est au contraire l'absence de l'être. C'est une ombre, un voile, qui s'élève mystérieusement pour couvrir le plus auguste des phénomènes, dont nulle langue ne peut rien exprimer, mais que l'amour fera connaître à celui qui reçoit son esprit. La descente de notre être dans les enfers et sa résurrection triomphante (comprendis ici cet acte comme continu et comme ayant lieu à l'instant même), a été publiée dans tous les mystères, mais nul ne l'a comprise ; lorsque l'Enfant d'amour est venu lui-même nous l'annoncer, en nous enseignant le chemin de la vie éternelle, nous l'avons d'autant moins compris qu'il parlait un langage étranger à notre domaine ; il parlait *amour*, et c'est pour cela même que nous l'avons mis à mort ; mais par un mystère inconnu dans le temps, nous avons accompli son œuvre.

1162. Nous tremblons à l'idée de l'existence éternelle des créatures infernales, nous voulons saisir la nature de ce que nous nommons le *mal*, avec des facultés qui ne peuvent atteindre en rien le réel, et nous n'enfaisons que des erreurs. Comment comprendrions-nous que toutes les créatures infernales, dont l'existence dans l'abyme est irrévocablement éternelle, sans cesser d'obéir à cette loi de justice, soient par la puissance de l'amour, la racine des créatures célestes et la gloire des cieux ? Le germe divin dans le phénomène auguste de la résurrection, s'élève

d'elles avec d'autant plus d'éclat, qu'elles atteignent par leurs racines aux points les plus reculés de l'abyme. O profondeur atterrante ! le sage auquel le voile du mystère a été soulevé s'écrie : « C'est pourquoi tous ont été renfermés sous la loi du péché, afin que la miséricorde pesât sur tous. » Dirons-nous à présent ce que les peuples d'alors disaient à saint Paul ? « Si, par notre infidélité, la fidélité de Dieu éclate davantage pour sa gloire, pourquoi serions-nous condamnés comme pécheurs, et pourquoi ne ferions-nous pas le mal pour qu'il en résulte du bien, etc. » Nous répondrons avec le sage, selon qu'il est écrit : « Il n'y a point de juste, il n'y en a pas un seul ! il n'y a point d'homme qui ait de l'intelligence, il n'y en a pas même un seul, etc.... »

163. Si nous appartenons dans ce monde à une créature infernale, à laquelle nous soyons liés par notre racine colérique, nous appartenons également, par notre racine d'amour, à une créature paradisiaque ; mais, dans notre hypothèse, l'enfant ou l'arbre qui s'élève de la racine colérique, triomphe, et l'Enfant d'amour est mort en nous ; c'est le mystère de la mort d'Abel ! Notre Etre céleste ou paradisiaque, par lequel nous pouvons vivre dès ce monde, et ressusciter de l'abyme infernal, est le Verbe fait chair qui est venu nous chercher dans le monde et dans l'abyme, en nous montrant le chemin que nous devons suivre. L'être temporel est le voile qui cache l'existence de l'un ou de l'autre Etre éternel ; il est leur *non-être*, sans que nous en puissions dire plus à notre intelligence. Ce voile affecte dans ce

monde plusieurs caractères ; selon la nature de l'être qu'il cache, il peut figurer une bête furieuse, un tigre ou un agneau plein de candeur. Si, par la puissance de la colère (comme nous avons tous fait) ou par la puissance de l'amour (comme nous sommes tous appelés à le faire) nous ressuscitons à l'un de ces deux êtres, celui auquel nous donnons la mort, pour nous servir de notre fausse expression, n'en subsiste pas moins éternellement ; mais de triomphant, il devient puissance, cause ou racine ; là, notre intelligence, toujours aveugle, nous demande comment une racine colésique produira-t-elle des fruits qui puissent briller dans les régions de l'amour ? Alors nous ne pouvons que l'envoyer dans les champs pour interroger les plantes qui y croissent ; elles lui disent que la nature du fruit dépend de la greffe et nullement de la racine ; mais comme toutes nos facultés sont aveugles, même dans leur domaine, elles n'en peuvent savoir davantage par l'écorce qui est le voile du mystère. La sagesse ne nous dit-elle pas d'ailleurs que, par la puissance de l'amour, nos iniquités seront changées en trophées de gloire d'autant plus hauts et plus sublimes, que nous aurons été plus bas sous le joug du péché !

464. Lorsque nous traitons de la pure métaphysique, nous avons pour ennemies notre propre intelligence et toutes nos autres facultés, parce qu'elles sont filles de ce monde, et qu'alors nous présentons et à leur Père et à elles-mêmes un germe de destruction. Notre raison, qui prend orgueilleusement le titre de reine, nous dit déjà ; pourquoi chercher à pénétrer

dans la profondeur de la création ; puisque la porte nous en est irrévocablement fermée ? Si nous n'avons pas été compris depuis le commencement, c'est effectivement parce que nous avons voulu pénétrer avec nos facultés du temps, dans les profondeurs de la création, et y ravir l'arbre de vie qui nous est cédé, et duquel nul n'a jamais pu ni ne pourra jamais rompre le sceau que l'Enfant d'amour ! Aussi celui-ci ne nous parlait-il qu'en paraboles pour nous faire lire sous le voile qu'il déchirait. Lorsque nous publions les beautés et les merveilles de la création, nous dévoilons en même temps le néant, et le mensonge de toutes les sciences et connaissances qui peuvent nous arriver par nos facultés ; puis nous indiquons un germe caché en nous qui peut nous fournir un nouvel être, avec de nouvelles facultés, pour lequel il n'y aurait plus rien d'illusoire et de mensonger ; mais, au contraire, tout serait esprit et vie.

165. Ce qu'il nous est à présent important de bien connaître, c'est le mode selon lequel les corps nous sont rendus intelligibles et saisissables, par la présence de la lumière. Lorsqu'au milieu d'une nuit profonde, nous méditons sur ce qui nous environne, nous ne trouvons rien d'existant pour notre œil, mais si une cause quelconque détermine la lumière, nous la voyons circonscrire les corps et nous apercevons leur divers côtés, à fur et à mesure qu'ils en sont recouverts ou revêtus ; de sorte que, nous n'apercevons tout le corps, que lorsqu'il est entièrement circonscrit, et s'il y avait un seul point où elle n'eût pas placé son vêtement ou son enveloppe, nous n'a-

percevions pas ce point laissé à nu. Déjà nous reconnaissons que physiquement, nous ne possédons les corps, que vêtus de la lumière; et que les phénomènes que nous apercevons en eux, ne sont que les diverses formes et couleurs que cette lumière leur a fait affecter; il en résulte que les corps, pour notre vue, ne sont que des puissances ou causes déterminantes et modifiantes d'une enveloppe que notre œil aperçoit toujours seule. Observons bien que lorsque nous regardons un corps, nous ne voyons que des formes indiquées par des couleurs. Or, ces dernières ne sont que la lumière différemment réfractée, et les formes ne sont que des couleurs qui présentent diverses ombres ou nuances.

166. Nous avons démontré que les corps étaient dans la même hypothèse à l'égard de notre main, dans le phénomène du tact; qu'ils ne déterminaient qu'un effet répulsif qui nous faisait éprouver une sensation plus ou moins forte. Nous avons fait voir que la vibration, au moyen de laquelle le son se faisait entendre en nous, était due au dérangement de l'action planétaire qui a lieu entre les molécules des corps, le choc forçant ces molécules d'entrer dans leur sphère réciproque de répulsion.

Nous avons également expliqué comment la lumière jaillissait continuellement du circonscripteur, attirée de la circonférence au centre par l'effet du grand attracteur. Le point centrique où elle va s'accumuler est rendu d'autant plus opaque, qu'elle y est en plus grande abondance, et que le fluide astral la pénètre avec moins de facilité. Soit que la lumière revête les

astres ou les molécules des corps , elle ne peut le faire qu'enchaînée dans et par les ténèbres. Elle reçoit ses liens en entrant dans le domaine occupé par les corps dans lesquels a triomphé la colère , c'est-à-dire dans , le système universel de notre monde , qui est le simulacre d'Éden. Dans cette région , qui nous est identique , nous ne pouvons connaître que les ténèbres , qui sont la lumière enchaînée ; comme dans les régions célestes on ne connaît que la lumière triomphante , qui est la prison des ténèbres ou la cause de leur absence. Ici notre intelligence nous égarera encore , si nous n'avons pas un autre guide qu'elle ; car les ténèbres infernales dans ce monde , nous sont tout autant cées que la lumière glorieuse ; s'il n'en était point ainsi , leurs horreurs et toutes les furies qui les habitent , seraient à découvert , nous en serions dévorés ; et nous-même , par notre racine colérique , si elle triomphait en nous , nous deviendrions identiques avec ces ténèbres , affectant des formes monstrueuses analogues aux leurs et modifiées par la nature des fruits que nous aurions semés et cultivés. Nous avons fait connaître que le monde n'était que par un voile éphémère , que fournissait son esprit aux puissances infernales , pour vêtir leurs enfans , et que ces puissances étaient obligées de souffrir ce voile pendant le temps , quoiqu'il nuisît singulièrement à leur triomphe. Or , ce voile , ou ce vêtement des êtres , des choses et de leurs vertus , qualités ou propriétés , peut seul être vu et conçu pendant que nous vivons dans le temps. Cependant ce voile est souvent ébranlé par les furies infernales qui rugissent sous son joug ,

et si celles-ci triomphent en nous, elles peuvent nous forcer à le déchirer, soit en nous donnant la mort, soit en la donnant aux autres, ou en nous livrant à tous les désordres qui, tendent à détruire l'harmonie de ce monde.

167. En suivant la lumière dans sa marche, nous la voyons attirée par l'attraction de la circonférence au centre, parcourant le rayon de la molécule, lequel est d'autant plus diaphane qu'il est plus rapproché de la circonférence, et d'autant moins qu'il est plus près du centre. C'est pourquoi notre planète (le centre d'une molécule) est si opaque. Sa circonférence est d'autant plus diaphane ou dilatée, que l'on s'élève davantage dans l'espace.

168. A présent ne perdons pas de vue, que la lumière ne peut, dans aucune circonstance, être visible pour nous. Nous ne pouvons point l'apercevoir dans le circonscripteur sa source, ni dans le rayon diaphane de la molécule, ni dans son centre ténébreux. Si dans son état de pureté, elle pouvait être mise un instant à nu sur un seul point, nous en serions aussitôt consumés. Comme dans l'état où nous la possédons, enchaînée par les ténèbres triomphantes, si elle était également mise à nu, le point où elle paraîtrait serait un gouffre infernal qui nous engloutirait avec tout notre ordre de choses. Nous comprenons difficilement aujourd'hui, comment, à l'instant où elle jaillit de sa source, elle est saisie par la colère en traversant les portes astrales, et que là, cessant de vêtir les créatures célestes, desquelles elle était l'enveloppe glorieuse dans le domaine de

l'amour, elle n'est plus dans nos limites, sous l'empire de la colère, que le vêtement des furies infernales. Si dans cet état ténébreux, cette lumière n'était point enchaînée par le puissant amour ou l'attracteur, qui maintient l'harmonie de ce monde, tout ce que nous avons reçu de ce monde serait dévoré par son feu, et nous resterions à nu dans son sein, avec et comme les furies qu'elle nous apporte. Si nous n'apercevons pas celles-ci à nu, telles que nous les décrivons, c'est que le voile de ce monde nous les cache; cependant elles nous menacent souvent à travers ce voile, lorsqu'il est naissant ou ébranlé dans les êtres les plus faibles, surtout si elles sont favorisées par l'obscurité extérieure; car notre nuit a quelque analogie avec leurs ténèbres; elle fait naître pour un instant, chez les habitans de l'abyme, l'espérance de pouvoir dévorer le voile importun qui les empêche de régner; alors les enfans de ce monde tremblent dans l'obscurité, et sans causes connues; car ils ignorent qu'ils sont eux-mêmes le voile qui est menacé de destruction, ainsi que tout l'ordre extérieur.

Nous cessons de redouter la terreur des nuits de deux manières: lorsque devenus identiques avec les mêmes furies qui habitent les ténèbres; nous avons avec elles un même but; c'est pourquoi le méchant animé par la colère ne craint point la mort; néanmoins il la craint lâchement, lorsque sa colère n'est pas bouillonnante; mais il le cache par orgueil, dans le feu de la colère. Remarquons que la furie infernale que nous éveillons en nous, y est seule, elle y com-

mande et l'être du temps n'est pas entendu, mais il reprend tous ses droits avec usure, lorsque la furie retombe de son propre poids dans son gouffre. L'autre mode d'après lequel nous cessons de craindre et les terreurs de l'obscurité, et les horreurs de la mort, pourrait être lu dans le sens inverse. Le degré d'identité que nous avons avec les créatures célestes par la vie de l'Enfant d'amour en nous, peut nous porter à rechercher les furies loin de les craindre, et même à en avoir une soif ardente pour nous abreuver de leurs tortures, et surtout pour y arracher notre frère, qui est enchaîné et sans la présence duquel, elles n'existeraient certainement point.

Mais là, que peut comprendre l'enfant de ce monde ? une histoire avec les accessoires vaniteux et accoutumés de sentimens de générosité et de dévouement, etc. Tous ces mystères ont été connus ; mais par eux, le paganisme n'a jamais franchi les portes de l'éternité.

169. En montrant la lumière autant qu'il nous est possible, sous tous ses rapports métaphysiques, nous devons la suivre dans les phénomènes qu'elle nous présente dans le temps. Tous les corps, non-seulement doivent leur pesanteur à son accumulation, mais ils lui doivent encore leur opacité, ce qui se comprend parfaitement, puisque la lumière dont nous parlons n'existe dans notre système, qu'enchaînée dans les ténèbres et sous le voile temporel. Tous les corps qui, sous un même espace, renferment moins de lumière, comme l'air, les gaz et les vapeurs, sont nécessairement transparens, ils présentent d'autant moins

d'obstacle au fluide astral, que le centre de leurs molécules, est un point opaque plus éloigné l'un de l'autre et plus imperceptible. L'accumulation des ténèbres, ou de la lumière enchaînée, n'est pas une raison absolue de l'opacité, puisque les cristaux prouvent par leur pesanteur, qu'ils contiennent plus de lumière que le charbon et que beaucoup de métaux; cependant ils sont aussi diaphanes que l'air qui en contient moins qu'eux. Si faute d'être né de l'esprit, tous les secrets de la nature ne nous étaient point cachés, les phénomènes nous feraient lire leur cause en eux-mêmes, et nous n'aurions qu'à admirer la beauté de la création. La lumière, quoique enchaînée d'une manière absolue, ne l'est point sans espérance de délivrance, sur plusieurs points de notre univers et même sur tous, si nous pouvions l'apercevoir. Elle publie qu'au centre de la molécule la plus ténébreuse, là, où elle a reçu les plus terribles chaînes, une fleur semée par l'espérance, croît et annonce qu'il existe une porte brisée ou entr'ouverte par l'amour, à travers laquelle la lumière céleste pourrait bien nous faire parvenir ses rayons vivificateurs; tels sont les diamans et tous les oxides dont la source ignée et dévorante a été enchaînée par l'eau de la miséricorde, à l'instant de leur formation; c'est cette eau bienfaisante qui détermine la nature des cristaux et des sels, qui sans elle seraient des substances corrosives et ignées, se consumant d'elles-mêmes. Le diamant serait le corps le plus noir et le plus corrodé, comme sa nature de carbone nous l'indique, sans cette espérance du triomphe de la lumière en lui, qui laisse briller un

point lumineux centrique, qui change son opacité en diaphanéité; nous prouvant et la nature et la forme de sa molécule, par sa propre disposition extérieure; mais notre habitation est comme un livre ouvert, dans lequel nous ne savons pas lire. Le diamant se trouve au centre d'une pierre brute, entouré d'un voile opaque, qui cache à notre vue la plus brillante production de la nature. La perle a, dans le règne animal, le même berceau mystérieux que le diamant dans le règne minéral; les orientaux, plus connaisseurs que nous dans les beautés de la création, en font le sujet de leur plus riche métaphore; ils ne l'emploient point dans leur parure pour sa seule beauté naturelle, mais bien pour son sens allégorique; nous ne disons point pour son sens hyéroglyphique que leurs sages ont possédé, comme nous et qu'ils ont perdu. Nous le disons encore moins du sens métaphysique, dont ils n'ont pu recevoir la connaissance par l'esprit du grand monde, comme ils ont reçu celle des autres sens ou expressions. Nous savons que ces belles productions n'ont d'autre valeur que celle que notre imagination leur donne; mais dans l'état de nos sciences, il nous serait fort difficile d'expliquer, pourquoi nous leur donnons cette valeur, puisque nos savans, en les analysant, nous annoncent, que l'un est la base du charbon et l'autre le carbonate de chaux, les deux substances les plus communes dans la nature.

170. Nous remarquons que les corps diaphanes sont les substances les plus incorruptibles; l'eau pure ne se corrompt point, mais bien les corps étrangers qu'elle renferme. Les diamans et les cristaux ne oèdent, étant

éloignés de leur matrice, qu'à la puissance qui les a formés, lorsqu'aidée par l'accumulation des siècles, cette puissance réclame les élémens qu'elle a employés pour les composer, dans un espace de temps, peut être plus considérable encore. Le fluide astral qui traverse avec tant de facilité l'air et les gaz, à cause de la dilatation de la lumière dont leurs molécules sont revêtues, ne traverse point avec la même facilité les cristaux et les sels qui ont la même diaphanéité. Sous son influence, leurs molécules s'élevent dans l'espace, où elles vont publier leur état glorieux; un secret sentiment de joie anime tous ceux qui sont témoins de leur éclat, mais les créatures, sous la loi de la mort et enchainées dans les ténèbres, ne peuvent point connaître ou recevoir le mystère publié; le rayon éclatant de lumière que le diamant lance en tous sens, annonce assez l'essor qu'il prend, pour faire connaître l'espoir de la rupture de ses chaînes, mais nous avons des yeux et nous ne voyons pas! Comprendons toujours que la molécule mise en expansion par le fluide astral, pour manifester la nature ou les propriétés, la gloire ou l'éclat des corps, est quelquefois si infiniment petite, relativement au volume des masses, qu'un diamant ou un crystal, pourrait briller des milliers d'années, sans changer sensiblement de poids. Cependant, il a commencé à en perdre une portion avec son poli, au premier instant qu'il a brillé. Nous parlons de ceux qui sont séparés de leur matrice, car avant d'en être détachés, non-seulement ils sont entourés d'une croûte qui les garantit presque entièrement de l'action du fluide, mais encore ils re-

çoivent de leur racine ou matrice, une augmentation de poids et de volume. Si l'action ou la durée d'un diamant nous étonne par la multitude des siècles qu'il peut briller, il est des substances presque aussi brillantes que lui et quelquefois plus encore, qui ne devraient pas moins nous étonner par leur existence éphémère ; le même jour les voit dans leur splendeur la plus éclatante et réduites à leur état d'oxide ; tels sont les sels efflorescens. Nous ne devons point confondre l'expansion des corps, sous l'influence astrale, quoique générale et continuelle, avec celle qui a lieu par l'effet de l'éternelle création, qui se passe sous l'écorce que nous connaissons ; celle-ci ne peut être saisie que par l'Être éternel, c'est-à-dire, qu'elle nous reste cachée pendant que nous vivons dans le temps, à moins que nous ne renaissions de nouveau.

La lumière, selon l'ordre de l'éternelle création, s'élève glorieuse et triomphante du circonscripteur pour se rendre au centre, tandis que sous l'influence astrale, elle s'élève du centre, entraînant les corps en expansion pour se rendre à la circonférence, ou à sa source, le circonscripteur. C'est ce dernier phénomène seulement, dont l'effet nous est sensible dans ce monde.

471. Ainsi que nous l'avons expliqué, le fluide astral traverse le rayon du cercle de notre univers, avec d'autant plus de facilité que les centres opaques sont moindres, et les circonférences diaphanes plus étendues. Considérons dans notre hypothèse, notre univers comme une molécule ; nous voyons ce fluide

arriver à son centre qui est pour nous la planète que nous habitons ; elle est le centre ténébreux dont nous faisons partie : là il rencontre une plus grande masse de lumière enchaînée , il lui cède les qualités , vertus et propriétés qu'il nous apporte des astres ; étant ainsi dépouillé , il s'unit au circonscripteur des molécules , et dans cette union , il redevient source de lumière. Dans cet acte qui sera difficilement compris , puisqu'il atteint les portes de l'éternelle création , l'attraction entraîne la lumière vers les centres ; mais n'exerçant son action que sur cette même lumière , les vertus , qualités et propriétés qui lui ont été imprimées par le fluide astral , sont lancées au dehors par l'action du mouvement , et avec elles , une portion de la lumière ou du vêtement de la molécule , avec laquelle les vertus repoussées , s'étaient déjà rendues identiques. Sans cette circonstance nous ne pourrions jouir d'aucunes propriétés ou qualités des corps , car , si celles-ci étaient fixées par l'attraction dans la lumière ou dans l'enveloppe des corps , elles y seraient pour nous , comme si elles n'y étaient pas , ainsi que cela arrive dans plusieurs substances , où elles sont retenues assez long-temps , pour que nous ne puissions point en jouir ; telles sont les substances qui n'affectent pas sensiblement le goût , les inodores , les invisibles , celles qui sont impalpables ou celles qui ne sont point susceptibles de vibrer pour produire les sons. Comme ordinairement nous limitons la possibilité des phénomènes dans les corps à la durée de notre propre existence , nous sommes loin de supposer que tel corps qui ne peut être tou-

ché aujourd'hui par notre organe du tact, puisse être doué plus tard d'une puissance répulsive, telle que nous pourrions la mettre au rang des matières les plus solides. Nous avons aussi sous les yeux des substances inodores, dans lesquelles un instant après il se manifeste les odeurs les plus fortes, et des corps invisibles ou transparens, dans lesquels il se montre naturellement des couleurs, ou qui deviennent presque subitement opaques, comme certains sels.

472. L'action du fluide astral tend continuellement à forcer l'entrée des molécules, pour y introduire ses vertus et qualités, et leur enlever la lumière, en la mettant en expansion. Nous connaissons comment celle-ci, irrévocablement unie aux corps, peut se dilater à l'infini sans jamais se séparer d'eux.

473. Si notre œil est placé à une distance convenable du corps, sous l'influence astrale, il reçoit cette influence réfléchie avec la molécule en expansion; celle-ci s'élève selon la loi de la gravitation, en divergeant en tous sens et en suivant la perpendiculaire du rayon qui obéit au mouvement, lorsqu'il s'élève du centre à la circonférence de la sphère des molécules; leurs demi-sphères restant toujours seules exposées à la directe influence astrale. Une influence ne peut être, comme nous l'avons observé, ni réfléchie, ni réfractée; mais seulement les molécules peuvent être dilatées par l'action de l'influence; celles-ci, à l'instant où elles enchaînent ou fixent la lumière, éprouvent elles-mêmes les phénomènes de la réflexion et de la réfraction; elles communiquent dans leur marche la surabondance du fluide qui les enveloppe, avec leurs qualités, vertus et propriétés.

Il résulte de là , que ce fluide fait éprouver l'acte de la décomposition aux corps mêmes, qui ne sont point sous l'influence immédiate des astres. C'est par ce moyen que sont produits les crépuscules et les aurores , et que les ombres ne sont point entièrement obscures. Nous rendons ce phénomène beaucoup plus sensible , lorsque nous faisons passer le fluide astral réfléchi, que nous nommons vulgairement rayon de lumière, dans une chambre obscure, c'est-à-dire, hors de la portée de l'influence directe des astres.

174. Suivons à présent une molécule en expansion, vêtue de la lumière, dilatée par le fluide astral et saturée des qualités et propriétés que celui-ci lui apporte; elle arrive au foyer de la vue par le nerf optique , après avoir été absorbée par l'humeur aqueuse , puis ensuite par l'humeur vitrée, suivant toujours les liquides qui deviennent assez déliés, pour se confondre avec elle et l'absorber dans leurs canaux , l'accompagnant dans sa dilatation continuelle jusqu'au foyer de la vie. Comprendons bien que quelque imperceptibles que soient les filets de la touffe du nerf optique, formant par leur épanouissement toutes les enveloppes qui composent le globe de l'œil , leur diamètre est toujours assez grand , pour renfermer un fluide composé lui-même de molécules , dont les diamètres toujours infiniment plus petits que le rayon de leur circonscripteur , facilitent l'entrée aux molécules en expansion.

175. Lorsque la touffe du nerf optique a ramené sur un seul point par sa forme convergente , tous les

objets qu'elle renferme dans ses canaux, elle diverge de nouveau pour porter, par toutes ses ramifications, les objets qui lui ont été confiés, dans et avec les molécules dilatées, au foyer de la vie où elle aboutit sur différens points. Toutes les molécules ne ressortent de notre racine de vie, que pour vêtir nos diverses facultés qui s'élèvent avec elles, et leur deviennent identiques dans le même rapport que notre ame est identique avec notre corps. C'est en vertu de cette circonstance seulement, que nos facultés ont le pouvoir de lire sur les molécules, et de nous faire connaître les formes, la grandeur et la couleur de tous les objets extérieurs, qui sont exposés à notre vue. Notre intelligence ne comprendra que difficilement, comment une molécule infiniment petite, est l'image de son tout, et peut représenter celui-ci avec toutes les circonstances où il se trouvait, lorsqu'elles en est élevée par l'acte de l'expansion physique et métaphysique, pour venir s'identifier avec nous, en traversant notre racine de vie.

476. Ici nous nous trouvons, à l'égard de la vue, dans la même hypothèse que relativement à nos autres sens ; mais nous sommes d'autant plus aveugles que nous ne savons ni voir, ni jouir d'aucune de nos facultés, et que nous écoutons, avant tout, l'esprit de ce monde, qui prouve à tous que nous pouvons exercer la faculté nommée volonté, que nous pouvons aimer et jouir de toutes les fonctions de la vie, au moyen des organes et de l'être complet qu'il nous prête. Sourds à la voix de la sagesse, nous ne voulons point comprendre, qu'ayant été privés de l'arbre

de vie à notre sortie d'Éden, nous n'avons que le simulacre de l'existence, et que notre ordre de choses et nous mêmes, tout, n'est que mort et corruption.

177. Dans leur triomphe, les puissances de ce monde défient certainement tout esprit étranger à leur empire, de prouver selon les paroles du prophète, que nous avons des yeux et que nous ne voyons pas, etc. : leur esprit, qui commande à tout, trace le mécanisme de la vue; il nous explique de quelle manière les objets nous arrivent selon un mode beaucoup plus simple; ce qui lui est d'autant plus facile, qu'il lui importe moins de dire vrai ou non, pourvu qu'il puisse convaincre par ses séductions, que le tableau illusoire qu'il a tracé, est réel.

178. Lorsque nous disons que nous voyons réellement les objets, dans tous les détails qui sont exposés à notre vue, nous ne réfléchissons point à la longue étude que nous avons faite, pour voir ce que l'esprit du monde a voulu que nous vissions. Si l'aveugle-né recouvre la vue, ne faut-il pas qu'on lui enseigne comment il doit voir, autrement tout pour lui est confusion.

179. Nous n'avons jamais été instruits à considérer nos facultés sous leur vrai point de vue : comme nous ne pouvons concevoir que ce qui est sensibilisé dans les corps par la lumière, il ne nous est peut être jamais venu dans l'idée, de chercher à nous rendre compte de ce que pouvait être la vue, abstraction faite de l'œil. Certainement si des faits extérieurs ne nous annonçaient pas qu'elle existe en nous, abstrac-

tion faite de son organe , nous l'annoncerions inutilement , puisqu'on ne nous comprendrait pas ; cependant la faculté visuelle existe sur-tout les points de notre corps , et même elle a exercé sa fonction dans divers cataleptiques , surtout dans le somnambulisme , soit naturel , soit commandé par le magnétisme animal. Dans tous ces cas extraordinaires , la nature n'a laissé déchirer son voile que parce que son harmonie a été troublée , et que ses enfans ont été menacés de destruction ; car le somnambulisme lui-même , n'est qu'une maladie , qui nuit d'autant plus à son sujet , qu'il a été commandé plus souvent par le magnétisme. L'esprit de ce monde qui préside à la nature , puisqu'elle est son domaine , met tout en œuvre pour maintenir son voile , et il désavoue tout ce que les fréquentes déchirures qui lui arrivent , laissent entrevoir de sa pauvreté ; aussi remarquons-nous que les savans qui sont de vrais enfans du monde , sont toujours prêts à désavouer les faits extraordinaires , même contre l'évidence.

180. Le monde , ou la puissance qui préside à l'existence temporelle , cache autant qu'il est en son pouvoir l'Être éternel qu'il enchaîne ; car aussitôt que celui-ci paraît , il faut que lui-même passe comme une vaine fumée , soit que cet être soit paradisiaque , ou infernal. Dans l'éternité il n'y a rien de caché , il n'y a de voile étendu nulle part , et le moindre comme le plus vaste des phénomènes , publie également et ses circonstances et ses causes , sans que les êtres aient besoin pour pouvoir les lire , de sens , ou d'organes , selon le mode d'après lequel nous les

possédons ici bas. Mais comment faire comprendre, à l'être du temps, l'existence d'une créature qui est tout yeux et tout oreilles, sans avoir aucun de ces organes tels que nous les connaissons; et cependant, dans le somnambulisme, qui est, jusqu'à un certain point, une suspension de l'existence temporelle, le sujet voit et entend par toutes les parties de son corps.

181. Le mécanisme par lequel nous obtenons l'effet lumineux, que nous nommons généralement lumière; est assez compliqué pour mériter toute notre attention; il est la cause de la production des couleurs. Pour comprendre comment il exerce son jeu dans une molécule infiniment petite, il faut que nous le considérions dans la molécule la plus à notre portée, qui est notre planète; car tout ce qui se passe dans l'une se passe dans l'autre. Notre planète est donc l'image des molécules; elle est elle-même une molécule de l'immensité; elle se compose du centre opaque que nous foulons, et de la circonférence diaphane ou transparente, qui s'élève au-dessus de nos têtes, aussi loin que les corps vêtus de la lumière peuvent atteindre dans leur extrême dilatation; car c'est là, que les derniers anneaux de leur chaîne se lient à l'esprit; ce qui forme une atmosphère dont le diamètre est incomparablement plus grand, que celui que nous lui prêtons ordinairement, quoiqu'il soit infiniment petit, comparé à l'étendue du circonscripteur qui l'entoure. Or, cette circonférence est un cercle qui a pour limite l'horizon de notre intelligence.

182. Le fluide astral, en traversant cette atmos-

phère dilatée, qui est composé, ainsi que le centre de notre planète, de corps dont les molécules ont leurs centres opaques beaucoup plus petits que ceux des corps solides, et leur circonférence diaphane beaucoup plus grand et plus dilaté, se comporte de la même manière que lors qu'il pénètre les entrailles de la terre ; seulement l'état des molécules leur permet de se dilater avec plus de facilité, et d'arriver à notre œil avec le fluide astral, qui est réfléchi avec elles dans tous les sens. Nous concevons que, si une molécule qui plane dans l'espace, peut réfléchir vers nous, avec une portion d'elle-même, l'influence des astres, c'est qu'elle décrit avec ces corps et nous, un triangle dont elle est le sommet, et la ligne qui s'étend de nous à l'astre, la base. Lorsque cette influence nous arrive des étoiles, elle produit ce léger effet de lumière, que nous apercevons pendant la nuit, et qui nous est plus sensible quoique confuse, dans la ligne que nous nommons la voie lactée : si elle nous arrive du soleil, elle détermine la couleur de l'horizon, qui nous paraît alors d'un bleu céleste.

183. L'effet de lumière est toujours d'autant moins sensible, que le fluide a éprouvé moins d'obstacle pour arriver jusqu'à nous ; la décomposition ou expansion, n'étant aperçue que lorsque le fluide est réfléchi par le centre opaque de la molécule, dont une partie est dilatée par l'action de ce même fluide, aussi remarquons-nous qu'à la surface de la terre, ou de la masse que nous nommons le centre de notre planète, il y a d'autant plus d'effet lumineux produit, qu'il y a plus de corps décomposés ou dilatés.

Un phénomène qui nous frappe journellement est l'influence qui, réfléchi vers notre œil lorsque nous fixons la terre, nous fatigue d'autant plus qu'il y a davantage de substances en décomposition. Suivons, par exemple, l'action du fluide sur la feuille d'un arbre : cette feuille est, comme tous les autres corps, composée de molécules à centre opaque, à surface diaphane, à espace circonscriptible et qui sont incommensurables, si nous prenons leur diamètre pour échelle. Nous supposerons qu'elle ne reçoit son influence que du soleil : celle-ci traversera sans difficulté l'espace qui circonscrit ses molécules, parce que là, est le domaine du circonscripteur, qui est une source intarissable de lumière pure et glorieuse, dans les mêmes circonstances, que dans l'espace également incommensurable qui circonscrit notre univers, c'est-à-dire, hors du domaine où triomphe l'esprit d'orgueil et de colère. Certainement notre intelligence atterrée est convaincue d'ineptie, lorsque nous indiquons, que l'immensité des cieux est aussi bien déployée, dans la circonscription d'une molécule infiniment petite des corps, que dans l'espace incommensurable qui circonscrit l'univers, c'est-à-dire, l'espace qui est au-delà des étoiles.

184. Le fluide astral, après avoir traversé sans obstacle le domaine infini du circonscripteur, qui nous paraît n'occuper nul espace, puisqu'il existe entre les molécules que nous jugeons se toucher dans tous les corps, comme dans cette feuille, arrive sans altération à la portée du corps qui est la surface diaphane où commence l'action des centres. Nous

étonnerons bien davantage encore en indiquant, que ces centres sont relativement au point central de la molécule, ce que les astres sont relativement à notre planète, y exerçant le même jeu et se comportant de la même manière. Nous comprendrons alors que cette surface diaphane dans une molécule, est représentée sur notre planète par l'immense horizon qui plane au-dessus de nos têtes, et qui se limite dans la région au-dessus des étoiles, par les derniers anneaux de la chaîne où se confondent, par leur extrême dilatation, les corps avec l'esprit.

Le fluide, en traversant cette surface, est réfléchi en raison des centres infiniment éloignés des molécules qu'il rencontre ; mais qui se rapprochent d'autant plus, qu'elles sont à moins de distance de la terre ; c'est cette légère réflexion qui nous fait un peu apercevoir les surfaces diaphanes. Après avoir franchi cet espace également inappréciable pour nous, soit que nous le considérons dans la molécule d'une feuille ou dans notre planète, le fluide qui n'a pas été réfléchi en le traversant, arrive au centre où il l'est presque en entier. Là, sans avoir jamais pu violer le sanctuaire du corps, il s'est présenté à lui avec la lumière qui arrive constamment, pour voiler ou vêtir ce sanctuaire ; mais celle-ci étant saturée des qualités et propriétés que lui a communiquées le fluide, lorsqu'il a traversé les portes de ce monde, ou la circonscription de la molécule, est repoussée en tous sens. Comprenons à présent que cette lumière étant devenue identique, non seulement avec les vertus des astres, que lui a apportées dans

son berceau le fluide astral , mais encore avec celles dont elle a été plus particulièrement saturée, en traversant sa propre région astrale, est vomie ou chassée du sanctuaire à cause de toutes ces propriétés qui lui sont hétérogènes, et qui ont fait d'elle une habitation infernale, au lieu d'une habitation céleste, qu'elle était, avant que l'influence astrale eût souillé son berceau, et qu'elle eût été encore polluée, par les mêmes puissances qui dominent directement dans sa propre région.

185. Ceci est extrêmement profond, et ne sera bien compris que par l'Être éternel; nous pouvons souvent publier quelque chose de ce qui est réfléchi vers l'être temporel, mais tout ce que l'intelligence croira comprendre, sera toujours infiniment loin de la vérité. Le voile grossier, ou la lettre qui est employée, est lui-même le rempart qui cèle le mystère aux enfans du temps. Cependant le prince de la lumière, Lucifer, qui domine dans les astres, et qui reçoit là, le titre de prince des ténèbres, selon la révélation qui nous apprend qu'il fut, et que même il est continuellement précipité des cieus ou de son trône, sous cette affreuse enveloppe, peut conduire l'être du temps jusqu'aux portes de son ancienne patrie dont l'entrée lui est interdite. Ce fut au moyen de sa lumière que les géans, fameux dans l'histoire consacrée par toutes les nations, arrivèrent jusqu'à ces portes du ciel, d'où ils furent précipités par le doigt du Tout Puissant.

186. Notre raison dira, que nous cherchons bien bas pour trouver les portes du ciel, puisque nous

descendons dans la dernière molécule du dernier des corps. Elle doit, avec tout ce qui procède de la même racine qu'elle, s'élever contre les infiniment petits et nier les merveilles qu'ils renferment, parce qu'ils sont des barrières insurmontables qui cèdent à toutes les intelligences et facultés du temps, comme à tout ce qui est de ce monde, l'entrée des régions célestes. L'esprit du monde, en nous indiquant les portes de ces régions, dans les infiniment grands, ou dans l'immensité qui plane sur nos têtes, flatte notre orgueil qui nous porte à nous élever pour dominer sur tout. Nous écoutons sa voix trompeuse, lorsqu'il nous promet le salut dans tous les cultes qu'il invente ou qu'il protège; il fait naître en nous l'espérance de conduire au ciel cet être du temps que nous nommons le *nous même*, et nous rejettons les instructions de la sagesse qui nous dit que cet être est né de la chair et du sang, et qu'il est destiné à la mort et à la corruption; que l'enfant d'amour, en nous, peut le rappeler de leur sein, vêtu comme une épouse glorieuse, avec un corps et des facultés célestes, mais que par lui il ne peut rien, pas même avoir un bon désir. Les portes du ciel sont donc plus près de nous, que nous-mêmes; elles peuvent s'ouvrir dans chacune des molécules de notre corps, mais en même temps nous en sommes infiniment éloignés puisque nous sommes les causes de l'absence de tout le céleste. La vérité ou l'éternité est dans ce monde; mais, ô mystère ineffable! que tout soit l'un dans l'autre, et en même temps séparé par une distance infinie!

487. La lumière n'a pu être appelée de sa source,

qui est en dehors de la limite de la molécule, que par l'attraction qui la rapproche du centre, tandis qu'elle est retenue à la circonférence, par le mouvement dont l'action est, comme nous l'avons expliqué, du centre à la circonférence. Aussitôt qu'elle s'élève de sa source, elle sert d'enveloppe aux corps, et c'est, dans son action, indescriptible de les revêtir qu'elle est saisie ou pénétrée par le fluide astral qui, à l'instant seulement où elle s'originise, peut lui communiquer ses qualités, et y déposer en même temps le germe de toutes les créatures infernales. C'est dans cette circonstance qu'elle est métamorphosée en ténèbres, et qu'elle devient le voile impénétrable de tous les secrets de la création. Ne croyons pas que notre intelligence s'élève même jusqu'à ce voile; car il appartient à l'éternité et il cache aux créatures infernales qu'il revêt, la magnificence des cieux. Notre existence phénoménique, temporelle, qui est si peu comprise, est l'ouvrage de Satan, le prince de la colère, qui l'éveille de l'abyme pour accomplir son œuvre, *la conquête de l'épouse sur les enfans d'Eden.*

188. Il faut à chaque pas que nous ramenions nos idées égarées; les siècles de barbarie que nous venons de traverser nous ont ravi jusqu'à la lettre de l'Écriture, ils ont consolidé les chaînes qui nous lient aux pieds des idoles. Moïse nous dit que la colère ne pouvant pénétrer en Eden, s'y glissa cachée dans le centre du *principe aveugle*, qui constitue le cercle de toutes les passions et de tout ce qui est doué de la vie animale dans la nature. C'est ce principe aveugle que l'on a faussement traduit par le mot serpent, qui,

employé par Satan, est fort difficile à expliquer, il était en Eden et par conséquent créé par JEHOVA dans la pureté de toutes ses œuvres ; alors il avait pour Roi le prince de l'amour ou Adam glorieux, il était la magnificence, l'éclat et la beauté d'Eden : il était au nombre des plus beaux ornemens de l'épouse !... Mais aussitôt qu'à l'instigation de la racine colérique qui se meut en lui, il domine, il séduit cette épouse, celle-ci disparaît dans son centre ; son époux la suit et dès-lors rien n'est aperçu que le voile qui couvre le mystère, ou ce *principe aveugle* sous la loi de la mort et de la corruption, et dominé par la colère. Les passions, d'éclatantes, de belles qu'elles étaient ne sont plus que la haine, l'envie et l'égoïsme. Or, le voile qui reste seul aperçu, est tout ce que nous pouvons connaître et concevoir dans le temps !

189. Considérons à présent comment nous sommes sous un double voile : notre être éternel, sous celui des ténèbres qui lui ravissent les cieus, et notre être paradisiaque sous celui du principe aveugle employé par Satan, ou le cercle de nos passions, sens, puissance, de tout enfin ce que nous pouvons concevoir de nous, et qui est le *nous même*, qui nous ravit le céleste Eden. Or, si notre Être éternel actuel, qui est Caïn le meurtrier, ou le vieil Adam qui s'est identifié avec Satan, reçoit l'esprit d'amour par la puissance du germe qu'a semé partout le Verbe fait chair ou le nouvel ADAM ; ABEL ressuscite, l'être paradisiaque rentre en Eden ; et par son identité avec le Verbe, il redevient l'image triomphante et vivante de la pure divinité. Mais, comment Caïn ou l'être satanique

recevra-t-il l'esprit d'amour, puisqu'il en est le destructeur? Ici l'amour nous offre la clef du mystère : l'être extérieur armé de la puissance du Verbe, est dans le domaine de Satan, il y est dans les mêmes circonstances que le serpent animé par Satan, était en Eden ; et l'être extérieur, dans le fils de Marie, a porté à ce domaine le coup fatal, par l'acté de la man-
 ducation ou sainte Cène. Or, il nous est aujourd'hui accordé la puissance, en recevant l'esprit du Verbe, de rentrer en Eden, mais nous devons marcher sur ses traces en nous oubliant nous même, et ne nous occupant que de la gloire et de la félicité de nos semblables, dans le temps d'abord et ensuite dans l'éternité. Si nous ne péchions pas contre l'esprit d'amour, en lui résistant continuellement, nous marcherions vers Eden à pas de géans.

490. Il est absolument impossible qu'avec notre être extérieur, ou le voile qui nous ravit toute vérité et réalité, nous puissions atteindre hors de notre région. Nous pouvons pénétrer jusqu'aux portes du ciel exclusivement, et encore si nous y arrivons par nos propres moyens, c'est-à-dire en éveillant de notre racine, le clairvoyant Lucifer qui a été chassé hors de ces portes, et qui nous a précédé dans les ténèbres, nous ne pouvons y trouver que l'épée de feu du Chérubin qui nous dévorera. Nous prévenons donc que tout ce que nous pouvons dire extérieurement, s'élève jusqu'au domaine de la vérité, mais ne franchit pas la limite. Tout ce qui peut être dit, ou conçu, quelque sublime qu'il nous paraisse, est toujours le voile qui nous cache les cieux. Cependant, si nous donnons

entrée en nous à l'esprit d'amour, nous franchissons le voile par la puissance du nouvel être, et par lui seulement; car le vieil homme reste en dehors, sans que l'on puisse savoir ce qu'il est devenu. C'est là le mystère qui est publié par la disparition de Moïse, avant l'entrée du peuple de Dieu dans la terre promise; par celle de tant d'autres élus qui franchissent de nouveau les portes, par lesquelles nous sommes descendus; et surtout par le triomphe du Rédempteur, dont le corps non-seulement s'éclipse dans le sépulcre, mais qui ressuscite en brisant ses liens et ceux des siens, en engloutissant les ténèbres dans le sein de la lumière victorieuse, qui lui est devenue identique, dans le même rapport que le corps l'est à l'âme.

191. Nous continuerons donc à analyser le voile qui nous cèle la vérité, après avoir offert la clef au moyen de laquelle nous pouvons le pénétrer; lorsque le fluide astral arrive dans la sphère des molécules, qui composent la feuille de laquelle nous avons parlé, et qu'il amène la lumière en rapprochement avec les centres opaques, il est repoussé de ces sanctuaires en tous sens, et la lumière avec lui, à cause des qualités infernales dont elle est saturée. Mais, au centre de la lumière enchaînée, alors nommée ténèbres, est le corps qui l'a appelée de sa source, et qui en se dilatant avec elle, la suit dans son ascension, ou plutôt dans son exil; c'est là l'image de l'époux qui suit son épouse et se précipite avec elle pour la racheter. Il faut avant de s'élever dans l'immensité, que cette lumière enchaînée *refranchisse* la circonférence diaphane, ou la sphère de la molécule dans laquelle

elle est entrée; cette sphère, quoique d'une épaisseur absolument inappréciable par aucun de nos moyens, est à la molécule ce que l'espace intelligible, ou tout ce que nous pouvons concevoir autour de nous, est à notre planète. Or, notre intelligence conçoit jusqu'au delà des astres, c'est-à-dire, jusqu'où les corps vêtus de la lumière peuvent atteindre dans leur plus haut degré de dilatation; passé cette ligne, commence l'esprit ou l'espace innommable, dont l'étendue est infiniment plus grande encore, que le diamètre de la molécule que nous avons démontré comme étant elle-même infinie pour notre intelligence.

192. C'est *en retraversant* cette surface diaphane, que le fluide astral, vêtu des dépouilles qu'il paraît enlever aux corps, nous fait éprouver le phénomène des couleurs. S'il pouvait s'élever en ligne droite à travers cette surface diaphane, nous serions éblouis par un point lumineux, comme cela a lieu dans le diamant, les cristaux, et tous les corps à surface polie; mais dans le phénomène qui a lieu dans une feuille ou tout autre corps non poli, la surface diaphane de leurs molécules, contenant beaucoup plus de centre opaque que les corps transparens, force le fluide à dévier en la traversant, en raison de la multitude de ces centres.

193. Comprenons que le fluide réfléchi ou repoussé par un centre vers un autre centre, se comporte vis-à-vis du dernier comme s'il arrivait de sa source vers lui en ligne droite; seulement son action va toujours en diminuant, à mesure qu'il se dépouille en faveur de la lumière qu'il revêt de ses qualités et propriétés, jus-

qu'à ce qu'entièrement dépourvu de celles-ci, il rentre dans sa source qui est partout ; car une influence n'occupe aucun espace.

La réflexion confuse qui se passe à la surface des corps non polis, ne nous montre donc les couleurs que parce que le rayon lumineux est troublé par ce mode de réfléchir. Les corps n'affectent des couleurs différentes, que parce que le rayon de lumière ne dévie pas chez les uns comme chez les autres. La lumière n'est donc point les couleurs, celles-ci ne sont que des qualités ou propriétés qui appartiennent au corps ou plutôt qui dépendent de leur mode de réflexion.

194. Le diamant, les cristaux et les surfaces polies des métaux, sont composés de molécules dont les surfaces diaphanes, ayant plus d'étendue et moins de centres opaques qui puissent faire dévier le rayon, produisent le moins de parties colorées ; les corps, dans l'hypothèse contraire, comme le charbon et toutes les substances foncées ou plus ou moins imperméables à la lumière, sont composées de molécules dont les surfaces diaphanes, ayant les centres opaques plus rapprochés, ne produisent que les nuances de couleurs obscures ou le noir lui-même. La multitude de centres opaques en faisant dévier la réflexion, nous cache la prétendue victoire des astres dont l'influence paraît avoir franchi, dans les corps diaphanes, la barrière de ces corps, pour en enlever l'épouse qui y est retranchée au sein de son époux, et pour traverser avec elle l'espace, dans un rayon de lumière céleste.

195. Comme tous les phénomènes se passent dans

les infiniment petits , la beauté de leur mécanisme reste célée pour notre intelligence. Aussi où en sommes-nous avec son flambeau, lorsque nous considérons un corps imperceptible ? par exemple, un fil de soie, dans lequel nous démontrons une molécule avec un centre opaque, entouré d'une surface diaphane, circonscrite par un espace infini, comparativement au diamètre de la molécule ; et qu'en outre, dans sa surface diaphane d'une épaisseur inappréciable pour nous, planent une infinité d'autres molécules, maintenues comme les astres, à des distances régulières, par la loi de l'attraction planétaire ; étant de plus composées elles-même d'autres molécules dans les mêmes circonstances, et cela à l'infini. Lorsqu'à présent nous suivons le fluide astral, arrivant de sa source dans la région de la première molécule, après s'être uni à la lumière, que l'attraction amène constamment de l'espace infini qui l'environne, et avec laquelle il est réfléchi ou repoussé par le centre de la molécule ; nous voyons que, traversant dans son ascension la surface diaphane, au milieu d'une multitude infinie d'autres molécules ou centres opaques, il produit une réflexion plus ou moins confuse, selon que les centres sont plus, ou moins rapprochés ; ceux-ci déterminent dans le brin de soie une couleur quelconque. L'art de notre teinture serait donc tout basé sur la faculté de pouvoir faire varier la position des molécules et de les éloigner ou rapprocher les unes des autres à la surface des corps ; or, c'est ce qui nous est prouvé par l'action des acides et des alcalis qui, par le changement seul

qu'ils déterminent dans la position des molécules des corps, leur font affecter diverses couleurs.

196. Dans le nombre des faits que nous choisirons encore, nous en citerons qui paraissent s'élever avec le plus de force, contre l'action du fluide astral et la marche de la lumière. Nos sens nous montrent, qu'en interposant un verre convexe entre le soleil et un corps quelconque, nous réunissons des rayons de lumière qui, convergeant sur un seul point, produisent plus de chaleur, que s'ils étaient répandus sur une plus grande surface. Cette explication nous a toujours paru si plausible, que nous n'avons jamais cherché à la réfuter; nous ne nous sommes jamais demandé comment la lumière qui ne possède aucune chaleur par elle-même, et qui vient selon l'idée reçue, de traverser une atmosphère où règne le froid le plus intense, peut-elle procurer de la chaleur? Nous avons de même reçu en aveugle l'explication que l'on nous donne sur la cause de sa convergence, de sa réflexion et de sa réfraction.

Lorsque nous rendons compte du phénomène qui se passe, en exposant un verre convexe entre le soleil et la terre, nous faisons abstraction de la lumière, dont nous ne jouissons que par les corps qui, dans leur expansion, nous en laissent apercevoir eux-mêmes quelques effets, et nous représentons le fluide astral comme cause de toute expansion. Puisque nous considérons ce fluide comme une influence, il doit nous arriver de l'astre le plus éloigné avec la même vitesse qu'il nous arrive de l'astre le plus rapproché. Il agit en même temps sur la molécule au centre de la

terre comme sur celle de la surface ; mais il n'en est pas de même, si nous le considérons comme fluide ; sa marche alors, quelque rapide que nous puissions la supposer, est successive, et dépend de la quantité de centres opaques sur laquelle il agit ; ce qui fait qu'il arrive à peine au centre de la terre. De quel astre que ce soit que parte l'influence ou le fluide astral, il nous arrive toujours en ligne droite, sans que les influences des autres astres qui croisent sa marche, puisse l'interrompre ou nuire à son action. L'influence du soleil, qui est l'un des astres les plus rapprochés de nous, et qui agit sur la terre en raison de ses rapports avec elle, est celle dont nous éprouvons l'action la plus sensible, et qui peut seule nous faire connaître le phénomène de la chaleur. Si celle des autres astres en produit, comme il n'y a pas de doute, elle est beaucoup trop faible pour que nos sens en soient affectés.

197. Le fluide astral qui nous vient du soleil, après avoir traversé un milieu plus rare, arrive dans le milieu plus dense, que nous lui présentons par le verre convexe, afin qu'il le traverse, pour pénétrer jusqu'à l'objet que nous soumettons à son action. En arrivant dans cette nouvelle atmosphère, il change nécessairement sa marche, puisque celle-ci se continue d'autant moins en ligne droite qu'elle est plus interrompue par les centres opaques ; et ceux-ci existent en plus grande quantité dans le cristal que dans l'air.

198. La surface du verre convexe réfléchit donc une partie du fluide ; mais cette partie est d'autant

moindre que le verre est plus transparent, ou que les surfaces de ses molécules sont plus diaphanes. L'angle de réflexion que décrit la partie réfléchie, ne peut point être égal à l'angle d'incidence; il dévie en raison de la convexité du verre et force le rayon incident à converger, lorsqu'entrant dans le milieu plus dense il est obligé d'éprouver le phénomène de la réfraction. Il résulte de là, que presque aucun fluide ne nous arrive à travers la partie la plus mince du verre, mais qu'il converge pour nous arriver à travers le point central, procurant une décomposition ou expansion d'autant plus active, qu'il est plus concentré. Nous trouvons le point le plus réduit de la convergence (car il continue sa marche suivant la même direction en sortant du verre), lorsque présentant un corps inflammable à une distance qui est toujours en raison de la convexité du verre, nous obtenons le degré de chaleur le plus intense. Nous savons qu'après ce point les rayons commencent à diverger indéfiniment et en tous sens, car ils suivent les corps qui sont mis en expansion à ce foyer par la chaleur, ou plutôt par leur décomposition qui dégage la chaleur.

499. En faisant suivre au fluide astral la marche que nous décrivons, nous n'ôtons rien à la nature de l'influence qui est sa base, laquelle étant toute métaphysique, ne peut point être soumise aux mêmes lois que les objets physiques; l'influence est une puissance du domaine astral, duquel nous sommes loin de vouloir développer ici toute l'étendue. A l'instant où elle s'élève de sa région, comme un

ordre, une volonté émanant du prince souverain qui y règne, elle agit selon la direction qu'elle a reçue de répandre partout, les semences des créatures infernales qui existent dans son empire, et cet empire que l'on a inutilement cherché à rendre intelligible, est le domaine de Lucifer annoncé par la révélation de tous les peuples, comme s'étendant dans toute la région des astres et de notre planète. Si nous avons compris le mécanisme des molécules, c'est-à-dire, si nous en avons reçu la conviction intime de l'esprit qui peut seul nous l'apporter par le centre, nous saurons comment l'influence ayant commencé son action sur la lumière dans la région même d'où elle s'élève, en la pénétrant de ses qualités, la peuplant de créatures infernales et la transformant en ténèbres, devient agent physique et métaphysique : c'est dans cet état que nous nommons cet agent ou influence, FLUIDE ASTRAL.

200. Ce fluide, étant la seule cause des décompositions ou changemens de nature des corps, peut seul produire, par son action, l'effet lumineux et l'effet calorique que nous éprouvons lorsqu'il traverse les verres convexes, ou qu'il est réfléchi par les miroirs concaves. Nous concevons que ce dernier phénomène s'explique comme le premier, par la convergence des rayons de réflexion, qui ne pouvant franchir le fond opaque qu'on leur présente, s'élèvent pour se réunir sur un seul point, formant un cône plus ou moins allongé, selon le degré de concavité des miroirs.

201. Un autre phénomène qui nous étonne par sa magnificence, est l'arc-en-ciel. L'état de nos con-

naissances ne nous permet pas de lui donner d'autre cause que la lumière, tandis que celle-ci n'y est que passive. Il est produit, comme nous le démontrerons, par les réflexions multipliées du fluide astral; la science du jour qui tranche toutes les difficultés, mais qui n'en lève aucune, nous dit que ce brillant spectacle est dû à la décomposition de la lumière, lorsque celle-ci traverse les vapeurs aqueuses, qui font dans ces cas les fonctions du prisme; et notre intelligence satisfaite d'une explication si spécieuse, n'en désire aucune autre; il n'y a cependant en cela qu'une supposition toute gratuite, car qu'est la lumière? Est-elle décomposable? Ses élémens sont-ils les couleurs? Ces dernières sont-elles des substances, ou des produits fixes étendus sur les corps? existent-elles dans l'obscurité, ou bien sont-elles simplement des effets qui cesseraient avec leur cause? et tant d'autres questions que l'on devrait se faire, et auxquelles on devrait répondre par des faits. Il est facile de dire avec les savans, qui souvent se laissent entraîner par l'opinion d'un seul, sans l'avoir examinée, qu'il existe dans un faisceau de lumière, nous arrivant directement du soleil, une certaine quantité de rayons homogènes propres à produire dans notre œil l'impression du rouge, puis de l'oranger, du jaune, du vert, du bleu, de l'indigo et du violet; parce que ces rayons homogènes ont différens degrés de réfrangibilité depuis le violet qui sont les plus réfrangibles, jusqu'au rouge qui le sont moins que les autres. En admettant ainsi une hypothèse sans preuve et sans fondement, il est facile de bâtir un édifice sur le même mode.

202. Ici nous considérons les couleurs comme des effets qui n'ont lieu que lorsque leur cause est agissante, et qui sont les mêmes dans les corps homogènes; mais comme ils ne le sont jamais parfaitement, il y a autant de nuances différentes que de corps de la même couleur. Ce sont les divers angles de réflexion qui, en faisant réfracter différemment le fluide lorsqu'il passe d'un milieu dense dans un milieu rare, occasionnent les diverses couleurs. Elles arrivent à notre intelligence selon le même mode que les sons et toutes nos autres sensations; c'est-à-dire que pour qu'elles nous soient connues, il faut que les molécules réfractées, comme celles qui sont vibrantes, traversent notre racine de vie pour être lues par nos facultés, avec lesquelles elles en ressortent en union d'autant plus intime, que l'une est l'enveloppe de l'autre, ce que nous concevrons, si nous n'avions pas perdu de vue que nos facultés, comme nos organes physiques ou leurs enveloppes, sont continuellement appelées dans leur source à travers les portes de la mort et de la corruption, et en sont constamment ramenées par la puissance du moteur qui les représente en s'élevant de notre racine de vie.

203. Si nous étudions les souches des couleurs, nous observerons qu'elles se divisent en sept, desquelles procèdent toutes les nuances. De même si nous remontons aux souches des sons, nous en reconnaissons aussi sept principales qui servent de base à la multitude infinie des modulations qui sont employées à peindre jusqu'à nos idées. Le rapport étonnant qu'il y a entre les sept couleurs et les sept

notes de la musique dont les distances sont les mêmes que les intervalles des sons, ainsi que NEWTON l'a démontré, nous prouve qu'ils ont une même origine, et que, sans avoir une même cause, ils sont également le résultat du dérangement d'équilibre entre les corps dont la marche naturelle étant interrompue, produit les différens phénomènes.

204. Selon l'ordre de l'universelle création, toutes les causes doivent contribuer à développer les beautés de la nature. Il n'existe ni puissance, ni influence, de quelque nature que nous les supposions, ou sous quelque nom que nous puissions les désigner, qui n'obéisse à la volonté directe du Créateur : mais ce que l'intelligence ne saisit pas, c'est que le même objet, ou le même phénomène est ce que la nature de l'être qui en jouit le fait être, de sorte, que notre univers n'est tel pour nous, que parce que nos organes et nos facultés ne peuvent pas le recevoir différemment. Le fluide astral, en traversant les milieux de diverses densités qui planent au-dessus de nos têtes, y produit partout les sept couleurs du prisme, celles-ci étant selon l'ordre de la réflexion de tous les corps diaphanes. Mais elles ne peuvent pas arriver jusqu'à nous, n'y ayant point un nombre suffisant de centres opaques sous un même espace, pour nous le rendre sensible, autrement qu'en nous représentant le fond d'azur qui caractérise notre horizon.

205. Si nous pouvions lire l'origine des couleurs, nous serions ravis d'allégresse ; elle tient aux plus profonds mystères. Certainement nous ne pouvons point la faire comprendre à l'être extérieur, car il en est

à l'égard de cette beauté de la création , comme de toutes les autres : elles existent toutes sous un voile impénétrable. L'esprit du monde, qui ne peut point lire à travers l'épaisseur du voile , ne peut rien présenter de réel à ses enfans ; sans leur sortir le voile , il leur montre sous son obscurité, des fantômes et des illusions , sans nombre ; de sorte que nous jouissons de la création par le fantôme qui engendre toutes nos erreurs , et en même temps par l'obstacle qui nous la ravit. L'enfant d'amour , qui a dépouillé tout ce qui est de ce monde , qui a abandonné le père et la mère qu'il y avait reçus , ne connaît plus de voile ; il ne peut plus exister pour lui de fantôme illusoire. Il pénètre jusqu'au sanctuaire où il trouve la lumière dans toute sa pureté et avec toute sa magnificence , mais il ne peut rien exprimer de sa beauté. Dans notre langage grossier , nous avons voulu faire connaître cette lumière qui existe au centre de toutes les molécules , où elle n'a jamais pu recevoir de chaînes , où les ténèbres n'ont jamais pu l'atteindre ; mais nous ne serons compris que par les enfans d'amour , c'est-à-dire à peine sur quelques points de la terre. Lorsque nous disons que la douce espérance de sa délivrance fait que la diaphanéité laisse paraître sa gloire dans toute la molécule , nous ne serons pas compris davantage par l'intelligence du temps.

206. Dans le diamant , dans la goutte d'eau pure , comme dans tous les cristaux , la lumière paraît sur le point de briser ses chaînes ; c'est pourquoi nous pouvons apercevoir l'ombre de sa majesté , quoique sous le voile , lorsque le fluide astral , en

traversant ces corps , force leur molécule à entrer en expansion. Concevons que dans la production de l'arc-en-ciel , lorsque le fluide astral arrive du soleil sur la nue , qui est partie réduite en gouttelettes , et partie restant encore en nuage obscur, il pénètre la portion diaphane jusqu'à ce qu'il soit réfléchi par le fond obscur. Alors accompagné de la molécule en expansion , il arrive , en s'élevant dans l'espace , jusqu'à l'œil qui est à portée de recevoir la réflexion. La molécule ainsi dilatée , va manifester à la racine de vie l'acte qui a eu lieu , en s'identifiant avec les créatures. Tous les êtres sont alors ravis de joie , même en recevant le bandeau qui leur empêche de lire le mystère ; car si le voile était déchiré , toute la magnificence des cieus resterait à découvert.

207. Remarquons bien que la production du spectre n'a lieu , soit dans le prisme , soit dans les gouttelettes de la nue , que parce qu'il a été permis au fluide astral de pénétrer à une profondeur infinie dans la circonférence de la molécule, avant que de rencontrer un centre ou une barrière répulsive ; et c'est en raison de cette marche victorieuse qu'il ressort chargé des plus brillans trophées. Le fluide réfléchi vers les molécules circonvoisines , y arrive en assez grande abondance, pour agir avec une efficacité presque égale , à la première action qu'il avait, en arrivant directement du soleil ; il peut en conséquence nous fournir une seconde et même une troisième réflexion assez forte, pour être distinguée par nos sens ; c'est pourquoi nous apercevons quelquefois deux et même trois sphères ou arcs-en-ciel, lesquels étant la réflexion

l'un de l'autre nous paraissent toujours de plus faibles en plus faibles, et sur un tableau renversé comme sont toutes les réflexions ; c'est-à-dire que dans l'arc-en-ciel supérieur le rouge étant le plus élevé, c'est le violet qui l'est dans le second.

Quoiqu'en général nous n'apercevions qu'en demi-cercle l'arc-en-ciel, nous savons que cela est dû à notre position, car si nous étions sur une montagne un peu élevée, et par conséquent plus près du nuage où il est produit, nous le verrions comme un cercle complet, cette forme étant due à celle de la molécule.

208. L'esprit du grand monde, dans le brillant spectacle que nous représente le spectre, annonce que les portes des sept cieux ont été brisées ; mais il ne peut offrir à ses enfans que les sept voiles qui leur en cachent la magnificence ; ce que cet esprit est loin d'avouer, car il se présente toujours comme un vainqueur triomphant, chargé des dépouilles célestes. Nous ne pouvons point expliquer comment ces sept voiles sont étendus ou fournis par le fond réflecteur, qui est la barrière insurmontable cédant le sanctuaire, qui est toujours demeuré intact, et d'où le feu sacré n'a jamais été enlevé. Le fond réflecteur dont nous parlons ici, est le centre de la molécule qui fournit la couleur ou le voile, et non le fond ténébreux de la nue qui, en réfléchissant le spectre, fait que nos sens peuvent apercevoir le phénomène.

209. Si nous considérons la fonction de la lumière à l'instant où elle s'élève à la voix du Créateur, nous voyons qu'elle consiste à tout sensibiliser ; car, avant

elle la terre ou les corps , ne sont qu'en puissance d'être ! Ils sont alors inaccessibles à notre intelligence , c'est ce qui rend le second verset de la Genèse si difficile à traduire en notre langue ; mais la lumière est *parlée* , et tout devient saisissable. Si nous méditons sur sa nature et sur ce que sont les corps à son égard , sous le point de vue que nous les présentons , nous reconnâtrions que nous ne jouissons des créatures que par elle , et que sans elle , il ne peut exister aucune sensation ni affection quelconque ; sans elle il n'y a absolument rien pour nous , pas même une pensée ! Cette connaissance nous serait certainement de fort peu d'utilité , et ne nous servirait pas plus qu'elle n'a servi dans les sanctuaires de Thèbes et de Babylone ; mais il en serait tout autrement si , en la recevant , nous étions animés des feux de l'amour , elle serait alors pour nous la clef des plus profonds mystères. Les livres de Moïse et de saint Jean ne seraient plus pour nous inintelligibles , l'Enfant d'amour en les lisant en nous , lirait ses propres paroles !

240. Tous les systèmes que nous connaissons sur la lumière , dévient tellement de la vérité , qu'ils nous conduisent tous à son antipode. Nous n'avons que de fausses idées sur ce premier élément , sans lequel nous ne pouvons rien et sans lequel nous ne sommes rien ; dès-lors il est constant , que tout ce que nous pouvons connaître relativement aux phénomènes dont il est la base , ne peut être qu'erreur et illusion. La physique moderne considère les couleurs dans la lumière , abstraction faite des corps comme

si celle-ci ne pouvait exister qu'en vêtissant les corps. Mais cette vérité est trop loin des savans du jour pour qu'ils puissent l'atteindre ; l'homme simple la recevra , et l'amour qui poursuit les cœurs simples et droits, lui montrera bientôt, en la développant en lui, toute la magnificence céleste.

211. Les corps, comme nous le voyons, n'existent pour nous que par la lumière, et celle-ci n'existe point sans eux. Dans le nombre des phénomènes qui sont manifestés, les couleurs se montrent à nous avec les beautés les plus séduisantes ; nous nous extasions en les contemplant ; cependant elles ne sont réellement que les voiles qui nous cachent la vraie beauté ; elles sont les sept portes qui nous ferment les sept cieux.

212. Nous ne nous sommes encore jamais rendu compte pourquoi, d'une masse diaphane qui nous paraît homogène, nous recevons sept tableaux différens. Comment l'eussions-nous fait ? Nous avons toujours méprisé les seules sciences qui pouvaient nous instruire, et la métaphysique et la philosophie, en fermant les portes de leurs trésors aux enfans de la terre, par cela même que ceux-ci les ont bannies, ont dû les laisser dans la plus complète ignorance.

La molécule diaphane, dont nous limitons l'étendue, à cause de notre intelligence pour laquelle toute vérité est célée, n'en est pas moins d'une dimension infinie. La porte qui nous la cache, est l'infiniment petit ; nous méprisons cette porte, l'orgueil nous montre avec assurance celle des infiniment grands, et nous y accourons tous ; mais qu'y saisissons-

nous davantage? Reconnaissons donc que nous sommes emprisonnés entre deux portes irrévocablement fermées sur nous ; nous sommes placés sur un point mathématique dont l'espace est à jamais *zéro*. Puisque nous vantons nos prétendues vérités mathématiques, au moins ne refusons point leur témoignage, lorsqu'il nous est rendu d'une manière aussi incontestable, car qu'existe-t-il de grand dans notre domaine, qui ne soit mathématiquement prouvé infiniment petit? et qu'existe-t-il de petit, qui ne soit trouvé infiniment grand, aussitôt que nous cherchons à atteindre son dernier terme?

243. Nous devons le répéter encore, si nous ne renonçons point à nos idées de grandeur et de petitesse matérielles, nous ne sortirons jamais de la matière ou de ce monde corrompu, où tout est erreur.

La grandeur consiste dans la puissance, dans la racine, dans ce que nous nommons centre ; sans que là, nous ne puissions rien faire comprendre ; cependant, si nous n'avons point banni toute sagesse, nous ne rejetterons pas un fond de conviction intime, sur la nature infinie et éternelle des êtres et des choses, le refuser, serait nous fixer dans ce monde, et nous bannir de l'éternité, comme font ceux qui n'admettent point d'immortalité, quoiqu'ils n'existent eux-mêmes, que par l'éternelle racine colérique.

Là où est un centre, là est l'immensité avec toute sa magnificence ! Que tout soit célé pour nous, la chose n'en existe pas moins. Notre univers n'est que parce qu'il s'élève continuellement de son centre ; chaque molécule qui le compose, dont le nombre est absolu-

ment infini , a-également son centre, duquel s'élève aussi son univers.

244. Considérons alors, que dans l'espace infini qui circonscrit chaque molécule, il existe sept régions; la révélation en nous l'apprenant, les a désignées sous la dénomination de sept cieus. Si nous admettons cette division dans l'espace que nous nommons l'immensité, elle doit exister dans la circonscription de la molécule infiniment petite, puis que celle-ci possède également un centre, ou les trois éternelles puissances, qui créent tout et qui commandent à tout.

Voyons à présent ce qui peut arriver à nous, sous les voiles de ce monde, qui sont indestructibles pour nous et par nous-mêmes, mais qui ne sont que des vapeurs éphémères, pour celui qui est animé par l'amour.

245. Il existe dans toutes les circonscriptions des molécules, sept régions ou divisions hiérarchiques, dont nous connaissons les limites d'activité, qui sont divisées selon l'ordre d'une échelle musicale, prise dans le mode mineur. Or, nous avons expliqué comment la vibration et la réflexion avaient une même cause déterminante, quoique commandée par des puissances différentes. Dans la vibration, ce sont les molécules menacées de la destruction, qui se replient, en diminuant le volume de l'agrégé, par leur entrée dans la sphère de répulsion des molécules circonvoisines; celles-ci les forcent à retourner dans leurs limites qu'elles outre-passent par l'effet de leur dérangement, en se comprimant ou rentrant dans

leur propre centre , d'où elles sont rappelées par le moteur, leur cause créatrice , qui les amène constamment à l'être , soit que le phénomène de la vibration ait lieu ou non. Dans le mécanisme de la production du son , infiniment difficile à saisir , les molécules en expansion viennent à notre racine de vie, en traversant les limites qui nous séparent des corps vibrans, annonçant dans toutes les molécules étrangères, le phénomène qui a lieu lorsqu'elles les font vibrer selon leur mode.

C'est là , le langage divin , publiant les merveilles qui se passent dans la création ; mais il n'existe point en nous de faculté pour l'entendre , il n'y en existe pas même pour comprendre les molécules extérieures , qui vibrant par communication, nous éveillent , en nous annonçant un cri , une voix , qui publie les merveilles de la création ; mais nous sommes sourds à ce langage.

216. Dans le phénomène de la réflexion, est annoncée la lumière poursuivie par le fluide astral ; celui-ci, en traversant les astres, cette région de Lucifer où est enchaînée la lumière, est aussitôt changé en ténèbres et en habitation infernale. Il se présente avec cette lumière enchaînée ou les ténèbres, à la porte du sanctuaire du corps, d'où il est rejeté à cause de ses qualités et de sa nature colérique. Or, il n'a pu s'emparer de cette lumière, sans saisir avec elle les molécules des corps, qu'elle revêt toujours ; alors celles-ci entrent en expansion, par l'effet du violent combat qui a lieu à la porte du sanctuaire, et elles retraversent la surface diaphane, étant réfractées

lorsqu'elles passent d'un milieu plus dense dans un milieu plus rare, elles peignent ou représentent dans cette circonstance tout le phénomène, en s'identifiant avec nos facultés. Concevons, qu'elles n'ont pu nous retracer un tableau quelconque, que parce qu'elles ont conservé jusqu'à leur arrivée à notre racine de vie, leur mode de réfraction ou de déviation confuse, et que de là, étant rappelées à l'être identiquement avec nos facultés, elles ont pu y représenter tous les mystères qu'elles célaient, et que nos facultés liraient, si par leur nature, elles n'étaient point elles-mêmes des voiles ténébreux, et des portes, par lesquelles les ténèbres seules et le mensonge peuvent pénétrer.

Il en est de même à l'égard de la molécule vibrante; nous avons expliqué que si nous lisons en elle un sentiment, ou un discours, ce n'est que parce que l'esprit du grand monde, qui ne peut point nous éclairer ni lever le voile, nous présente un faux tableau, où il nous fait voir ce qu'il veut que nous voyons, et qui ne peut être que mensonge et illusion.

217. Le rapport qui existe entre les sons et les couleurs, est tel, que nous trouvons qu'il y a les mêmes distances dans les espaces qui séparent ces derniers, que dans ceux qui séparent les notes de la musique, lesquelles sont représentées par les nombres 1—8/9—5/6—3/4—2/3—3/5—9/16—1/2 valeurs des notes, *ut, re, mi bémol, fa, sol, la, si, ut.*

218. Comme tout se compose de molécules, qui en renferment elles-mêmes d'autres à l'infini, il se passe autant de phénomènes l'un dans l'autre, mais

nous ne pouvons nullement comprendre l'expansion glorieuse des créatures dans l'éternelle création, lesquelles publient dans toute l'étendue de leur domaine, les merveilles de l'éternel Créateur. Notre intelligence aveugle et qui ne veut point passer pour l'être, se figure de suite, par le moyen de l'imagination, des mondes, des astres et un ordre de choses à la portée de nos conceptions; elle dit alors : voilà le monde tel que nous le présentent nos sens, et que le conçoivent nos facultés! Elle étaye son édifice au moyen des sciences qu'elle enfante; elle le présente d'autant plus inébranlable, qu'elle a composé son fondement, de ses prétendues vérités mathématiques; tous l'écoutent, tous s'éclairent alors de son flambeau et tous demeurent dans les ténèbres. Nous ne dirons point ce que sont les hautes mathématiques, parce que l'on ne nous comprendrait pas plus que, lorsque nous indiquons, que l'immensité n'est pour nous, qu'un point mathématique, où *tout n'est rien*, quoiqu'il s'étende depuis la molécule la plus reculée, que nous avons poursuivie, aussi loin que nos calculs nous ont permis de le faire, en la réduisant à sa moindre expression, jusqu'à l'espace le plus éloigné, que nous concevons hors de la limite des étoiles.

219. Les sept couleurs, comme nous le voyons, sont sept voiles, qui vont occuper dans le spectre, des limites relatives aux étendues de leurs régions; elles nous les cachent en même temps, d'une manière si absolue, que nous ne pouvons rien en connaître par elles.

220. Pénétrons-nous donc bien de cette vérité;

quelque beau et sublime que tout nous paraisse dans ce monde , tout est le voile qui nous cache les cieus et leurs habitans ! Lorsque nous admirons les beautés de la nature extérieure , nous devrions plutôt gémir en voyant les remparts , qui nous dérobent la nature éternelle où tout est esprit et vie.

Loin de nous considérer nous-mêmes , comme les images de la divinité , nous devrions au contraire , en nous regardant , comme le sépulcre de cette image , nous détester comme notre plus grand ennemi !

Cependant il existe un principe séducteur dans les êtres et dans les choses , qui ravit les créatures du temps , surtout à l'instant de leur naissance ; tous les êtres alors s'enivrent d'amour les uns pour les autres , et tous sont séduits par la grandeur et la magnificence temporelle. L'instinct atteste la réalité de la beauté , la possession en prouve le néant , et l'imagination en maintient le charme. Mais chacun ignore que la beauté , fille du ciel , est étrangère au temps ; elle ne peut être sous la loi de la mort ! Or , la beauté , parure de l'épouse , se montre dans le temps , lorsque cette épouse céleste vient y consoler ses amans , qui y sont captifs , et qui sont éternels ; alors l'être du temps qui entrevoit l'ombre de cette beauté , meurt d'amour pour les êtres et pour les choses qui voilent le mystère....

224. Si nous savions lire le langage divin , un seul mot nous donnerait la clef de tous les mystères , et dans la lettre , comme dans la nature , nous lirions toutes les merveilles de l'éternelle création. Moïse qui nous a parlé ce langage , est demeuré aussi inintelli-

gible que toute la création. Lorsqu'ici nous montrons l'état de notre univers, nous n'avancions rien de nouveau, tout est publié par les êtres animés et inanimés, et par toutes les révélations. Le législateur hébreu ne nous a rien laissé ignorer, et encore bien moins le Rédempteur, quoique tout ce que nous pouvons recevoir d'eux, par notre être extérieur, ne puisse servir qu'à notre condamnation. Si nous pouvions dire quelque chose sur l'existence de notre monde actuel, nous le ferions en faveur de ceux, chez lesquels commence à respirer le nouvel être; nous leur dirions, qu'il est aujourd'hui ce qu'il était, quand le Rédempteur a paru; ce qu'il était, à l'époque où vécurent et Abraham et Adam, nous leur dirions enfin, qu'Eden est encore Eden! Mais ce n'est point l'enfant de ce monde qui nous comprendra! cependant nous parlerons comme si tout était passé, présent, ou à venir, pour demeurer sous le voile.

Ce que notre univers était avant le *fiat*, avant qu'il eût été dit *que la lumière soit*, il l'est aujourd'hui pour tous ceux, dans le cœur desquels le *fiat* n'a pas été prononcé, par l'Élohim qui a dû y naître avant que d'y parler et d'y appeler la lumière.

222. Lorsque nous parlons des cieux et la terre, appelés par le *fiat*, nous n'entendons point l'ordre de choses extérieur qui est étendu devant nos yeux, ni tout ce qui peut tomber sous notre conception; nous parlons des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, qui s'élèvent partout à la voix des Élohims; cependant, tout est l'un dans l'autre, cause de l'absence l'un de l'autre, c'est-à-dire, celui pour le-

quel l'ordre extérieur est déployé, et qui n'a de facultés que pour le lire, ne peut rien connaître de ce qu'il renferme; de même, si nos facultés étaient ouvertes aux choses d'en haut, par la naissance en nous du nouvel être, tout l'ordre temporel serait pour nous, comme s'il n'existait pas, même dès ce monde.

223. Concevons à présent que tout ce que notre univers est, une molécule l'est aussi. La gouttelette diaphane, qui de la nue nous montre l'image de l'arc-en-ciel, ne peut rien fournir que d'analogue à sa nature, elle est la cause du non être, et pour nous, le *fiat* n'a point été prononcé en elle! Elle est le voile qui nous cache une créature céleste; mais cette créature, pour nous encore, n'est point appelée à l'être; il en est de même du phénomène qu'elle produit, c'est un septuple voile qui nous cache sept cieux, et que nous admirons par un sentiment de joie illusoire; parce que les puissances de ce monde donnent à leurs enfans, l'espérance de les faire rentrer eux-mêmes en Eden, par ces portes, ou par ces voiles qui les leur ravissent.

224. Nous remarquons que la seule molécule diaphane, nous fournit les sept couleurs: les autres n'en fournissent qu'une et quelquefois plus, selon qu'elles tiennent plus ou moins à la diaphanéité. Nous avons expliqué que la cause de la transparence était due à l'affaiblissement du voile ténébreux, qui en se compactant pour enchaîner la racine innombrable de l'universelle création, n'avait point enchaîné avec elle la consolante espérance, qui publiait l'espoir de la délivrance de la lumière et de toutes les créatures.

225. La première région qui est franchie par le fluide astral réfléchi, est le domaine de l'amour, ainsi que vient nous le publier la molécule en expansion, qui nous retrace la couleur rouge ; si nous remarquons la place où cette couleur brille, nous reconnaitrons pourquoi celle-ci a toujours été l'emblème de l'amour.

L'attraction, ou, selon l'ordre métaphysique, l'amour, en fixant la limite des corps, place à leur entrée un sceau conforme à sa nature, qui détermine le premier ciel. Nous ne comprendrons certainement point, comment la molécule par sa nature même, détermine l'existence des sept cieus dans sa propre enceinte, et comment, sans cesser de les renfermer, leurs limites réciproques sont reculées par son expansion, jusqu'aux points les plus éloignés de l'espace ; c'est-à-dire, comment chaque ciel est infini. Cependant nous avons décrit le mécanisme de cette molécule aussi loin que notre intelligence a pu l'atteindre ; nous avons conduit l'être extérieur, jusqu'à la porte des mystères qui lui sont fermés, excepté que par son être éternel, il traverse, porté sur les ailes de l'amour, dans les régions de l'éternité, abandonnant son propre être dans le temps.

Ne soyons pas surpris en voyant la porte des cieus mêmes, dans la moindre des œuvres de la création ; *Dieu est tout en tout*. Si la lumière d'en haut nous éclaire, nous reconnaitrons que les mystères évangéliques sont écrits partout. Le Rédempteur par lequel tout a l'être, produit en se prononçant lui-même, la nature extérieure, comme toute autre création. Il n'a jamais rien écrit ni commandé d'é-

crire, parce que la nature, à laquelle il nous a toujours renvoyé par ses paraboles, étoit son livre; elle est son expression, elle est *lui-même*, avec le développement de ses qualités infinies et celui qui reçoit son esprit peut y lire tous les mystères! Les écrits des apôtres et des autres sages, peuvent également, comme œuvres de la création, nous instruire des mystères, mais non leur partie historique, ni la lettre de leur morale. Tout ce que nos sens peuvent admettre, tout ce que nos conceptions peuvent saisir, ici comme ailleurs, appartient au temps, et comme tel, ne peut servir qu'à ériger le domaine de la confusion et le culte des idoles. Là, est la lettre qui tue!...

226. Aujourd'hui, le fanatisme qui a reçu le germe de sa destruction de la religion même, qu'il voudrait engloutir, fait des efforts inouïs pour maintenir son empire; le matérialisme qui voit sa chute prochaine, veut s'emparer de son sceptre pour commander à la terre et la multitude plie sous le joug de l'un ou de l'autre de ces deux monstres. Les faux docteurs de tous les cultes, en instituant une série de cérémonies illusoires, et de péchés éphémères, nous aveuglent sur le vrai culte, qui ne consiste que dans *l'amour*. Ils détournent notre vue du véritable *péché contre l'esprit qui ne se remet, ni dans ce monde ni dans l'autre*, et qui consiste à vivre pour soi et par soi-même. Il ne faut que méditer sur cette vie propre, pour reconnaître en elle, la racine de tous nos maux et de toutes nos idolâtries. Il n'y a rien qui nous soit recommandé avec plus de force, que le renoncement à tout ce qui peut tomber sous nos conceptions, à

tout ce qui appartient à ce monde et surtout, l'abandon de notre propre être. L'amour qui seul peut accomplir ce commandement, est venu nous dire lui-même, que ce qui *était impossible à l'homme ne l'était pas à Dieu* ! Or, tant que nous penserons à nous, et que nous prendrons le moindre intérêt à ce qui nous concerne; tant que notre bonheur ne consistera pas à faire celui de nos semblables, dans le temps comme dans l'éternité; tant que notre vie ne passera point, par un sacrifice absolu, dans notre ennemi, dans notre *meurtrier*, afin, que par lui et en lui nous arrivions dans les régions célestes, l'abandon et le renoncement n'aura point été opéré en nous par l'amour.

En décrivant les phénomènes physiques nous pénétrons dans les plus hauts mystères. Les couleurs sont les voiles des cieux, et les cieux sont infinis, le caractère de l'infini doit donc être dans les couleurs; c'est ce que nous remarquons, en divisant en nuances, l'espace qui les sépare; là, comme dans la molécule, nous n'atteignons jamais à la dernière.

La couleur rouge qui voile l'amour, sert de base à toutes les autres couleurs, l'orangé, le jaune, et toutes les autres nuances ou couleurs, ne peuvent être que le rouge avec un nouveau voile, lequel devient toujours de plus en plus épais, selon qu'il a plus de magnificence à cacher aux créatures, qui ne pourraient recevoir son éclat sans en être consumées.

227. Nous ne développerons point ici le sens hiéroglyphique, au moyen duquel, les anciens sages ont pu lire, que la couleur rouge n'affectait la couleur

du feu, ou plutôt que la racine ignée ne s'élevait par ses fruits jusque dans le premier ciel, que parce que l'amour avait conquis cette racine sur l'abîme. Cela ne nous serait pas plus utile qu'à eux, et même nous ne pourrions pas plus qu'eux, communiquer autre chose que le sens métaphorique, qui était presque le seul connu dans la mythologie des Grecs et des Romains. C'est de ces peuples que nous ayons appris, que la couleur violette était le vêtement (car ils ont pris le voile pour le vêtement) des plus hautes hiérarchies, et nous l'avons, adopté dans le sacerdoce sans que ceux qui s'en servent, se doutent que ce voile, ne peut être dans ce monde, que la couleur de l'orgueil, tandis que la couleur que ce voile nous ravit, est celle de la sagesse séraphique.

228. Après avoir parlé des sept couleurs, et les avoir définies, autant que les facultés humaines ont pu nous le permettre, nous traiterons du blanc et du noir, sur lesquels nous n'avons aucunes idées positives, ou du moins que des très-fausSES. Il a été facile de trancher la question, en faisant une réponse hypothétique, qui nous annonce, que l'un est l'absence de toutes les couleurs et que l'autre en est la réunion. L'esprit de notre monde ne suit jamais d'autre marche, il nous répond avec d'autant plus d'assurance, qu'il est toujours sûr de dire vrai pour nous, puisqu'il nous fournit et la faculté et l'objectif. Jusqu'à présent nous n'avons pu reconnaître dans le spectre ces deux couleurs; elles n'y sont visibles par aucun moyen physique. Cependant nous savons métaphysiquement qu'elles y sont, et jusqu'à un certain point nous pouvons les y démontrer.

229. Nous connaissons que les rayons du spectre sont d'une forme ronde, et non aplatis, comme nous le représente notre œil. Lorsque notre vue pénètre le rayon, en arrivant de la circonférence au centre, elle éprouve que la couleur augmente de densité, jusqu'à ce que notre œil ne puisse plus distinguer qu'un point foncé, d'où part la couleur que nous voyons se répandre, en diminuant de densité à droite et à gauche, quoiqu'elle s'élève circulairement, imitant la forme de la molécule qui l'a déterminée, et dont le centre est opaque, ou noir, quoiqu'invisible pour nous, et la circonférence diaphane. Dans le rayon du spectre, il ne peut y avoir de diaphanéité sensible; mais elle est représentée par une limite blanche invisible qui termine le demi-diamètre du côté de la circonférence, comme l'autre extrémité centrale, est terminée par un point noir invisible.

Nous savons, d'après la disposition de la molécule diaphane, ainsi que nous l'avons expliqué, que nous ne pourrions apercevoir ni le centre noir, ni la circonférence diaphane isolée, s'il était possible qu'ils existassent dans cet état; mais nous apercevons l'un par l'autre, car, comme nous l'avons démontré, rien dans la nature ne peut arriver dans notre foyer visuel, que réfléchi par le centre opaque et dilaté par le fluide astral, lorsque celui-ci traverse la circonférence diaphane.

230. Le rayon du spectre produit par la molécule, se trouve dans une hypothèse analogue à sa cause; nous ne pouvons apercevoir en lui, ni le noir, qui représente le centre opaque; ni le blanc, qui repré-

sente la circonférence diaphane; mais nous voyons l'un par l'autre; le point noir est la racine, de laquelle les couleurs s'élèvent, comme une explosion qui n'arriverait jamais à nous, si le point blanc n'en fixait la limite. Si nous avons compris le mécanisme de la molécule, et le jeu harmonieux de tous les effets, qui sont produits dans les corps par les trois éternelles puissances, le centralisateur, le moteur, et l'attracteur, nous pourrions arriver à la connaissance de tous les phénomènes, car ces puissances opèrent tout, sous les différens voiles.

C'est le point noir qui est le centre producteur, il peut produire des couleurs et des beautés à l'infini, comme celles-ci peuvent y rentrer à cause de sa qualité centralisante. Le mouvement exerce son action de tout amener à l'être, dans le rayon, où est manifestée la couleur, et dans sa marche du centre à la circonférence. A à la limite de la couleur, l'attraction ou la cause conservatrice place des bornes au phénomène, pour qu'il existe.

234. Le noir et le blanc ne nous deviennent visibles, que lorsqu'ils sont l'effet de la réflexion des corps, où le centre opaque et les circonférences diaphanes, donnent naissance à toutes les couleurs et à leurs nuances. Dans les métaux et dans tous les corps durs, la couleur est nécessairement noire, à cause de la compactation de la lumière, qui forme un centre d'autant plus ténébreux, qu'il y a davantage de lumière enchaînée. Si les corps durs sont noirs, ils peuvent présenter plus de variété de couleurs, lorsque les circonstances se réunissent pour les déterminer. Si par le

frottement, ou par toute autre cause, tendant à polir ou à rendre un corps dur diaphane, on détermine une plus grande compression de la lumière, il se passe un phénomène infiniment difficile à saisir. La source ignée s'ouvre pour engloutir la lumière, qui est compactée vers le centre, et la lumière publie qu'elle n'a jamais été saisie par la colère dans sa racine, pour constituer les ténèbres éternelles, et en montrant l'espérance de sa délivrance, la molécule devient diaphane.

Les métaux, comme tous les autres corps de nature différente, affectent différentes couleurs; mais nous saisissons d'autant moins la cause qui les produit, que nous voudrions nous persuader, que nous possédons le réel, tandis que dans notre région, il ne peut à jamais nous arriver que l'absence ou le voile de la chose.

232. Lorsque notre conception s'efforce de saisir un phénomène, elle ne le peut à cause de sa participation aux qualités de l'être duquel elle émane, qui est le non être; elle ne peut que saisir le voile qui nous le cache; cependant, comme nous voulons dissimuler cette circonstance, nous nous adressons à la mère de nos facultés, celle-ci nous fournit un fantôme relativement à nous, ayant toutes les formes du vrai, mais qui ne peut jamais être le réel : par exemple, nous disons ici, que le noir est la racine des couleurs et de suite nous concevons une source productrice de laquelle elles émanent, tandis que le noir est un voile, comme toutes les autres couleurs, couvrant le fond du mystère. Nous avons dit que les couleurs

sont les sept voiles qui nous cachent les sept cieux ; l'être du temps n'a certainement point compris comment ; à présent , que comprendra-t-il de plus , lorsque nous lui dirons que le noir est le voile qui nous cache la porte ouverte de l'abyme , de la brisure de laquelle sont appelés , les sept cieux et toute leur magnificence ?

233. Si nous parlons du noir , selon ses rapports métaphysiques , nous le présentons comme étant l'insondable ténèbre et en même temps la racine de laquelle s'élève tout l'éclat des cieux. Il est le symbole de l'orgueil , comme le blanc , son antipode , est celui de l'humilité. Si nous pouvions dévoiler ici quelque chose de la magnificence céleste ; nous expliquerions comment ces deux extrêmes se servent réciproquement de racine et de couronne. Si les racines auxquelles les cieux doivent leur gloire et leur splendeur , n'y sont point aperçues , elles n'en existent pas moins , l'une au centre et l'autre à la circonférence de la gloire , en y engendrant à la sollicitation de l'amour la plus pure félicité.

234. Dans les cieux , les sept couleurs sont sept vertus qui forment autant d'atmosphères , desquelles l'éclat transpire sous les voiles mêmes qui nous les cachent. Ces voiles , en pénétrant en nous par l'organe de notre vue , viennent s'identifier avec notre être. Ils nous apportent , selon que nos facultés peuvent le saisir , le témoignage ou le tableau de la magnificence , dont ils sont les tombeaux ou les chaînes. Notre être colérique lit selon sa capacité ; son orgueil est rehaussé , parce que tout rend témoignage de sa

victoire. Notre être divin, l'enfant d'amour mort pour nous, au centre de son sépulcre ou de nous-même, lit selon ses facultés. S'il est mort pour nous, il n'en est pas moins tout rayonnant de gloire, régnaant au sein de la plus pure félicité par la toute puissance de son père. L'enfant de ce monde, qui est tout ce que nous connaissons de nous, lit aussi selon ses facultés, et comme il est l'absence même de l'être, la cause du non être, il ne peut saisir que le voile qui lui cache la chose. Sa main, ses yeux, son intelligence, tout en lui, est le rempart qui lui ravit le réel. Il est lui-même à la réalité, ce que les ténèbres sont à la lumière où elles triomphent : la lumière est comme si elle n'était pas ; et elle ne peut reparaître que par l'absence des ténèbres.

235. Les couleurs, en nous cachant l'éclat et la majesté des cieux, nous font cependant éprouver par un instinct secret, quelque chose de la magnificence et des beautés qu'elles nous ravissent ; à leur vue nous éprouvons divers sentimens que nous ne pouvons définir ; nous sentons qu'elles s'identifient avec notre être, de manière à modifier nos idées, contribuant par là, à notre bonheur moral et par conséquent à notre organisation physique. Si nous méditons bien sur le pouvoir des couleurs, nous serons étonnés des changemens qu'elles peuvent occasionner en nous ; elles peuvent y faire éclorre le germe de beaucoup de maladies, ou les détruire lorsqu'ils sont éclos. On a taxé de fables, les vertus alexipharmiques que quelques sages médecins ont voulu leur attribuer ; mais on n'a fourni aucune raison pour

les combattre, tandis que nous voyons, au contraire, que si l'on dispose deux individus également malades de manière à ce que l'un soit constamment entouré de couleurs foncées ou noires, et que l'autre ne soit environné que du brillant de l'or, et de l'éclatant incarnat des fleurs, on déterminera certainement une guérison plus prompte dans le dernier cas que dans le premier.

286. Nous n'expliquerons point ici pourquoi chaque nation a ses couleurs favorites, qui lui servent d'étendard ou de guide protecteur.

Nous atteignons par l'instinct à une région où l'intelligence ne peut point arriver, et les peuples, en se rangeant sous une couleur, s'en croient protégés sans pouvoir s'en rendre compte. Nous sommes également portés à les regarder comme les emblèmes de diverses vertus, sans savoir qu'elles sont les voiles ou les remparts qui circonscrivent les eieux pour nous les ravir, et par conséquent elles renferment toutes les vertus célestes.

DU GOUT ET DE LA NUTRITION.

287. Si nos organes sont les voiles et les sépultures qui nous ravissent les beautés célestes qu'ils semblent représenter, ils ne nous offrent pas pour cela un champ moins vaste et moins riche, relativement à nos facultés ; et celles-ci trouvent partout à embellir notre domaine, des fleurs que la miséricorde

divine a semées dans notre lieu d'exil. Puisque les voiles ou les causes de l'absence du réel, nous présentent une carrière aussi vaste, que devons-nous supposer ce que peuvent être les créatures et les facultés célestes desquelles tout dans le temps, est le tombeau ?

238. Le sens du goût est une porte ouverte par laquelle nous arrive l'agrément de l'existence. Sans lui nous ne vaquerions qu'avec indifférence à l'entretien de notre vie animale ; les bienfaits que nous en recevons sont d'autant plus incalculables qu'ils sont moins connus, et que tous les jours ceux-ci nous présentent de nouveaux charmes. C'est par ce sens et celui de la vue, quand ils étaient de nature paradisiaque, que les essences de la terre d'Éden, ou du cercle de l'animalité, ont pénétré en nous lorsque Ève considéra que la substance élémentaire était agréable à l'œil et bonne au goût.

239. Nous sommes loin de considérer ce sens sous ses rapports physiques qui n'élèvent point l'homme au-dessus des animaux ; car dans cet état il peut, comme tous nos autres sens, nous devenir tout aussi nuisible, qu'il est utile à notre organisation générale, entre les mains de la sagesse.

240. Tous les corps sont susceptibles d'affecter la sensation du goût, en raison de leur décomposition, comme ils peuvent servir à l'entretien de notre existence, lorsque cette décomposition a lieu dans des circonstances en harmonie avec les organes destinés à les recevoir.

241. La nutrition présente aussi de son côté un

champ d'une si vaste étendue, elle tient à de si profonds mystères, que tout ce que nous pourrons en dire sera toujours au-dessous de ce qui pourrait en être dit. Le mode d'ailleurs, selon lequel nous nous alimentons aujourd'hui, est bien loin de celui que nous possédions en Éden. Revêtus dans ce monde d'un corps animal, nous suivons la même loi que les bêtes, dans l'usage de nos sens et de la plupart de nos facultés. Or, que peut alors comprendre l'être du temps, tout animal, à la séduction d'Eve par la manducation et à toutes les circonstances de la chute; puisque, chassé d'Éden, il ne peut plus rien connaître de tout ce qui participe de la nature paradisiaque!

242. Dans notre ordre de chose, où tout n'est que par le non-être, nous considérons le goût d'après l'usage que nous en faisons; c'est-à-dire, que nous nous assimilons à tous les autres êtres qui le possèdent, et nous en agissons de même à l'égard de la nutrition. Par le goût, nous recevons des sensations qui nous sont agréables ou désagréables, selon la nature des corps qui les produisent. Ce sens est comme un juge placé à la porte de notre corps, afin de recevoir ou rejeter tout ce qui se présente pour s'identifier à notre nature. Le voile qui nous cache ce juge, siégeant sur son trône de justice, nous en ravit toute la magnificence; nous ne pouvons pas même en parler d'après l'inspection du voile, car là, comme dessous les autres sceaux, nous ne pouvons rien lire des choses célestes. Ici-bas ce voile n'est qu'un sens qui nous est commun avec les animaux; en Éden,

qui est le parvis du grand jour du Seigneur, ce juge est d'une si haute importance que, s'il n'eût prévarié, la puissance élémentaire n'eût jamais pu introduire sa racine colérique en Eve. Il fallut qu'en outre de la décision de la vue, qui déclara que la substance élémentaire était belle à voir, le premier juge sollicité et séduit par le serpent mystérieux, déclarât aussi qu'elle était bonne au goût, et que par conséquent elle pouvait être reçue dans l'acte de la nutrition, pour que par elle, Eve inqualifiât avec la nature extérieure, recevant d'elle et sa vie et sa parure; ce qu'elle ne devait recevoir que de son époux.

243. Le mécanisme du goût est très-simple, et si nous avons bien saisi le phénomène de la décomposition, il s'explique d'autant plus naturellement qu'il suit la même marche que tous nos autres sens. Le goût est nécessairement excité ou affecté par les qualités des corps, lorsqu'il les reçoit pour les identifier avec nous. Nous avons expliqué comment toutes les qualités sont apportées aux corps par la lumière, qui les a reçues elle-même du fluide astral, à l'instant où elle s'originise du circonscripteur. Nous avons aussi fait connaître comment les qualités et propriétés dans la lumière sont toujours repoussées par les corps, tandis que la lumière elle-même est constamment attirée par eux. Les liquides, si particulièrement disposés à nous transmettre le fluide astral, agissent aussi physiquement et chimiquement pour nous faciliter la sensation du goût.

244. Nous prendrons donc pour exemple un sel. Si, pour le déguster, nous l'exposons à l'action de

nos sens sans l'interposition d'un liquide, nous n'éprouverons aucune autre sensation que celle, que chaque sens pourrait recevoir selon sa faculté, mais nous ne lui reconnaitrons point de *sapidité*. Cependant tous les corps ne s'en élèvent pas moins continuellement d'eux-mêmes avec toutes leurs qualités, vertus et propriétés, telles que la saveur, l'odeur, la forme, les couleurs et une infinité d'autres. Si le tout ou une partie nous échappe, c'est, ainsi que nous l'avons expliqué, faute d'organe pour en jouir. Lorsque, par l'interposition d'un liquide, nous divisons le sel, et que ce même liquide l'étend par couche sur notre palais, le mettant dans cet état divisé en rapprochement intime avec le fluide contenu dans les nerfs ou vaisseaux dégustateurs, il y a absorption des molécules divisées, et qui sont encore divisées à l'infini par le fluide des nerfs dégustateurs, jusqu'à ce qu'elles arrivent à la racine de vie pour y être reçues en la traversant, et servir à notre organisation en s'identifiant à notre propre substance; de sorte que jusqu'à un certain point, nous pourrions soutenir notre vie animale par le seul acte de la dégustation.

245. Considérons à présent la réunion de différents corps susceptibles d'être mis dans un état de décomposition en harmonie avec nos organes, traversant notre palais, ou plutôt sa région, pour arriver au siège de la nutrition. Les nerfs dégustateurs du palais absorbent, selon leurs facultés, les qualités des corps qui leur sont amenés en contact intime; la quantité de molécules qui les pénètrent, est toujours

infiniment petite, relativement à celle qui passe outre pour se rendre au foyer de la nutrition. Les corps arrivés là, se trouvent dans la même hypothèse, relativement aux facultés absorbantes, qui servent d'organes de nutrition, que le sel l'était relativement aux nerfs dégustateurs, lorsqu'il était mis en contact avec eux dans un état d'*humectation*.

246. Tous les agens chimiques qui se trouvent dans l'estomac, comme le levain pour déterminer la fermentation panai^{re}, le chyme, etc., sont destinés à activer et modifier la décomposition, afin que les qualités et propriétés combinées avec la lumière et mises en expansion avec les molécules des corps, soient absorbées par les touffes nerveuses destinées à cette fonction. Les molécules ainsi dilatées avec la lumière et les qualités que celle-ci renferme, sont transportées sur tous les points de notre corps, aux foyers de vie qui sont partout, même à la pointe de nos cheveux. C'est lorsqu'elles sont arrivées à leur plus haut degré d'expansion qu'elles pénètrent en nous par notre racine de vie, pour se combiner avec notre propre substance, afin d'y remplacer les molécules qui nous constituaient et qui sont continuellement dénaturées par l'action de la vie, et ainsi arrachées à notre système animal.

247. Nous concevons très-bien que notre décomposition étant continuelle, car ainsi que tous les êtres et les choses, nous nous perdons dans l'espace, l'acte de la nutrition doit l'être aussi. Si nous ne mangeons que par intervalles, c'est parce que nous avons un dépôt qui peut fournir, pendant plusieurs heures et même pendant plusieurs jours, des matériaux à dé-

composer ; de sorte que, par le fait, nous mangeons continuellement. Indépendamment de cette mastication, il y a toujours un courant plus ou moins grand de molécules en expansion, qui s'élèvent des substances végétales, animales et minérales, en état de décomposition active, se rendant sur tous les points de notre corps, où elles passent sous une autre loi pour constituer notre organisation, après avoir, ainsi que nous l'avons dit, traversé notre racine de vie ; nous recevons avec ces molécules nouvelles, la lumière qui les revêt et les qualités et propriétés dont celle-ci était saturée.

248. Quoique nous ne connaissions généralement que notre estomac pour le foyer de la nutrition, nous recevons la vie, ou plutôt les matériaux qui constamment sont employés à réparer nos pertes, d'une foule de points différens ; non-seulement nous citerons nos poumons, où l'air ; par sa décomposition, nous fournit continuellement une substance alimentaire, mais encore le tact, la vue, l'ouïe, le goût et l'odorat. Les molécules des corps pénétrant en nous par tous ces sens, se combinent avec notre organisation, de manière à nous servir non-seulement de substance alimentaire, mais encore à communiquer à tout notre être, les vertus, qualités et propriétés que les corps reçoivent des astres, et qu'ils nous transmettent en s'identifiant avec nous, enveloppés de la lumière.

249. Si par nos études physiologiques nous pouvions pénétrer dans les plus petits détails de notre organisation physique, nous reconnâtrions la vérité

du mécanisme que nous décrivons, à la disposition de nos nerfs dont les ramifications les plus déliées échappent toujours à nos observations. Toutes les parois intérieures de notre estomac sont hérissées de touffes fibreuses, faisant les fonctions *d'absorbateurs* ; elles reçoivent les molécules qui ont atteint dans la décomposition un degré suffisant de dilatation, pour être combinées avec le fluide qui circule dans leurs canaux déjà d'un diamètre inappréciable, se divisant encore à l'infini. Ces touffes portent jusqu'aux extrémités de notre corps les molécules en expansion, vêtues de la lumière et accompagnées des vertus, qualités et propriétés, qu'elles ont reçues des astres.

250. Comme le mécanisme de notre existence consiste à remplacer les molécules de notre enveloppe, que nous perdons sans cesse dans les fonctions de la vie, et que ce remplacement se fait sans discontinuation aux dépens des corps ambiants d'une décomposition facile, la médecine pourrait tirer un parti d'autant plus avantageux de cette connaissance, pour disposer ses moyens curatifs, qu'il n'existe pas un seul corps dans notre cercle, dont nous ne recevions des matériaux pour notre entretien. Nous sommes d'autant plus loin de connaître toute l'étendue de ce mécanisme, que nos sens en nous indiquant le foyer le plus matériel de la nutrition, nous empêchent d'apercevoir tous les autres. Les points les plus essentiels sont pour nous les moins connus ; les molécules des corps, qui sont employées à remplacer nos pertes, sont, comme nous l'avons expliqué, des centres de puissances qui appartiennent à l'insondable éternité.

De même, que le voile ou l'enceinte *inorganique*, que dans la nature nous nommons *corps*, sert à composer notre enveloppe, de même les vertus, qualités et propriétés servent à composer notre enceinte organique ou la réunion de nos facultés, sens et puissances ; ce que Moïse nomme, par métaphore, le principe aveugle, le cercle de nos passions, (et que l'on a faussement traduit par le mot *serpent*). Ainsi, les centres innommables, ou les puissances métaphysiques qui appartiennent à l'éternité, alimentent notre être éternel, soit par la racine colérique, la seule que nous connaissions dans ce monde, soit par la racine d'amour, qui n'appartient point à ce monde, mais à laquelle nous pouvons atteindre par la puissance du Rédempteur, qui ayant brisé les portes de ce monde, est venu y placer le germe de cette racine céleste.

251. Quant au mécanisme extérieur, remarquons aussi combien nous sommes loin de le connaître ! Nous considérons notre enveloppe comme une masse avec les formes et les limites que nous indiquent nos sens, et nous ne saurions trop le répéter, tant que nous demeurerons esclaves de nous-mêmes, n'écoutant que nos sens et nos facultés, nous ne sortirons point du domaine de l'illusion. La décomposition de notre enveloppe, ou les pertes continuelles que nous faisons dans l'exercice de notre vie, ne s'opèrent pas seulement à sa surface, mais dans toutes ses parties les plus intimes. Lorsque nous disons que notre enveloppe, ainsi que tous les autres corps et créatures animés ou inanimés, s'élevent constamment comme

une explosion, pour se perdre dans l'espace, nous l'entendons physiquement et métaphysiquement. Nous serions beaucoup moins obscurs si le véritable état des choses était mieux connu. Les molécules des corps, loin de se toucher comme nos sens nous l'indiquent, laissent entre elles, ainsi que nous l'avons expliqué, un espace d'une étendue infinie comparativement à leur diamètre; c'est dans cet espace, que chaque molécule fait son explosion, traversant sa région astrale, puis ensuite les sept cieux qui la circonscrivent, éprouvant et faisant éprouver dans sa circonscription, tous les phénomènes que les molécules extérieures occasionnent, lorsque sous l'influence astrale elles traversent l'espace de notre univers.

252. En parlant des infiniment petits et des merveilles qu'ils renferment, nous nous élevons jusqu'aux portes de la métaphysique, et là nous sommes forcés de nous arrêter faute d'expression pour nous faire entendre et faute de facultés qui puissent nous comprendre; et même nous le répétons, par notre lettre morte ou par le mode de nous exprimer, nous ne pouvons rien dire qui ne soit illusion, et l'être extérieur n'atteindra point par elle à la réalité; cependant celui en qui l'esprit d'amour triomphera, y lira les mystères et la pure vérité, il les lira partout!

253. Lorsque nous considérons la saveur, et ce qu'elle est, nous trouvons qu'elle se divise en une infinité de nuances, de même que le son et les couleurs. Le prisme, en nous montrant ces dernières, les classe lui-même dans leur ordre véritable; il en détermine les limites et l'étendue. L'harmonie commande elle-

même la succession des sons; elle en indique les souches; l'un ne peut point être placé pour l'autre sans qu'elle nous en avertisse; mais rien n'a encore classé les *sapides* en un nombre de souches déterminé, et par aucune science nous ne pouvons enseigner à les combiner pour arriver à des résultats certains. Ce n'est pas faute de recherches, car c'est peut-être la partie de l'histoire naturelle, qui a été la plus étudiée; mais nous avons toujours marché sans guide et en tâtonnant; de sorte que l'art d'appréter nos mets, et de varier leurs goûts, au lieu d'être soumis à des lois comme la musique et la peinture, est resté un art mécanique basé sur l'habitude.

254. La saveur ou le goût qu'affectent les corps, doit donc se diviser en souches principales, dans le même ordre que les sons ou les couleurs, puisque, ainsi que nous le démontrerons, tous les dons de la nature ont une même origine, *les sept cieux*. Ne perdons cependant jamais de vue que ces mêmes dons, desquels nous jouissons, ainsi que tout ce qui compose notre système, sont les voiles qui nous ravissent les beautés célestes; et que d'aucune manière, ni au moyen des voiles qui sont l'éclipsément de tout ce qui appartient aux cieux, ni par nous-mêmes, qui sommes le sépulcre de celui qui seul possède la vie, nous ne pouvons remonter aux choses d'en haut.

Nous diviserons donc la saveur en sept souches, que nous nommerons *sapides*, et qui sont, 1.^o le doux, 2.^o l'amer, 3.^o l'aigre, 4.^o l'acérbe, 5.^o l'aide, 6.^o le salé, 7.^o le fade.

255. En même temps que les sapides sont la cause de nos jouissances, ils sont aussi celle de nos sensations désagréables. Leur effet peut être tel, soit dans l'un, soit dans l'autre cas, qu'ils pourraient détruire l'organe qui les reçoit, et même occasionner la mort, en introduisant dans notre système des germes de maladies. Nous ne parlons point ici de l'effet des caustiques, qui détruisent l'organisation extérieure par une toute autre cause, mais des sapides, dans un état de combinaison à la portée de nos organes. Le doux, par exemple, pourrait, par un usage trop continué, en pénétrant en nous par notre racine de vie, développer les germes d'une foule de maladies et occasionner la mort. Si la médecine était plus avancée, elle connaîtrait le mécanisme de notre vie; alors elle pourrait tirer le plus grand parti des matériaux qui sont employés à l'entretenir, non-seulement dans l'acte de la dégustation et de la nutrition, mais encore dans l'exercice des fonctions de tous nos autres sens. Or, il est constant que tout ce qui entre en nous, ou qui s'identifie avec nous, n'y pénètre d'abord que par nos sens.

256. Comme les *sapides*, faute d'entrer en harmonie avec nos organes, peuvent en amener la destruction, et leur abus engendrer des maladies, ils peuvent, étant sagement combinés, produire des effets tout contraires. La nature sous la loi de la sagesse, c'est-à-dire, en harmonie avec elle-même, se sert des sapides qu'elle combine pour donner la saveur à tous les corps et principalement aux fruits et aux plantes. L'art a cherché envain à l'imiter, il n'a jamais pu

composer, ni l'arôme de nos vins, ni les parfums qui diversifient le goût de nos fruits.

257. Les organes de la nutrition quoique en analogie avec ceux du goût, ne remplissent nullement les fonctions les uns des autres. Les canaux *nutrifères* nous apportent les matériaux de la vie, tandis que ceux du goût, ne nous procurent d'une manière sensible que ses agrémens, comme ils peuvent aussi nous en fournir tous les desagrémens. Ici notre intelligence est encore en défaut, pour pouvoir faire connaître comment tous les matériaux destinés à notre existence, sont continuellement portés à notre racine de vie sur des points qui, par cela même qu'ils sont divisés à l'infini, ne forment qu'un foyer général, où tout ce que nos autres sens et facultés peuvent introduire en nous, se réunit pour que l'ensemble contribue à composer une seule molécule, et en même temps toutes les autres parties de notre corps. Nous comprendrons aussi difficilement comment la moindre des molécules, absorbée par le dernier des vaisseaux nutritifs, est portée au même instant sur tous les points les plus éloignés de notre corps, en se combinant également avec toutes ses parties. Cependant, le physiologiste pourra concevoir tout cela, s'il médite sur l'activité des poisons, des germes pestilentiels, ou des maladies épidémiques par quelque voie qu'ils soient absorbés.

258. Pour bien comprendre les phénomènes qui ont lieu lorsque nos sens exercent leurs fonctions, et surtout ceux qui se passent dans l'acte de la nutrition, il ne faut jamais oublier la nature des composans des

corps, la forme de leurs molécules, la sphère dans laquelle celles-ci se meuvent, l'enveloppe, c'est-à-dire la lumière, par laquelle seulement les corps nous deviennent saisissables et surtout les vertus, qualités et propriétés qui sont plus ou moins à découvert, ou en expansion avec et par la lumière, l'universel élémentalisateur. Notre organisation physique composée de molécules comme tous les autres corps, perdant constamment dans les fonctions de la vie, demande à être continuellement réparée. Tout le travail que la nature opère, pour décomposer les diverses substances qui sont déposées dans notre estomac, a pour but de les disposer à céder leur lumière, pour lui servir de matériaux, afin d'alimenter notre existence animale. Du moins c'est-là seulement ce que nos facultés peuvent saisir, ne pouvant atteindre qu'à l'enveloppe ou à la lumière qui revêt toutes choses.

259. Quoique dans la fermentation ou décomposition, il y ait souvent des effets lumineux sensiblement produits, ne comprenons pas, que ce soit à ces points visibles que la lumière puisse être saisie plus particulièrement qu'ailleurs, pour être employée à réparer les pertes de notre corps. La lumière, comme nous l'avons dit, n'est jamais à nu, et l'effet que nous nommons ordinairement *lumière*, n'est, ainsi que l'opacité, que le voile qui nous cache la véritable lumière. Lorsque toutes les matières réunies sont dissoutes par le chyme, il s'opère une fermentation qui leur fait changer de nature, et les réduit en une masse à-peu-près homogène. Comme l'opération se

passé en contact avec tous les vaisseaux *nutrifères*, ceux-ci absorbent les molécules lorsqu'elles, sont dilatées et mises à leur portée, pour entrer en contact avec le fluide que ces vaisseaux renferment. Celui-ci, en même temps qu'il est entretenu par ces mêmes molécules, qui lui sont devenues analogues, les transporte sur tous les points de notre corps, à notre racine de vie qui est partout, quoique étant célée par les infiniment petits, elle ne soit susceptible d'être distinguée nulle part.

260. Les molécules n'entrent point en nous, en traversant notre racine de vie, sans avoir atteint leur plus haut degré de dilatation, étant alors mis par là, dans la plus prochaine disposition à changer de nature. Nous nommerons *liquéfaction* cette disposition, quoique cette idée ne nous indique point le haut degré de dilatation où il faut qu'elles soient parvenues pour être transformées en une autre nature. Nous la nommons ainsi, à cause de son rapport avec le principe de toute vie, qui est, ainsi que toutes les causes, entièrement métaphysique. La liquéfaction s'augmente depuis le premier instant où les molécules ont commencées à fermenter sous l'action du chyme, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées sur tous les points de notre corps par le moyen des vaisseaux nutritifs. Ceux-ci commencent à déposer des matériaux dans l'état convenable de liquéfaction, depuis la première pellicule de la membrane intérieure de l'estomac, et continue ainsi jusqu'à la pointe de nos cheveux.

264. Nos moyens physiques sont bien loin de pouvoir faire apercevoir la série fibreuse des vaisseaux

nutrifères qui, pour traverser un espace inappréciable comme l'épaisseur de l'épiderme, se divisent en autant de ramifications que pour traverser tout notre corps. Comment pourrait-il en être autrement, puisque, dans ce premier espace, il y a un même nombre de molécules à alimenter que dans tout notre corps. Remarquons que nos loupes, en nous montrant ce que nos yeux ne peuvent apercevoir, témoignent qu'il y a encore infiniment plus à connaître que ce qu'elles-mêmes peuvent nous indiquer.

262. La vie animale ne consiste donc que dans une perte continuelle de ses propres élémens, et dans l'absorption aussi continuelle de matériaux étrangers, pour remplacer ceux qui sont perdus. Comme de ces matériaux nous ne connaissons que la lumière, leur élémentarisateur, nous la considérons souvent comme étant seule active dans le phénomène de la nutrition. Car comment pourrions-nous expliquer le jaillissement continuel de notre être éternel qui s'élève des centres comme une explosion de gloire, et auquel la lumière éternelle ou le *ténèbre* éternel, selon notre nature, ainsi que le voile extérieur que nous analysons, servent de triple voile ! Le voile extérieur, que nous nommons le don de la miséricorde, nous est devenu si étranger lui-même, que nous pouvons à peine nous faire comprendre en l'analysant.

263. La lumière, en passant en nous à travers notre racine de vie, s'élève de cette racine sous une autre loi d'attraction, qui lui fait déterminer une molécule d'une nature analogue à la source qui la modifie au point d'en faire une substance animale

animée de la vie contingente, au lieu d'une substance végétale ou animale, animée d'un genre de vie différent, avant que d'être entrée dans notre source de vie. Si nous avons les facultés qui peuvent lire sur le fond de la nature, les merveilles infinies qui ont lieu aux sources insondables de la vie, nous y lirions les phénomènes les plus étonnans, et qui tiennent aux plus profonds mystères; mais nous les avons perdus par notre exil de notre patrie céleste.

264. A l'époque où nous habitons Eden (ne comprenons jamais rien de passé, tout est l'un dans l'autre, celé l'un par l'autre), nous étions fort éloignés d'exécuter l'acte de la manducation comme aujourd'hui; mais pour faire comprendre notre organisation d'alors, il faudrait que nous eussions recouvré les organes que nous avions alors. Nous devons donc, tels que nous sommes aujourd'hui, nous présenter à la porte qui nous est ouverte. Si nous y arrivons au nom du Rédempteur, c'est-à-dire, si lui-même y arrive en nous, si son esprit se meut en nous, et que par lui, la nourriture que nous prenons soit bénie, nous rentrerons par lui en Eden, pour nous nourrir de nouveau de son corps et de son sang. Le mystère que nous dévoilons ici est que notre cercle, notre univers, par notre identité avec Satan, compose notre corps, et ce système général est le faux Eden. Or, par la puissance du Rédempteur, ce faux Eden peut à l'instant même s'élever de la racine d'amour, et nous représenter le corps de l'Élohim, ou notre nouveau corps, par notre identité avec cet enfant d'amour. Nous ne pouvons point, au moyen de nos

facultés temporelles, arriver à la réalité des choses et connaître comment tout notre être se compose des matériaux qui lui servent de nourriture, soit moralement, soit physiquement. Nous concevons cependant bien que chaque être doit posséder une nourriture en harmonie avec ses facultés, et analogue à sa nature ; car, si par impossible, un être infernal pouvait manger une nourriture céleste, tout son système deviendrait paradisiaque ; et de même le contraire arriverait, si un être éternel, s'élevant de la racine d'amour, pouvait manger une nourriture infernale. L'être extérieur, y compris tout notre système extérieur, est le voile de miséricorde qui cache l'épouse à son époux, jusqu'à ce qu'il soit décidé si l'époux infernal nourrira l'épouse, dont il a conquis le simulacre en Éden, avec ses propres essences, pour présenter une épouse vêtue selon son mode éternel et infernal. Mais ce même être extérieur est en même temps le rempart qui ravit l'épouse à son vainqueur, jusqu'à ce que le fils de l'amour prouve à l'univers étonné qu'elle ne lui a jamais été ravie.

265. En Éden, l'épouse, quoique divisée de son époux, se nourrissait de son corps ; elle recevait de lui tous ses élémens, à la manière actuelle et bestiale, mais selon le mode paradisiaque. Elle était pénétrée de la majesté de son époux, un torrent de lumière qui s'élevait de lui, la couvrait de toutes parts et la revêtissait comme un rayon de gloire indescriptible ; et avec cette lumière qui lui servait d'enveloppe ou de corps, elle recevait toutes les pro-

priétés, vertus et qualités de son époux, étant tout ce qu'il la faisait être, c'est-à-dire infinie comme lui ! Telle est l'image inconnue, qui s'élève parfaite et toute glorieuse des mains du Créateur ! Image qui est son expression vivante ! En quelle langue annoncerons-nous à présent que l'époux et l'épouse sont l'un dans l'autre, et ne forment à jamais qu'un être ? En Eden, ou le paradis du jour de repos du Seigneur, Adam et Eve sont divisés ; dans le faux Eden ou ce monde, l'époux et l'épouse sont divisés ; mais au jour où ils furent créés, comprenons ici lorsque de toute éternité, ils s'élèvent du sein du créateur comme son image vivante, comme lui-même qui se montre par eux, ils s'en élèvent mâle et femelle pour aller publier dans tous les états de la création, la gloire du Créateur.

266. Si les mystères se développent pour nous, nous devons comprendre comment Satan nous appelle continuellement de la poussière, voulant nous avoir pour épouse selon son mode colérique. Pour parvenir à cette fin, il nous revêt constamment de la lumière qui dans son domaine sont les ténèbres ; il nous pénètre des propriétés, vertus et qualités des astres où il régne par Lucifer ; et il nous communique sa racine de vie, en nous nourrissant de son propre corps. Il est facile de concevoir que puisqu'il est l'âme ou la racine colérique de notre monde, c'est-à-dire de tout ce que nous pouvons connaître dans le cercle d'activité de notre intelligence, tout dans notre univers est son corps. Nous avons expliqué comment l'univers nous pénètre continuellement, nous fournissant les matériaux qui constituent notre être, à savoir nos

qualités par les astres, et le réceptacle de ces qualités et facultés par les essences de la terre sans que là, nous dussions concevoir encore aucune division, tout étant l'un dans l'autre.

267. Notre domaine et tous les êtres qui l'habitent ne peuvent certainement point avoir d'autre père ou d'autre racine que Satan. Sans la victoire du Prince de l'amour, nous nous fussions toujours nourris des essences colériques dans ce monde, comme après notre mort, dans l'abyme et par notre être éternel; alors il n'y aurait eu pour nous aucune espérance de salut, ou de félicité immuable. Ne comprenons point que la victoire du Verbe ait eu lieu plutôt à une époque qu'à une autre; son triomphe est continu, il a eu lieu de toute éternité; seulement il nous a été annoncé dans notre vallée de misère, lorsque le Rédempteur a pu y parvenir pour nous le faire connaître. Or il ne pouvait y entrer selon les lois de sa propre sagesse que par le cœur des malheureux êtres qui y étaient captifs, et c'est dans la nation Juive, image de notre captivité, qu'il a trouvé un passage! Le germe duquel il devait s'élever, fut éveillé en Abraham père des vrais Israélites et de tous ceux qui étant appelés à renaître de ce germe; reçoivent l'esprit d'amour qui peut seul le faire triompher.

268. Le mode extérieur, selon lequel nous vaquons à notre nutrition peut nous conduire lui-même à la connaissance des plus profonds mystères. Les peuples qui ont voulu lire sous ce voile, ont cru atteindre par lui à l'origine des êtres et des choses; mais

ils n'ont pu arriver à rien de céleste. Cependant leurs sages sans avoir jamais franchi la limite qui circonscrit l'ordre des choses de ce monde; sont parvenus à avoir de très-hautes connaissances. Lorsqu'ils ont établi la doctrine de la métempsychose, ils ont voulu nous fournir un moyen physique pour nous sortir du domaine de l'animalité. Ils ont très-bien vu que nous inqualifions par la nourriture, avec les créatures qui nous servent d'aliment. Ils ignoraient et voulaient ignorer que le corps de Satan par lequel seul nous pouvons nous identifier avec les êtres, est aussi bien dans toutes les autres substances, que dans le corps des créatures qui ont eu vie.

269. Ils croyaient que Satan par Lucifer n'avait triomphé que dans le règne animal, ils le croyaient en approfondissant le mystère de ce tiers inconnu des légions célestes que Lucifer a entraîné dans son triomphe; nous avons, dans nos Poèmes sur l'origine des êtres, dit en langage métaphorique plus que nous ne pourrions dire autrement; nous avons expliqué que Lucifer, comme ange de la lumière, vêtissait toutes les légions célestes, mais nous ne pouvons dire en aucun langage, comment il a obtenu un simulacre de triomphe, lorsqu'enchaînant toutes ses légions dans les ténèbres en s'éclipsant lui-même, il a appelé des êtres vivans du sein de l'abyme dans le règne animal, desquels êtres nous avons dépeint la puissance apparente dans la race de Lucifer et successivement dans celle de Satan, et ensuite dans la nôtre, qui a été appelée ou déterminée sur la terre par l'éclipsement d'Eden, dépeint par le siège de ce jardin mystérieux qui sera si peu compris.

270. Lorsque dans le poème de la race de Lucifer, nous parlons des deux autres tiers des légions célestes enchaînées dans le règne végétal et dans le règne minéral, nous frappons à la porte des mystères les plus sublimes. C'est Dieu tout en tout! C'est l'éternité même et toutes les légions célestes dans les trois règnes de la nature. Mais ne croyons pas que la gloire de ces légions ait jamais été troublée; ne voyons en tout que nous-mêmes, dont les organes ne peuvent saisir que les trois règnes de la nature qui, dans l'état où ils se présentent à nous, servent de corps à Satan, et ce corps ne peut être saisi ou employé pour quelque usage que ce puisse être, par le *nous-même*, que pour nous faire inqualifier avec ce prince de la colère.

271. De tous temps les vrais sages ont connu que par la racine colérique que nous recevons de Satan en nous alimentant de son corps, nous inqualifions non-seulement avec toutes les créatures animées ou inanimées desquelles nous empruntons notre nourriture, mais encore avec tous les méchants, participant même au dérèglement de leur cœur, parce qu'étant liés avec eux par un lien de fraternité infernale, nous ne faisons qu'un seul et même être, n'ayant qu'un seul père, *Satan*.

272. Le sage qui médite sur l'acte de la manducation demeure confondu, lorsqu'il considère que tout dans notre univers n'a que la mort et la corruption pour pâture, que tout n'existe que par la destruction de son semblable! Si les hommes ne se dévorent point physiquement comme les autres animaux, c'est qu'ils pensent à leur propre sûreté; au-

trement ils seraient pires que les bêtes féroces qui pour la plupart, n'attaquent que les espèces étrangères à leur. Sans citer les nations antropophages, nous pouvons facilement reconnaître que les hommes, malgré leurs lois et leur civilisation, sont pires que les bêtes, car s'ils ne se détruisent pas physiquement, ils le font moralement; notre bien être, qui est plus que la vie, n'est-il pas tout basé sur la misère de nos semblables? Notre superflu n'est-il pas obtenu de leur privation, et notre gloire de leur humiliation? C'est en vain que nous nous couvrons des voiles fournis par nos morales, nous ne sortons rien à la nature de notre être; les sentimens que nous affectons pour nous prouver que nous nous aimons les uns les autres, n'ont rien de réel; nous n'aimons que nous ou les autres par rapport à nous, et nous ne pouvons, par notre nature, que chercher notre propre gloire et notre bonheur dans le temps, comme dans l'éternité.

273. Si l'habitude ne nous avait point familiarisés avec le mode selon lequel nous nous nourrissons, nous ne pourrions avoir pour lui que de l'horreur. Chaque molécule de notre corps pour continuer à être, emprunte ses matériaux de la destruction d'une multitude d'autres créatures, jusqu'à ce qu'il serve à son tour d'aliment, non-seulement aux animaux, mais encore aux végétaux et aux minéraux. Si nous voulions remonter par le sens hiéroglyphique au type duquel nécessairement ce mode est le voile, nous nous égarecions dans un labyrinthe affreux, comme ont fait beaucoup de peuples anciens qui bâtissaient des tem-

ptes dans les entrailles de la terre, pour y cacher leurs noirs mystères.

274. L'acte de la nutrition est d'une si haute importance et tient à de si profonds mystères, que c'est celui sur lequel le Rédempteur nous a donné les plus particulières instructions. Ce divin Réparateur nous a enseigné pendant sa vie sur la terre, trois choses comme étant essentielles par-dessus tout; il nous a appris comment il priait en nous, s'adressant à son père, glorifiant son nom, demandant en nous l'accomplissement de sa volonté, le triomphe de son règne sur la terre, l'amour de ceux qui nous persécutent, comme il les aime lui-même, et enfin de nous délivrer de la puissance de Satan.

Le second précepte qu'il nous a enseigné est celui de l'amour de nos frères; mais comme l'amour ne se commande pas, le grand exemplaire nous l'a enseigné, en aimant et en aimant ses ennemis. Or, par un mystère de l'amour, et que l'amour seul peut faire connaître, il est de toute impossibilité que nous puissions aimer autres que nos ennemis! Encore un mot de plus et nous allions ajouter, que nos meurtriers, que ceux qui nous arrachent la vie, et que nous enfantons en les nourrissant de nos essences!

Mais, pourquoi parler des mystères de l'amour, puisqu'il est banni par tout sur la terre! O amour! Si un cœur seul te livrait passage pour arriver dans le monde, dans ce faux Eden où tout gémit sous le joug de la mort et de la corruption, que de merveilles y seraient à l'instant déployées! La mort et le mensonge disparaîtraient devant toi comme

une vaine fumée! Rien d'impur et de ténébreux ne résisterait à l'ardeur et à l'éclat de ta flamme, et l'Eden céleste, en se montrant dans toute sa magnificence, fournirait ses fruits paradisiaques germant de l'arbre de vie, pour alimenter ses enfans!

Le troisième précepte est celui que l'enfant d'amour, qui meurt pour que son ennemi triomphe, donna la veille de sa mort. Il enseigna à ses apôtres, comme à tous ceux qui peuvent l'entendre, comment, par les mérites de son sacrifice, il a placé un germe de destruction dans le domaine même de Satan, et que, si par la bénédiction du pain et du vin, ou de toutes les autres substances de la terre dont nous nous alimentons, nous répandons sur elles l'esprit d'amour, qui seul peut faire triompher ce divin germe, alors le corps du Christ s'élèvera glorieux dans toutes ces substances; il nous servira seul d'aliment, et celui de Satan qui est notre unique pâture, tant que nous vivons dans l'orgueil et l'égoïsme, ne sera plus trouvé nulle part.

N'oublions jamais que c'est en vain que nous donnons cette bénédiction nous-mêmes, elle doit être faite au nom du Christ, c'est-à-dire, qu'il faut que le Verbe naisse en nous pour la faire lui-même; mais cette naissance ne peut avoir lieu tant que nous vivons en nous, par nous, et pour nous-mêmes.

275. Tous les idolâtres ont très-bien aperçu par leur lumière astrale, que dans l'acte de la nutrition il y avait une porte par laquelle on pouvait pénétrer aux Cieux, et ils l'ont ébranlée par tous les moyens imaginables. Dans tous les cultes, on a prêché le

jeûne et l'abstinence, et différens modes de se nourrir ; nous ne pouvons entendre sans frémir le récit des austérités auxquelles se sont livrés les peuples de tous les âges. Les Scribes et les Pharisiens que nécessairement nous rangeons aurang des idolâtres, puisque tout en eux était opéré par la volonté de l'homme ; pratiquaient le jeûne et l'abstinence. Ils se plaignaient de ce que celui qui est la clef de la porte dont ils étaient eux-mêmes si éloignés, n'enseignait point à ses disciples à jeûner et à prier selon le même mode qu'eux ; et ils nommaient impure la source de la sainteté et de la pureté même, l'auteur de tous les biens.

276. Tous les peuples ont eu leurs jours de consécration, de suspension de travail manuel, et des époques déterminées pour manger une chose plutôt que l'autre. Ceci pouvait avoir son mérite sous la loi de Moïse, comme figure ou plutôt comme voile d'un ordre de choses tout spirituel. Ce profond législateur nous a d'ailleurs indiqué en se couvrant la face pour nous parler des choses d'en haut, que tout ce qu'il nous disait était sous un voile qui nous cachait les plus profonds mystères. Le sens littéral de ses écrits est une couche de peinture grossière de laquelle l'être animal veut s'alimenter, et qu'il ne peut digérer. Le sens métaphorique, que cherche à saisir ce même être animal élevé dans les hauts sentimens et les brillantes régions de ce monde, ne lui sert pas davantage : le sens hiéroglyphique qu'a voulu saisir ce même être spiritualisé, voulant atteindre dès ce monde à la racine de vie, n'a produit que des mons-

très qui ont dévoré ceux qui les avaient éveillés , et qui se sont ensuite dévorés eux mêmes.

277. Le sens métaphysique seul a produit ses fruits qui sont esprit et vie, et par conséquent, ils n'ont pu servir d'aliment aux enfans de la terre ou aux êtres animaux. Ce sens qui dépend, comme nous l'expliquons, de la nature de l'être qui le manifeste et de celle de celui qui le reçoit, possède la racine de vie comme il appartient à l'éternité ; il ne peut que procéder d'un être éternel et n'atteindre qu'un être éternel, soit que l'un et l'autre soient enchaînés dans le temps ou non. Il est d'autant plus difficile à connaître que nous sommes davantage esclaves de la lettre ; il était célé aux scribes et aux pharisiens, comme il l'est à tous les faux sages du jour. Les anciens sages du paganisme, dont les mystères étaient basés sur le sens hiéroglyphique, étaient bien loin de l'admettre ; tous les idolâtres le redoutent d'autant plus qu'il est le tombeau de cette même lettre, qui sert de base à leurs autels et de colonne à leurs sanctuaires.

278. Lorsque le sens ou l'expression métaphysique nous sera mieux connu , nous ne serons plus étonnés si, méditant sur l'état des nations, nous reconnaissons qu'elles ne sont point meilleures les unes que les autres, quoique quelques-unes suivent des morales ou religions en apparence plus parfaites. Nous devons observer ici qu'aucun des trois sens, jusqu'à présent connus, ne peut rien exprimer hors de ce monde et par conséquent rien de divin ou d'éternel ; tandis que par le sens métaphysique du langage que tous les êtres parlent, qu'ils connaissent ou non l'idiôme

que nous employons nous-mêmes, qu'ils s'expriment par des paroles, ou qu'ils gardent le silence, ils parlent du domaine éternel, ils y sèment leurs fruits, soit que ce domaine soit celui de la colère, ou celui de l'amour.

279. Tout ce qui nous a été enseigné dans la sainte cène par la divine victime, lorsque non-contente de nous donner sa vie, elle nous offrait son propre corps pour nous nourrir, ne se limite point à un seul acte extérieur. La lettre que nous en avons saisie loin de nous être utile, nous voile souvent d'autant plus le mystère, que nous nous persuadons davantage d'en posséder la clef. Remarquons que dans notre vallée de misère, nous sommes forcés par notre nature même, de nous alimenter de la destruction de tout ce qui nous environne; le plus fort dévore le plus foible; en cela est un acte tout satanique. En vain pour le pallier, les sages du monde se sont abstenus de manger de tout ce qui avait eu vie; en vain ils se sont réduits eux et leurs disciples à ne vivre que de racines, ils ont trouvé partout le corps de Satan, et partout ils ont inqualifié avec lui par leur nourriture. Comment d'ailleurs l'eussent-ils évité, ayant agi en tout par leur propre volonté, ou puissance volitive, ce qui était obéir ou rendre hommage à Satan leur père?

280. Aujourd'hui le grand vainqueur, pour nous faire participer à sa victoire, dit à ceux qui veulent le suivre dans la route divine qu'il a tracée, de tout faire en son nom, soit qu'ils boivent, mangent, travaillent ou vaquent à toute autre fonction! c'est-à-

dire, de cesser d'agir et de vouloir par eux-mêmes et pour eux-mêmes, et qu'alors lui, l'unique victorieux, viendrait pour *vouloir* et *opérer* en eux. Lui seul peut développer le germe de destruction de l'empire de Satan, seul il peut chasser ce prince de l'abysses, qui règne partout, jusques dans le dernier des grains de sable. Cette destruction opérée par le développement du germe divin lui-même, doit nécessairement produire nouveaux cieux et nouvelle terre, et là le nom de son père céleste sera glorifié même sous le voile extérieur de ce monde. C'est alors que toutes les créatures mystérieusement renfermées dans le cercle de ces nouvelles habitations, se nourrissent et sont revêtues de son propre corps ou de la lumière éternelle.

281. Lorsque nous méditons impartialement sur les disputes qui se sont élevées à l'égard de la transmutation du pain et du vin, entre les nations que nous nommons les plus civilisées de la terre, ne sommes-nous pas tentés de nous demander, si elles ont eu lieu entre des insensés ou entre des êtres doués de leur raison? Comment est-il possible de ne pas reconnaître que les partis en opposition, sont également méchants et également privés de l'esprit d'amour, puisque pour soutenir leur opinion, ils détruisent leur propres frères.

Les sectaires qui se distinguent par des doctrines différentes, ont-ils obtenu de meilleurs fruits de leur nouvelle doctrine? Dans leur égarement ils ont cru atteindre à un très-haut point de perfection, et cependant tous leurs efforts n'ont eu pour but que de rectifier la lettre, à quoi, non-seulement ils n'ont point réussi, mais ils n'ont donné que plus d'essor

à la mort qu'elle contient, surtout lorsque bannissant de leurs temples les images et les idoles, ils s'y sont placés eux-mêmes, en y gravant leurs noms avec orgueil pour publier leurs grandes œuvres ; c'est ce que nous remarquons dans tous leurs principaux temples.

Le plus horrible de tous les monstres de l'abyme, *la propriété*, ne domine-t-il pas plus encore que partout ailleurs, chez les sectaires ; ils doivent eux-mêmes remarquer que le pharisaïsme les écrase ! à quoi leur serviront leur stricte observation de la lettre et leur conduite composée, lorsque la justice montrera les fruits de l'arbre qu'ils cultivent ?

282. Si nous avons compris que la parole de Dieu peut et doit seule nous servir de nourriture, nous connaîtrions comment dans notre ordre extérieur nous inqualifions avec les êtres qui nous entourent, leur servant d'aliment lorsque nous passons en eux, sous le voile de nos expressions. Nous savons que, selon notre manière de nous exprimer, nous ne pouvons que mentir et qu'ainsi nous ne fournissons pour aliment que les élémens du mensonge, ne nous peignant jamais dans aucun être que sous les formes qui sont tout, excepté ce que nous sommes. Nous frappons ici à la porte d'un mystère extrêmement profond, dont nous ne pouvons qu'indiquer la clef et renvoyer à celui seul qui peut ouvrir. Si nous pouvions nous peindre, selon notre ordre infernal, tels que nous sommes, dans un autre être, celui-ci cesserait à l'instant d'être parce que nous lui prouverions par nous-mêmes son non-être, nous lui fournirions

une nourriture qui, au lieu d'alimenter son être, le détruirait. Nous n'avons point de moyens pour exprimer ce qu'est le langage éternel; de même, nous ne pouvons pas dire ce qu'est la mort dans l'éternité, ni faire comprendre une mort continuelle sans cessation d'être. Nous parlons dès ce monde le langage éternel, mais à notre insçu; si les germes infernaux que nous répandons dans tout ce qui nous environne, ne produisent point leurs fruits dans le temps, c'est que tout est ici sous le voile de la miséricorde; les puissances de ce monde ayant obtenu de maintenir pour un temps ce voile ou le système illusoire qui constitue leur empire.

283. Lorsque la parole de Dieu vient en nous, ce qui est selon un mode qu'aucune de nos facultés ne peut concevoir, elle y apporte la réalité, la seule nourriture qui ait germe de vie, et notre être est alimenté, c'est-à-dire produit selon la nature des élémens qui lui servent de matériaux; mais l'être nouveau qui s'élève alors, ne peut être que le Verbe éternel ou le fils unique de prédilection.

Si le voile qui nous a caché la vérité jusqu'à ce jour, était déchiré en notre faveur, nous apercevriens que la parole de Dieu, pouvait seule apporter la réalité ou la vie en nous, puisqu'elle émane de celui qui seul *est*, et que la parole de l'homme de ce monde, qui n'est que mort, corruption et mensonge, ne peut porter dans un autre être, que l'illusion ou la mort. C'est cependant d'un tel aliment que se nourrissent toutes les créatures qui peuplent la terre, et celles-ci

ne peuvent jamais être qu'en analogie avec les éléments qui les composent.

284. Rappelons-nous ce que nous avons dit à l'égard de la parole, qui loin de nous élever, nous abaisse d'autant plus qu'elle nous fixe davantage dans le mensonge, et à tel point que quel que puisse être notre langage, nous ne pouvons que mentir. Lorsque nous disons, par exemple, qu'une chose est noire ou blanche, supposant qu'elle soit matériellement l'un des deux, ne concluons point que nous pouvons également dire vrai ou faux, et que mentir est ce que soutiennent de sciemment faux, les grossiers enfans de ce monde. Ici nous établissons avec la révélation et tous les sages, que nous ne pouvons irrévocablement que mentir, parce que la source de laquelle émanent toutes nos assertions étant l'illusion, la raison qui nous fait dire que la chose est blanche, pourrait aussi bien nous faire dire qu'elle est noire. Il en est ainsi de toutes nos décisions ou conclusions dans nos sciences morales ou physiques. Rien dans notre domaine ne porte avec soi ce caractère indélébile de la vérité, qui se trouve dans les êtres vrais, et qui le prouvent par leur seul mode de s'exprimer, mode que nos facultés ne peuvent nullement concevoir, quoique beaucoup de sages, surtout dans l'antiquité, aient cru l'avoir saisi dans le sens hiéroglyphique.

285. S'il nous était donné de concevoir le mode selon lequel s'alimentent les êtres paradisiaques, nous connaîtrions que la parole est la première substance alimentaire, soit qu'elle vienne de Dieu, pour produire le fils unique de prédilection, étant elle-même le

Verbe éternel qui se parle partout, soit qu'elle vienne de l'image inconnu, l'Elohim, pour produire et alimenter tous les êtres dans l'éternelle création, et surtout nous mêmes. Nous connaissons aussi comment elle sert à alimenter les créatures du temps, ou les voiles qui cachent leurs êtres, lorsqu'elle procède de l'homme de ce monde, qui est l'absence même de la vérité et de la vie. Le Rédempteur a souvent dit qu'il avait un pain céleste dont il se nourrissait, mais ses disciples étaient trop grossiers pour comprendre que ce pain était la parole de Dieu même.

286. Ne disons point que la parole peut être la nourriture de l'ame ou de l'esprit, mais que le corps ou l'enveloppe doit s'alimenter d'objets terrestres et matériels; nous ferions en cela une erreur d'autant plus grossière, que notre corps n'est que la conséquence ou le résultat de l'être immatériel qui y est captif, et qu'il n'a aucune puissance pour s'alimenter par lui-même. La parole est la seule puissance agissante, qui fait que la matière cesse d'être, pour que de sa destruction s'élève la matière.

L'aliment n'est point dans l'acte extérieur, mais dans la puissance opérante du Verbe qui seul peut nourrir, soit l'esprit qui nous anime, soit le corps ou la réunion de nos facultés, soit enfin l'écorce ou notre enveloppe physique; concevons bien que la matière ne peut point pénétrer dans la matière pour la nourrir, et que si celle-ci est apportée dans l'estomac pour servir à cette fin, ce n'est nullement par le contact extérieur, qui sans le principe agissant qui est le Verbe, ne peut produire que la destruction; le Verbe

absorbe et engloutit la matière dans son sein, là il n'y a jamais que lui, seul il entre dans le sein de son Père, seul il s'élève triomphant de ce centre universel, amenant à l'être toutes les créatures; car tout est par lui, il n'y a jamais que lui; il se parle, et tout a la vie!

En cela est le plus grand de tous les mystères, que St.-Jean a développé dans le premier chapitre de son évangile, autant qu'il est possible de le faire avec nos organes.

287. L'enveloppe extérieure se nourrit, comme nous le voyons, de la parole ou du Verbe. Ce qui nous induit en erreur et nous jette dans un labyrinthe inconcevable, c'est que nous confondons le Verbe ou la parole éternelle par lequel tout a l'existence qui alimente tout, étant lui-même le seul être, avec notre parole du temps qui est le voile servant à nous ravir le Verbe, et ne produisant que l'illusion ou l'absence de l'être. Le mode selon lequel nous nous exprimons, copie néanmoins l'action du Verbe éternel d'une manière assez séductrice, pour que les puissances de ce monde puissent prouver à leurs enfans, qu'ils possèdent la parole, ou le don de pouvoir se reproduire, en se parlant eux-mêmes.

288. Notre intelligence est tombée dans un tel état de décrépitude et de dégradation, qu'elle ne conçoit pas même les phénomènes qui se passent dans sa circonscription : aussitôt que par notre puissance volitive qui est notre Verbe, notre parole (telle qu'elle soit) ou plutôt le voile qui nous ravit le Verbe saint, puisque, ainsi que nous l'avons expliqué, où nous sommes,

le Verbe éternel ne peut plus être; aussitôt disons-nous que par cette puissance, nous avons saisi une substance alimentaire, nous la livrons à la mort et à la corruption qui sont nos agens, nos coopérateurs. Ces puissances paraissent imiter l'action du Verbe en la recevant dans leur sein, elles en dévorent l'enveloppe grossière; la disposant par là à pénétrer par notre racine de vie, ou à entrer et à sortir du centre universel pour amener à l'être de nouvelles créatures.

Mais comme dans l'action du Verbe éternel, il n'y a que lui qui donne l'être possédant seul la vie, de même dans le voile qui nous ravit le mystère, il n'y a que la mort et la corruption, puissances opérantes, qui soient représentés en être et qui soient notre être. Ce qui a lieu dans l'ordre extérieur à l'égard de notre enveloppe, a lieu pour nos facultés et pour tout ce que nous pouvons concevoir de ce *moi* qui constitue l'absence du Verbe.

289. Ce que nous présentons ici sans être au-dessus de toute intelligence, atteint les portes du mystère en dehors desquelles il faut que l'intelligence demeure. Cependant si le mystère est développé en nous par l'esprit et non par la chair et le sang qui peuvent le présenter par une imitation fautive, alors tous les voiles extérieurs qui nous le cachent s'éclipseront, et chacun de ces voiles montrera ce qu'il contient, au nouvel être né de l'esprit. Quoique toute lettre, ou toutes paroles mentent de nécessité, par leur propre nature dans tout ce qu'elles expriment, elles n'en contiennent pas moins l'esprit de la chose, seulement elles sont l'écorce qui nous ravit cette chose d'une

manière absolue, tant que l'esprit qui a fait écrire ou parler ne s'élève point en celui qui lit ou qui entend. Or, l'esprit en nous est toujours agissant, soit qu'il appartienne à la colère ou à l'amour; comprenons seulement bien que tout est sous le voile, dans le temps.

Lorsqu'avec nos moyens grossiers, nous avons dépeint le mode selon lequel nous recevons la nourriture par la voie extérieure, nous n'avons pu indiquer qu'aussi loin que notre intelligence a été dans le cas d'atteindre; nous avons toujours prouvé que tout, dans sa limite et pour elle, était sous la loi, du mensonge et de l'illusion, quoique tout soit esprit et vie, pour celui qui a l'esprit d'amour.

290. Remarquons bien que l'esprit du monde qui est étranger aux mystères de l'éternité, peut d'autant moins indiquer ces mystères qu'il veut nous prouver au contraire que son domaine est celui de la réalité, qu'il est l'Eden conquis, et que celui-ci triomphe par l'acte de la manducation extérieure, ainsi que Satan l'avait fait affirmer par le serpent, ou la réunion de toutes les facultés séductrices du domaine animal. Rien dans le cercle de notre intelligence, ne peut nous prouver que la matière ne reçoive pas directement sa nourriture d'elle-même; or s'il en était ainsi, et qu'elle se *substantialisât*, les savans auroient raison d'affirmer, comme la plupart le font, que nos facultés s'engendrent de la matière, selon le même mode que celle-ci s'engendre des fruits de la terre.

291. Quoique notre intelligence ne puisse nulle-

ment atteindre à la réalité par l'écorce, s'il arrive cependant que sur quelque point de notre univers le Verbe Divin, toujours opérant, ait brisé ou ébranlé le voile qui nous cache la vérité, nous resterons surpris de voir que cette même intelligence acquerra de nouvelles facultés avec lesquelles elle pénétrera où nul avant elle n'avait pensé que l'on pût parvenir. Si cela nous était donné, nous publierions comment il arrivera que, lorsque le sauveur victorieux aura franchi la barrière qui l'éloigne de notre domaine, et qu'il respecte à cause de notre franc-arbitre, tout dans l'univers s'empressera de se ranger sous ses drapeaux, en recevant son esprit qui, partout, fera éclore le germe des âmes et des facultés célestes.

292. Le voile extérieur (le nous-même et tout ce qui peut être conçu dans le temps), qui nous cache toutes les choses d'en haut, étant leur éclipsement ou la cause de leur absence, existe suivant un mode analogue aux puissances et aux objets qu'il nous ravit; mais nous n'atteindrons certainement pas à l'être ou à l'objet qui nous est ravi, par la cause de son non être. Ce voile est produit et nourri par la parole, le Verbe ou la volonté de l'être satanique, qui est la seule et unique nourriture ou puissance productrice de notre ordre extérieur; quoique tout ce qui le compose cache également sa cause engendrante, Satan, pour ne laisser briller que les fruits, ou les beautés du faux Eden, l'ordre extérieur de ce monde. Concevons à présent que la puissance colérique qui a appelé cet ordre extérieur, et qui livre ses fruits à ses enfans, le *nous même* ne permet à ces fruits de pénétrer

en nous, que parce qu'elle y arrive elle-même par eux, en s'identifiant avec nous et transformant nos vertus, qualités et propriétés, en sa propre nature.

293. Ce n'est donc point par les choses que nous mangeons, que nous vivons, mais bien par la parole ou le Verbe qui pénètre notre racine de vie, et qui nous engendre et nourrit des matériaux qu'il y veille et qui sont *his*. La parole ou la volonté satanique a la puissance d'amener à l'être la fausse épouse, ou le voile illusoire qui se compose de tout ce que nous pouvons voir et concevoir, et qui ne peut être qu'illusion, parce qu'il n'appartient qu'au Verbe divin seul de communiquer la vérité et la vie. Lorsque nous mangeons, si nous le faisons au nom du Verbe divin, c'est-à-dire, si nous le faisons par son esprit, nous ne faisons qu'un avec lui, lui seul agissant en nous, la nourriture ou tout ce qui pénètre en nous, paroles ou substances, est reçu par lui; il consume toutes les impuretés par son feu d'amour, car rien ne peut arriver au centre universel ou à l'éternel père que par lui. C'est de là que ce Rédempteur victorieux s'élève continuellement dans son triomphe, montrant au sein de la gloire toutes les créatures pures et parfaites qu'il ressuscite ou amène de leur source, comme autant de trophées de sa victoire. La molécule qui arrive à notre racine de vie dans l'acte de la nutrition, est bien la même qui s'élève de cette racine ainsi que nous l'avons démontré, pour s'identifier à notre être; mais notre intelligence ne peut pas concevoir comment cette identification a lieu, puisqu'il n'y a plus rien qu'elle puisse saisir d'elle; or rien ne peut s'élever de

notre racine de vie, qu'après avoir été dépouillé de ses qualités corrompues et de son enveloppe grossière, c'est-à-dire de tout ce que nous pouvons concevoir et connaître en elle. Lorsque nous disons qu'il n'y a que le Verbe, que tout est lui, et qu'excepté lui, rien n'existe, nous exprimons en notre langage grossier, ce qui est inexprimable, ce que notre intelligence ne peut certainement point comprendre.

294. L'acte de la manducation nous offre une carrière si vaste, que nous pourrions en parler continuellement, et avoir toujours quelques nouveaux phénomènes à présenter. Dans notre ordre colérique, et sous le voile, au point que nous nommons le domaine de la fausse épouse, toutes les créatures animées et inanimées, ne s'alimentent que de la destruction de tout ce qui les environne; de sorte que nous pouvons dire, que la mort et la corruption leur servent de pâture. Si dans nos méditations, nous sommes éclairés par la sagesse, nous verrons que les fruits que nous portons à notre bouche, pour les identifier à notre propre substance, en nous en nourrissant, sont entièrement engloutis par la mort et la corruption, et que ces deux gouffres, qui ne disent jamais : *c'est assez*, après avoir fait tout disparaître, ne nous présentent pour nourriture que le vide horrible de leur sein. C'est de là que s'élève, non point une créature, mais un voile qui est l'absence de la créature, soit animée, soit inanimée.

295. Nous n'avons jamais cherché à nous expliquer comment la substance alimentaire qui nous sert de nourriture, s'identifie avec notre propre substance.

Ce phénomène si journalier est cependant celui qui devrait nous intéresser le plus, et c'est celui dont nous nous occupons le moins, excepté pour satisfaire nos appétits sensuels. Nous voyons les molécules des fruits de la terre se transformer en notre propre substance, sans que nous sachions par quelles filières elles ont passé pour y parvenir. Nous savons néanmoins que toute substance destinée à en alimenter une autre, ne peut effectuer cet acte qu'en traversant une racine, ou un centre de vie, soit que la créature qui s'alimente soit minérale, végétale, ou animale.

296. C'est donc à la racine de vie que nous devons chercher la cause de notre existence, et non dans la substance alimentaire, comme le veulent nos sens. Dans la substance alimentaire est bien la douceur et le bonheur de l'existence, mais il faut présumer que pour jouir de ces dons, nous possédons déjà la vie, ce qui ne peut être dans notre ordre de choses, puisque l'arbre de vie y est irrévocablement cédé et gardé par l'épée de feu; aussi tous les êtres qui existent dans le temps, ne sont-ils, par cette privation de la vie, que les voiles ou les tombeaux des créatures vraies.

297. Dans les régions célestes, où tout est sous la loi d'amour, les créatures divines s'alimentent aussi les unes des autres; mais à qui parler des merveilles d'en haut? Dans le domaine de l'amour, les créatures s'alimentent en donnant leur vie, leur gloire et leur félicité à tout ce qui les environne, parce que la vie d'amour consiste à vivre par les autres, à être glorieux de leur gloire et heureux de leur félicité. Sous

cette loi, les fruits de la terre céleste, qui servent d'aliment à ses habitans, ne peuvent être saisis ni par la mort, ni par la corruption; celles-ci n'ont là aucun accès; mais ils sont reçus dans le sein du Verbe vivificateur qui est en nous, et qui est nous mêmes. Là ils reçoivent un principe de vie et un caractère éternel, de manière qu'ils ne ressortent de notre sein que par une ascension glorieuse, dans laquelle ils vont publier partout la gloire et la majesté du Verbe qui les a revivifiés et ornés de mille beautés.

298. Si dans notre patrie céleste l'acte de la nutrition est si sublime que nous ne puissions rien en exprimer, que devons-nous supposer, que dût y être l'acte de l'engendrement? Celui-ci appartient plus particulièrement à la série du cinquième sens, mais tout est tellement lié, que nous devons en présenter les principaux points de rapprochement. Dans notre ordre actuel, toutes nos fonctions s'exécutent selon le mode animal, et tout ce que nous pourrions dire de leurs défauts nous en apprendrait moins que si, interrogeant les êtres, nous écoutions leurs paroles muettes. Si après avoir reconnu la vanité de tout ce qui nous entoure et de nous avant tout, nous étions invités aux noces de l'agneau, nous interrogerions le Verbe divin en nous, et il nous montrerait, en y naissant, ce qu'est la vie céleste. L'Être du temps nous dit, par la honte qu'il a des conséquences de la mastication, qu'au lieu d'avoir fourni la vie, il n'a eu pour résultat que la mort, et que ses fruits n'ont pu fournir que nourriture. La créature paradisiaque, loin de se cacher dans aucune de ses fonctions, étonne

l'univers par la beauté de ses fruits; elle ravit et ébaume toutes les autres créatures qui s'élèvent dans son cercle, et toutes reçoivent par elle le bonheur de l'existence. Quant à l'acte de l'engendrement, par lequel les créatures créent continuellement leurs semblables, nous le passerons sous silence parce qu'aucune faculté ne peut rien en comprendre; seulement, nous dirons que la lumière n'a jamais trop d'éclat pour le montrer à tous les regards, tous les êtres le *présencient* et y participent, tout dans la nature reçoit également le baiser mystérieux que l'époux donne à l'épouse : il n'y a là, ni il ne peut y avoir aucune jalousie; ce monstre y est d'autant plus étranger et inconnu, que le bonheur des uns ne peut consister qu'à faire celui des autres, et à donner sa vie à son semblable pour se recréer ou se reproduire constamment dans les mystères de l'amour.

299. Nous avons déjà démontré que l'engendrement n'avait lieu dans notre ordre de choses actuel, que dans l'excès de la haine, en cherchant à tout ravir à l'être, pour lequel nous voulons prouver que nous mourons d'amour. Le résultat de cet engendrement est le même, c'est-à-dire, de la même nature que celui que nous obtenons de l'acte de la nutrition : la mort au lieu de la vie, la corruption au lieu de la pureté et de l'incorruptibilité. De sorte que si le Verbe divin ou l'enfant d'amour, ne donnait point sa vie à son ennemi, à celui qui le met à mort et veut tout lui ravir, nous resterions enchaînés pour toujours dans le sein de la mort, sans espérance de vie ou de salut.

300. Nos sens nous indiquent que notre enveloppe croît en raison de la quantité de substance qui se combine avec elle. C'est ce que l'être bestial voit, mais nous admettons que celui-ci est aveugle, même dans son domaine, et que tout ce qu'il nous enseigne, eût-il l'apparence de la pure vérité, est puisé à la source de l'erreur et de l'illusion. Certainement les créatures participent à la nature des fruits dont elles se nourrissent, mais ceux-ci n'ont en eux aucun principe de vie, et c'est par suite de l'erreur la plus générale et la plus grossière que nous voulons animer l'esprit en donnant du ton au corps, comme si l'effet pouvait agir sur sa cause, c'est-à-dire le corps sur l'esprit.

304. Dans l'acte de la nutrition, il y a une quantité plus ou moins grande de substance détruite ou éclipsee, et nous croyons que c'est parce qu'elle a été employée à notre croissance; en cela nous nous trompons; s'il nous était donné de connaître comment tout n'a la vie ou l'être que par le Verbe, nous saurions qu'à l'instant où il retire les créatures dans le sein de son père, aucune n'a l'être, et que c'est en s'élevant du centre universel ou de son père, qu'il se *parle* et tous les êtres sont. Ainsi, lorsqu'une substance ou toute espèce de créature entre dans notre racine de vie, elle ne peut y pénétrer et en sortir que par le Verbe; il crée constamment, il ne peut emprunter de matériaux qu'en lui-même, or il est constant qu'il n'existe que lui, car depuis le grain de sable jusqu'à l'être le plus haut, tout n'est que par lui, et ne s'alimente que de lui-même. La molécule qui pénètre

dans notre racine de vie, n'est plus, puisque dans le Verbe, il n'y a que lui, et la substance qui s'élève de cette racine de vie pour nous alimenter, ne peut être que le Verbe, tout recevant uniquement l'être par lui.

302. Comme nous avons dit que l'existence de notre ordre extérieur était commandée ou présidée par la mort et la corruption, nous pourrions présumer que ces puissances ont un principe de vie qui peut donner l'être, car enfin nous possédons un ordre de choses quelconque qui se présente à nous en être. Nous renvoyons pour l'explication de cette existence phénoménique, à l'acte de l'engendrement, où nous démontrerons que tout est l'un dans l'autre, mais le tombeau l'un de l'autre.

303. Si nous méditons sur le mode de notre ordre de choses, ne devons-nous pas frémir d'horreur en voyant que toutes les créatures se mangent les unes les autres? A quel mystère peut donc servir de voile une loi si étrange?

L'insensé accuse la sagesse et la bonté divine; l'ignorant voit de la défektivité dans les œuvres du Tout Puissant, et le méchant prononce dans sa malice, qu'en cela est un mal horrible et que l'Eternel est l'auteur de la destruction, de la souffrance et de tous les autres maux qui nous accablent.

L'enfant d'amour qui sait que son père est aussi bon et aussi juste que puissant, impose silence à l'animal méchant lorsque chez lui; celui-ci veut encore élever sa voix; il sait par l'esprit qui l'éclaire que tout dans le temps est voile, ou tombeau du réel,

et que les *êtres* et les *choses* renferment des beautés d'autant plus sublimes, que le voile qui nous les ravit est souvent plus horrible et plus ténébreux.

DU SENS DE L'ODORAT ET DE L'ENGENDREMENT.

304. Ce sens est la cinquième porte ouverte par laquelle nous pouvons jouir des beautés de la création; nous recevons par lui la nourriture ainsi que par toutes nos autres facultés; comme nous connaissons moins l'étendue du domaine où il exerce ses fonctions, nous le jugeons d'abord d'une moindre utilité que les autres, mais il n'est ni moins beau, ni moins grand. Il a un rapport très-particulier avec le goût; comme celui-ci, il contribue au bonheur de l'existence. Il absorbe les corps lorsqu'ils sont dans un état de *gazéification*, à-peu-près dans les mêmes circonstances que lorsque le quatrième sens les reçoit dans un état de liquéfaction.

305. Les parfums qui nous ravissent par l'excès de leur douceur, sont, ainsi que tout ce que nous connaissons en nous et hors de nous, les voiles qui nous empêchent de posséder les beautés célestes. Dans le nombre infini de ces beautés, celles qui nous sont cachées par les odeurs appartiennent aux plus hautes régions, mais nous ne pouvons nullement les connaître par leurs voiles.

306. La porte des mystères a été ébranlée à diverses époques, et les habitans de la terre, qui ont été

assez heureux pour entrevoir quelque chose des merveilles qui nous étaient cées, ont tressailli de joie; quelques-uns d'eux ont voulu les publier, ils en ont balbutié quelque chose dans leur premier transport, mais nul ne les a compris, les enfans de l'amour pouvant seuls entendre le langage de l'amour. Sur la terre on a saisi la lettre de leur expression; l'imagination s'est formée par elle un fantôme illusoire et ce fantôme a représenté tout ce que, dans notre égarement, nous avons voulu qu'il représentât.

307. Comme l'amour aujourd'hui, déchire encore de nouveaux voiles qui nous cachaient la magnificence de son empire, toutes les puissances de la terre et de l'abîme s'efforcent de répandre leurs ténèbres pour remplacer ces voiles. Ces puissances se sont emparées de tous les points par où l'amour, ou ses feux, pouvaient nous parvenir, et sur la terre les enfans de la colère sont seuls connus, seuls entendus. Comment publierons-nous donc les beautés d'un domaine étranger; comment ferons-nous comprendre ce que sont les parfums, et avec quelle langue parlerons-nous de l'engendrement? Nous ne citons pas ici les odeurs matérielles qui nous empêchent de jouir des parfums célestes, ni de l'acte bestial qui nous ravit l'engendrement divin; nous le répétons : du sépulcre nous n'arriverons point à la vie qu'il renferme, mais celui en faveur duquel la pierre sera levée par l'amour, lorsqu'il naîtra en lui, restera étonné à la vue de la pureté des créatures, que tout dans notre univers renferme.

Le cantique de Salomon, si souvent profané par les insensés qui n'ont ni yeux pour le lire, ni intelli-

gence pour le comprendre, nous transporte dans les hautes régions où les créatures enivrées d'amour, engendrent dans leur domaine selon le mode paradisiaque. Il nous montre que l'époux et l'épouse n'habitent qu'au milieu des aromates; c'est sur la montagne, où ceux-ci croissent, qu'ils font leur retraite, c'est au milieu des lys qu'ils se parlent amour; c'est-là que l'épouse demande le baiser de l'époux; elle met son amour au-dessus de tout, parce qu'elle est enivrée de l'odeur de ses parfums, parce que son nom lui-même s'élève comme un parfum qui embrâse et pénètre tout.

308. Avant que d'entrer dans les hautes régions de l'engendrement, nous devons nous rendre compte de ce qu'est l'odorat, et expliquer le mécanisme par lequel les odeurs nous arrivent. L'art est d'autant plus pauvre, à l'égard de ce sens, que nous atteignons moins par notre être éternel, aux régions où il déploie toute sa magnificence, là où l'époux lançant les feux d'amour les plus purs, jouit des embrassements de son épouse. Nous nous élevons, par le nouvel Adam, au septième jour de la consommation, mais nous n'y sommes point entrés par notre père, le vieil Adam. Lorsque celui-ci entra en Eden, ce parvis qu'il devait franchir pour arriver au grand jour du repos, il fit un pas rétrograde; il fallait qu'avant d'entrer dans ce grand jour, il descendît jusqu'aux fondemens de l'abyme, pour en revenir chargé de trophées inconnus dans le temps; mais le sceau doit rester sur le mystère, jusqu'à ce que l'amour lui-même vienne le lever.

309. Les sept couleurs se sont présentées à nous

naturellement divisées en sept souches. L'art n'a pas eu beaucoup de peine à classer les sept notes de la musique ; nous n'avons point été aussi heureux à l'égard des sapides, et l'histoire naturelle n'a rien pu nous apprendre sur la nature des odeurs , sur leur nombre et sur leurs souches. Nous savons métaphysiquement, que les odeurs ne peuvent être produites que par la même cause, qui donne naissance aux couleurs , aux sons et aux sapides. C'est donc en les calquant sur ces antécédens , que nous pourrons obtenir une base pour nous servir de point d'appui.

340. Les odeurs , ainsi que les couleurs et les sapides, ne peuvent nous arriver que par les corps qui sont revêtus de ces propriétés. Excepté que nous soyons privés de la vue , tous les corps ont une couleur pour nous. Ce n'est que par les couleurs que notre œil reçoit les objets ; sans elles il n'y aurait pour lui rien d'existant. Les corps n'existent donc à l'égard de notre vue que par elles, et ce sont leurs différentes nuances qui nous les font connaître ; de sorte qu'il suffit que nous puissions palper un objet pour qu'il soit possible d'y distinguer une couleur quelconque ; mais il n'en est point de même si nous les considérons sous le rapport de leur saveur et de leur odeur. Les corps ont certainement tous une odeur et un goût ; cependant nos sens ne peuvent pas toujours jouir de ces propriétés. Nous devons alors considérer les sens du goût et de l'odorat comme étant *aveugles*, si nous pouvons nous servir de cette expression , dans une partie de la nature.

341. Comme les corps odoriférans nous affectent

à-peu-près de la même manière que ceux qui sont doués de la saveur, nous diviserons les odeurs en sept souches, que nous désignerons par les mêmes noms que les sapides. Nous aurons donc pour 1.^{re} souche l'odeur douce, pour 2.^e l'amère, 3.^e l'aigre, 4.^e l'acide, 5.^e l'acide, 6.^e la saline, 7.^e la fade.

342. Remarquons que dans les odeurs, ainsi que dans les sapides, les couleurs et les sons, la première souche est le tronc d'où s'élèvent toutes les autres, lesquelles ne sont que des modifications ou extractions de la principale; de sorte que, c'est toujours la première souche qui, en s'élevant de degré en degré, forme, en se présentant sous différens caractères, les sept odeurs, et c'est dans l'espace infini qui sépare ces souches, que s'élèvent les nuances qui rendent le nombre des odeurs incalculable, ainsi que celui des sons, des *sapides* et des couleurs.

343. Nous savons métaphysiquement, que la distance qui sépare les cieus entre eux, est infinie; ce caractère se montre dans celle qui sépare les couleurs, mais notre intelligence pour laquelle toute vérité est célée, ne veut point l'admettre. Cependant si nous voulons calculer les nuances, nous ne pouvons pas plus atteindre à la dernière d'entr'elles, qu'à la moindre des molécules des corps. Nous ne pouvons point nier ce caractère infini que nous trouvons partout; mais comme cette porte est fermée à toutes nos facultés temporelles, celles-ci nous ramènent toujours dans leur domaine. Ce que nous disons, à l'égard de la distance qui sépare les couleurs, s'entend aussi de celle qui sépare les sons, les sapides et

les odeurs ; car les nuances qui s'élèvent dans leurs limites, sont toutes aussi infinies. Lorsque au moyen de nos facultés, nous mesurons la distance qui sépare l'*ut* du *re*, le rouge de l'orangé, nous la déterminons et nous concluons, que son espace est borné ; nous ne réfléchissons pas que nous mesurons encore plus matériellement le diamètre et la circonférence d'un grain de sable, et cependant nous savons que le nombre de ses parties étant infini, il est lui-même affecté de ce caractère dans toutes ses parties.

314. Les connaissances que nous avons sur tous les phénomènes qui nous environnent, sont si limitées et si contraires à la vérité, que nous devons rappeler à chaque instant les premiers élémens, qui nous enseignent le mode selon lequel nous existons. Nos sensations ainsi que nos désirs et nos pensées, fournissent continuellement les matériaux qui alimentent notre être ; mais celui-ci peut d'autant moins saisir la réalité et la vie que ces matériaux renferment, qu'ils sont eux-mêmes les remparts qui nous ravissent l'arbre de vie ; ils sont en outre gardés par l'épée de feu du Chérubin qui nous dévore, lorsque nous nous approchons de ces remparts pour saisir cet arbre. Or, remarquons que nous en approchons constamment, puisque nous ne vivons dans le temps que par eux ; le mystère est que nous sommes tués par l'épée avant que d'avoir vécu. Il est constant que nul, dans ce monde, ne possède l'arbre de vie, et ce n'est que par celui-ci que nous pouvons avoir l'être. Les puissances de ce

monde maintiennent, pendant notre existence temporelle, le fantôme, ou le nous-même, dont l'existence consiste dans la poursuite de la vie, sans que jamais il puisse la saisir dans ce monde. S'il le pouvait, le temps triompherait dans l'éternité, Éden germerait et produirait ses fruits éternels dans l'abyme infernal, où il est enfoui, il prouverait par là le triomphe de la colère.

315. Quoique tout soit sous la garde de l'épée de feu, l'éternelle nature n'en est pas moins sous nos yeux dans toute sa perfection ; si nous n'en jouissons pas, c'est que nous n'avons point les organes par lesquels les objets célestes puissent nous parvenir. Pour mieux connaître comment ce ne sont point les beautés de la création qui nous manquent, mais bien les facultés pour les saisir, considérons que nous ne jouissons des corps que par un certain nombre de qualités et propriétés, lesquelles dépendent de la quantité de portes que nous avons ouvertes pour les recevoir, comme leur état de perfection ou d'imperfection dépend de la nature de ces portes. A présent, si nous avons bien compris, comment les corps appartiennent à une source infinie, nous devons concevoir que le nombre de leurs qualités et propriétés est infini. Nous savons parfaitement que si nous n'étions pas doués du sens de l'odorat, non-seulement nous ne connaîtrions point les odeurs, mais nous ne supposerions pas même qu'elles puissent exister. Il en est de même à l'égard de tous nos autres sens, lesquels étant en tout ou en partie détruits, rendraient l'ordre extérieur nul pour nous, chacun selon ce qui

le concerne, sans que pour cela rien dans cet ordre cessât d'exister. Cet exemple suffit pour nous faire connaître, que la nature céleste peut exister dans son complément sous nos yeux mêmes, et ne point arriver jusqu'à nous, faute d'organes pour la recevoir.

316. Nous devons aussi remarquer que, si nous, qui jouissons de tous nos sens, nous ne pouvons point faire comprendre aux sourds ce que sont les sons, ni aux aveugles ce que sont les couleurs, comment pourrions-nous expliquer des qualités et propriétés, pour lesquelles nous n'avons jamais eu d'organes? Nous savons, par la nature même des corps, et par la racine à laquelle ils appartiennent, que tout est en eux, par cela même, qu'appartenant à une source infinie, ils participent à la nature de cette source. Observerons-nous à présent que ce que nous disons peut être vrai, pour les créatures appartenant à l'éternelle création, mais qu'ici, sous les limites du temps, où tout a un commencement et une fin, tout doit avoir des bornes analogues? C'est là ce que nous indique notre intelligence, qui classe, d'après ses capacités, les œuvres de l'Eternel; mais alors nous supposons que les créatures paradisiaques et l'Eden céleste sont très-loin de nous, que les cieux sont d'un côté, l'enfer de l'autre, et que toutes les régions célestes ont des limites ou divisions selon le mode des domaines de ce monde. Démontrer comment tout est en tout, et sur un seul point, est d'autant plus difficile, que là, tout est métaphysique, c'est-à-dire plus haut, que les limites où notre intelligence peut s'élever. Les anciens sages étaient parvenus par

leurs seules connaissances hiéroglyphiques, jusqu'à la porte de ce mystère; ils croyaient en avoir la clef et la transmettre à leurs initiés, en leur enseignant que tous les corps parcouraient les divers étages de la création, dans un nombre d'années presque incalculable, qu'ils nommaient le grand cycle. Pendant cette époque la pierre la plus brute pouvait être amenée du fond du cloaque le plus impur, pour venir occuper, par l'action du souffle divin, la place la plus élevée parmi les créatures célestes. L'esprit humain, en se perdant dans une foule de spéculations qui l'enivraient par leur sublimité, a produit les fruits de l'ivresse ou de l'extravagance, en enfantant la métempsycose et tous les mystères monstrueux, enfouis aujourd'hui sous les ruines des tombeaux, avec ceux mêmes qui leur avaient donné naissance. Notre intelligence veut toujours chercher la grandeur dans les limites du domaine où elle exerce ses fonctions, et l'éternité dans le nombre d'années multipliées à l'infini; mais où peut-elle atteindre avec de tels moyens? Elle est exilée des régions de la réalité, et ses efforts, pour se rapprocher de son ancienne patrie, *Eden*, l'en éloignent d'autant plus, qu'ils lui font trouver partout l'erreur et la mort; chaque pas lui creuse un sépulcre ou lui élève un nouveau voile.

317. Nous avons expliqué comment le fluide astral, étant la cause de toute décomposition ou expansion, nous procurait la jouissance des qualités et propriétés des corps. Lorsque, dans sa marche, il pénètre à travers le circonscripteur d'une molécule, il

s'y présente avec les qualités et propriétés dissoutes dans la lumière; mais il est repoussé, ainsi que nous l'avons fait connaître, dans l'acte de la manifestation des couleurs par la réflexion, lorsqu'il arrive devant la barrière inviolable de l'universel centre. Il résulte de cette action un choc violent qui amène à notre portée les phénomènes, ainsi que les qualités et propriétés dont nous jouissons dans le sein de la mort, par la puissance de la colère. Mais le sanctuaire ou le centre incompréhensible, tout métaphysique, continue à produire, selon sa nature créatrice, et à l'aspect des merveilles s'élevant de cette source, qui est partout, les créatures contemplent les nouveaux cieux et la nouvelle terre dans toute leur magnificence, et elles tressaillent d'allégresse.

318. Comme le centre universel est partout, nous devons le voir dans chaque corps; ceux-ci, abstraction faite de la lumière, sont tous métaphysiques; comme tels, nous ne pouvons nullement ni les connaître, ni les concevoir. Revêtus de la lumière, ils peuvent seuls affecter nos sens; hors de cette enveloppe, ils n'ont plus pour nous ni limite, ni couleur, ni pesanteur, ni aucune autre qualité ou propriété; tout cela existe dans la lumière, l'universel sensibilisateur. Lorsque nous parlons des corps, nous comprenons toujours que toutes leurs qualités et eux-mêmes n'existent pour nous que dans leur enveloppe; quant à eux, ils sont à jamais un sanctuaire inviolable, où le saint Trinaire manifeste continuellement les œuvres de la création; et celles-ci, pour nous être célées, n'en sont pas moins constantes et éternelles.

Dans les régions célestes, l'enveloppe des corps est la pure lumière, comme dans notre ordre de choses, cette enveloppe, ainsi que nous l'avons expliqué, est l'insondable ténèbre; et, si nous ne sommes pas déchirés par les furies qui habitent ce domaine ténébreux, c'est que les puissances de ce monde les enchaînent par le voile qu'elles fournissent pour conserver cet ordre de chose temporel.

319. Considérons à présent que, quelle que soit la petitesse de la molécule qui nous apporte l'odeur, lorsqu'elle est réduite en expansion par le fluide astral, elle n'en renferme pas moins toutes les formes, qualités et propriétés du corps dont elle faisait partie. Dans la marche qu'elle suit, pour venir affecter le sens de l'odorat, elle se répand dans toutes les directions, continuant sous l'influence du fluide, à être divisée jusqu'à ce qu'arrivant en contact avec nos vaisseaux *odorifères*, elle pénètre par leurs canaux, dont le diamètre inappréciable est toujours beaucoup plus grand, que celui de la molécule elle-même; mais concevons qu'il n'en est point ainsi à l'égard de la lumière qui lui sert de vêtement. Son étendue peut toujours être calculée, c'est-à-dire, non celle du centre de puissance ou de la molécule, mais bien celle de son enveloppe. Or, nous avons fait connaître comment la lumière n'existe que pour vêtir les corps, et que partout où sont les corps, ceux-ci commandent à la lumière d'être, pour les voiler; là est l'image de la corporisation de la Divinité. L'Éternel parle, et ses œuvres revêtent sa parole!...

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le mécanisme par lequel les odeurs nous arrivent, parce qu'elles suivent la même marche que les sapides, les couleurs et les sons, lorsque ceux-ci pénètrent à notre racine de vie; mais nous continuerons à développer les mystères de la nature, pour conduire autant que possible, jusqu'aux portes de l'engendrement.

320. L'aurore du nouveau jour, qui nous offre ses feux, nous montre que tout est en tout, puisque l'Eternel créateur est toujours dans ses œuvres, et qu'il est l'unique source de laquelle s'élèvent et les cieus et l'abyme. Cette source continuellement jaillissante, renferme tout, elle existe aussi bien dans le moindre des grains de sable, que dans le plus grand des astres, et dans l'un aussi facilement que dans l'autre, elle peut tout produire à nos yeux; elle peut nous montrer infiniment plus encore que nous n'y appercevons, et cela avec autant d'étendue et de détail dans un grain de sable que dans un astre. Ainsi, loin d'être surpris de ce que toutes les beautés de la création, et les cieus et l'abîme existent sur un seul point, ne soyons étonnés que de ne pas les y voir tous se développer.

321. Le grain de sable que nous foulons avec mépris, est un voile qui cache à nos yeux un centre de pouvoir ou une puissance absolue; non seulement il est indestructible par lui-même, mais encore intarissable en merveilles et en beautés, lorsque le souffle ou l'esprit de Dieu se meut autour de lui pour déployer ce qu'il contient. De sorte que, si l'Eternel créateur souffle sur la poussière, l'univers qu'elle renferme

peut s'en élever dans toute sa magnificence. Remarquons que tout se fait par le souffle ou par l'esprit de Dieu, et que si nous recevions cet esprit, celui-ci développerait en nous un germe qui renferme plus qu'un univers, puisque le Verbe qui naîtrait de ce germe est l'auteur de tous les univers. C'est par lui que tout est, hors de lui rien ne peut avoir l'être; c'est par lui que nous redevons les Elohims par lesquels tout a été créé.

322. Lorsque nous prouvons que dans notre ordre extérieur nous ne possédons point la vie, il est clair que c'est prouver que nous ne vivons pas; alors, que peut être cet ordre extérieur, et que sommes nous nous-mêmes? Il est difficile de faire comprendre à l'intelligence que nous ne sommes que par le non être, c'est-à-dire par l'action de repousser la vie, laquelle tend constamment à pénétrer en nous, quoi que nous la comprimions constamment. Par cette action, le Verbe divin, qui est cette vie, est mort en nous, et l'arbre de vie nous est célé, mais s'il n'était en nous, nous ne serions pas. Tout ce que nous connaissons en nous, tout ce que nous pouvons voir dans notre univers, ou comprendre de céleste et de divin dans nos plus hautes conceptions, sont les remparts qu'élèvent les puissances de ce monde, pour empêcher le Verbe éternel de régner dans son domaine, qui est l'éclipsation du temps. Cette vérité, la base fondamentale de la religion chrétienne, est aujourd'hui inconnue, et les puissances du monde qui triomphent par leur racine colérique, chantent partout leur victoire, mais l'enfant d'amour n'en est pas moins la racine cachée de tout ce qui a l'être, et

si ses ennemis triomphent , c'est par sa générosité.

323. En présentant les corps où leurs molécules, comme des centres de puissance absolue, nous atteignons à la porte des mystères, là, où il est interdit à notre intelligence d'entrer. Si celle-ci pouvait y pénétrer, comme ont cru le faire tous les anciens sages de la terre, ce serait preuve que nous aurions frappé à une fausse porte, laquelle en s'ouvrant, nous découvrirait une région non moins illusoire, quoique belle et sublime. Les molécules en expansion peuvent donc nous représenter, lorsqu'elles nous pénètrent, infiniment plus que nous ne pouvons concevoir, elles renferment toutes les beautés célestes; mais le nouvel être seul en naissant en nous, peut en jouir; quant à l'être du temps, que peut-il recevoir? Lorsque nous comptons au nombre de nos richesses toutes les beautés de la nature extérieure, qui nous arrivent par nos cinq sens, ne sommes-nous pas comme les malheureux qui entasseraient les lambeaux dégoûtans de leurs misères, pour composer leurs trésors? Néanmoins dans notre exil, ne méprisons de ces lambeaux que l'acte par lequel nous nous en attribuons la propriété; c'est là seulement ce qui les rend dégoûtans. Tous les objets de la nature sont des voiles qui doivent être pour nous ceux du deuil et de l'affliction, parce qu'ils nous ravissent notre céleste patrie; nous devons les arroser de nos larmes, et demander constamment l'esprit d'amour pour qu'il change en nous la racine par laquelle tout ce qui est de ce monde, nous arrive animé de l'orgueil et de la colère, n'ayant pour élément que la mort, la corruption, et le men-

songe: Si notre racine, au lieu d'être colérique, était changée par l'esprit d'amour, tous les voiles ou objets extérieurs en la traversant, seraient déchirés, le feu d'amour dévorerait la mort, la corruption et le mensonge, qui leur sont devenus identiques; il les revêtirait de la lumière céleste, et il n'y aurait pour nous ni mort, ni corruption, ni erreur, il n'y aurait plus de mystères.

324. Les molécules des corps qui nous apportent les odeurs par le canal des vaisseaux odorifères, suivent, comme nous l'avons dit, la même marche que celles qui nous procurent nos autres sensations; elles ne traversent notre racine de vie que dans la puissance qui est identique à cette racine. Si en nous, comme chez tous les enfans de ce monde, le Verbe divin est mort, c'est-à-dire, s'il n'est en nous que comme s'il n'était pas pour nous, la même puissance, qui est entrée dans notre racine avec les molécules qu'elle a reçues dans son sein, rappelle celles-ci à l'être avec les mêmes matériaux illusoires et corrompus qu'elles avaient avant que de pénétrer en nous. Selon le mode que nous avons de nous alimenter, toutes nos facultés, en raison de leur nature, lisent sur les molécules, ou les dégustent, à l'instant où elles s'identifient avec nous, en se transformant en notre substance; savoir: leur enveloppe en la nôtre et leurs vertus, qualités et propriétés en nos facultés. Si nous saisissons ce mécanisme, nous reconnâtrons la ligne de filiation par laquelle toutes nos facultés procèdent des astres; d'abord directement par le courant du fluide astral qui, après avoir présidé à notre naissance pour

déterminer notre nature, continue de la modifier constamment et indirectement par l'absorption, des qualités et vertus des corps, par nos sens.

Comprenons toujours que dans l'identification des molécules avec notre être, tout est l'un dans l'autre, et que comme les vertus, qualités et propriétés sont inséparables de la lumière, ainsi, nos facultés sont inséparables de notre corps ou enveloppe, et lorsque notre corps est brisé, toutes nos facultés cessent d'exercer leurs fonctions, et elles rentrent dans leur source. C'est cette circonstance sentie, mais non comprise par les savans matérialistes, qui leur a fait dire que notre corps secrétait nos facultés, comme nos humeurs, et que nous cesserions d'être avec lui. Ils ont pris l'accessoire pour le principal, le corps ou la réunion de nos facultés pour l'Être éternel; ils ignorent, ou ils veulent ignorer que notre racine qui ici, produit un être colérique sous une enveloppe bestiale, est absolument inextinguible, qu'elle a toujours été et qu'elle sera toujours; seulement nous ne comprenons pas comment notre existence phénoménique, dans ce monde, nous cache celle de notre Être éternel, soit que celui-ci triomphe dans l'amour ou dans la colère, et nous comprenons encore moins, comment il est un sceau qui nous ravit tous les antécédens. Aussitôt que notre être colérique cesse d'être sous l'action des puissances de ce monde, c'est-à-dire, aussitôt que celles-ci ne peuvent plus le revêtir, selon le mode que nous avons sous les yeux, il paraît tel qu'il est dans la région de la colère, avec son corps infernal dont les formes sont analogues à

sa nature; mais ces formes, dans l'éternité, vêtent et ne voilent pas comme dans le temps. Si notre être, au lieu d'appartenir à une source colérique, triomphe par l'amour dans les régions paradisiaques, la créature qui ressuscite ou qui se montre à notre mort, est analogue à la nature; mais ni l'être colérique, ni l'être céleste, qui peuvent l'un ou l'autre triompher en nous dès ce monde, ne peuvent arriver à notre intelligence; celle-ci étant fille du temps, ne peut rien concevoir de ce qui appartient à l'éternité.

325. C'est faute de nous connaître que nous voulons trouver l'image de la Divinité en nous, dans les matériaux même de son sépulcre. Nous ne méditons point assez sur la nature de nos facultés, et surtout sur celle de notre raison; l'expérience nous fait tous les jours avouer que celle-ci nous entraîne dans mille erreurs, et nous n'en sommes pas plus sages. Nous avouons néanmoins que celui qui, n'ayant point d'autre guide que ses sens, n'est pas au-dessus des animaux, reste nécessairement un animal raisonnable, s'il n'a que sa raison pour l'éclairer. Les écrits de Moïse tendent à nous sortir de ce grand chemin de l'erreur, mais il nous faut des idoles ou des dieux qui tombent sous notre intelligence, comme il en fallait à la nation de ce profond Théosophe. Le Christ est venu nous apporter la lumière de la foi pour remplacer toutes nos fausses lumières; celui qui la reçoit peut transporter les montagnes, commander à l'univers entier, parce que celui qui vit par la foi est l'enfant d'amour, le fils de prédilection, qui est toujours exaucé par le Tout-Puissant. Mais où sont sur la terre, ces enfans de la foi?

326. Nous devons prévenir de l'un des plus grands et des plus dangereux écueils où, dans tous les âges, la race humaine a trouvé sa ruine : tous les sectaires, après avoir reconnu la vanité des choses de ce monde et l'illusion de la route dans laquelle nos sens et puissances, ou nos facultés, pouvaient seulement nous conduire, ont prêché la destruction des sciences, des arts, et de nos propres facultés, et ils ont mis eux mêmes la main à l'œuvre. Partout où la volonté de l'homme est agissante, elle ne peut rien commander qui ne contribue à la gloire de son père, *Satan*. Celui-ci porte toujours ses enfans les plus zélés à détruire ce monde pour amener le règne de son royaume infernal sur la terre. Or, il est fort indifférent à ce père du mensonge, à ce fauteur de toute iniquité, que ses enfans accomplissent ses ordres sous la tiare, le cilice, ou sous l'habit d'un assassin, par le feu, le fer et le poison. Ce n'est ni le manteau, ni tout ce qui peut être connu extérieurement d'un être, qui peut nous faire connaître ce qu'il est ; celui que les hommes canonisent ou qu'ils mettent aux rang des Dieux, peut être un tout aussi grand coupable que celui qu'ils envoient sur l'échafaud. Le Rédempteur en mourant au milieu des criminels, a voulu nous prouver cette vérité, mais si son langage dont le *dire* et *faire* n'a point été compris, comment nous ferions-nous entendre ?

327. Nous ne saurions assez le répéter, l'enfant d'amour est plus étranger sur la terre que nous ne le pensons généralement ; s'il pouvait s'y montrer et parler à ses frères, ce serait sous un voile si épais

que ni Satan , ni les puissances de ce monde ne pourraient le pénétrer , sans cela il serait à l'instant englouti , comme l'a été le Christ , lorsqu'il nous a parlé amour. Sans entrer dans la plus profonde métaphysique , et par conséquent devenir inintelligible , nous ne pouvons point expliquer comment les sciences , les arts , et toutes les beautés de la terre appartiennent aux cieux , et ne doivent point être méprisés. Nous trouverions la clef du mystère dans la conquête d'Eden , si nous comprenions ce qu'était et ce qu'est encore cette demeure mystérieuse ; nous saurions comment toutes les grandeurs , et toute la magnificence de ce monde , que le fanatique mu par l'esprit de Satan , condamne et met sous les pieds , ont été enlevées à Eden , lorsque celui-ci en fit la conquête ; mais ce jardin inconnu ne lui a été livré , ainsi que nous l'avons fait connaître , qu'aussi loin que s'est étendue sa victoire , et celle-ci n'a pu lui obtenir que les voiles qui lui ravissent Eden lui-même ! C'est cette circonstance qui cause son tourment , et ce tourment est tel , qu'il lui fait chercher à détruire , et à dévorer les trophées même de sa victoire.

328. Notre ordre extérieur , comme nous le voyons , est tout ce que Satan a saisi d'Eden. Ève pure et parfaite , ou l'éternelle vierge , est captive dans notre monde , lequel est lui même le rempart qui la ravit à Satan , et ce prince victorieux ne peut livrer à ses enfans que les fruits de la plus complète défaite. Cependant si l'enfant d'amour se montre dans Eden conquis par Satan , ce ne peut être que dans le plus grand dénuement , parce que là , tout appartient aux enfans

de la colère, c'est-à-dire tout l'apanage illusoire, ou le rempart qui nous ravit Eden. Si cette circonstance nous était développée, nous aurions la clef de ces paroles fameuses qui n'ont jamais été entendues : *Il est aussi impossible à un riche d'entrer au royaume du ciel qu'à un cable de passer par le trou d'une aiguille.* Un riche ne peut être qu'un enfant de Satan, puisqu'il est revêtu des trophées de son père, auquel appartiennent toutes les richesses, les sciences et les grandeurs de ce monde. N'oublions pas que tout ce que renferme notre système, constitue les différens voiles qui nous ravissent les beautés célestes.

329. Pour qu'Eden redevienne de nouveau la propriété de l'enfant d'amour, il faut que celui-ci en fasse la conquête, et le grand mystère, le mystère des mystères est, que l'enfant d'amour ne peut rien vouloir pour lui ; il ne peut travailler qu'à la gloire et à la félicité éternelle de son ennemi. Celui qui dans ce monde, est mu du feu d'amour divin, ne détruit rien des beautés de ce monde ; il ne méprise ni les sciences, ni les richesses, mais tout son bonheur est de les accumuler sur la tête de ses frères. Satan nous a ravi notre héritage en nous dépouillant de tout ; son triomphe consiste à ravir toujours sans jamais dire *c'est assez*. L'enfant d'amour prouve au contraire sa victoire, en donnant à son ennemi plus que celui-ci ne peut lui sortir, en lui donnant sa propre vie, afin que par elle, il jouisse de l'héritage qui lui a été enlevé.

Entre les mains des enfans de Satan, c'est-à-dire, entre les nôtres, tels que nous puissions être,

les sciences, les arts, et toutes les beautés ou grandeurs de la terre, sont les voiles ou les remparts qui nous ravissent Eden. Nous ne possédons la réalité des choses que par ces voiles qui sont les causes de leur absence ; mais si l'enfant d'amour naît en nous, ces mêmes voiles, ou causes de l'absence du réel, nous montreront ce qu'ils renferment, et Eden s'élèvera de son tombeau dans toute sa splendeur. Or, remarquons à présent que rien n'est plus redoutable au monde et à Satan, que la naissance de l'enfant d'amour dans un riche ou un savant de ce monde ; car celui-ci peut de nouveau, plus particulièrement, enlever la proie à son ravisseur ; il peut la saisir à la porte de l'abîme, et montrer Eden et sa racine glorieuse sauvée par la boue ou la fange qui composent ce monde, ou par les *êtres* et les *choses* qui servent de remparts à Eden ou la cité sainte :

330. Comment ferons-nous comprendre à présent que le rempart formé par la gloire et par les richesses de ce monde, pour nous ravir Eden, est insurmontable, par cela même que ces grandeurs ne sont pour nous que de la fange, aussitôt que nous les avons saisies. Cependant Eden n'est que gloire, splendeur et magnificence ; mais il est dans un refuge inviolable, et tous les sages ont reconnu qu'il était inutile de chercher à y rentrer, en possédant les grandeurs de ce monde. Ces sages nous ont bien enseigné que nous pourrions y parvenir par la voie contraire ; mais si nous méprisons la gloire, les sciences et les richesses ; si, avec Satan, nous les détruisons pour saisir Eden en dévorant son enveloppe,

en consumant par le feu de la colère son rempart, arriverons-nous à notre but ? Eden ne nous échappera-t-il pas également ?

331. Il est d'autant plus clair qu'un riche ne puisse point être sauvé, ou rentrer en Eden, qu'il en est lui-même le ravisseur, et que si l'enfant, pour lequel seul il y a espérance de salut, naissait en lui, celui-ci serait dépouillé en raison des richesses accumulées dans les trésors de l'enfant de la colère. Ce dernier, dans le cas de la naissance en lui de l'enfant d'amour, n'est point détruit ; Abel ne commande point la mort de Caïn, et l'amour ne demande jamais celle du pécheur ; mais bien qu'il se convertisse, c'est-à-dire, qu'il arrive en Eden en franchissant la racine de vie d'amour. Comprendons que, tant que l'enfant de la colère, ou le pécheur existe par lui-même, il peut d'autant moins posséder Eden, qu'il est la cause de son absence ; dans le temps il en possède le simulacre ou le tombeau, mais partout où il peut développer sa racine de vie colérique, Eden est aussitôt dévoré, il disparaît pour lui.

332. Le sage des sages, en nous apprenant qu'il y avait plus de joie au ciel pour un pécheur converti, que pour un grand nombre de justes, nous a présenté la clef des plus grands mystères. Mais à quoi nous servira-t-elle, si nous ne recevons l'esprit d'amour, qui peut seul nous enseigner à en faire usage ? Il est impossible qu'un pécheur entre au ciel sans y transporter toutes les richesses d'Eden, qui furent ravies par son père Satan, lorsqu'il séduisit Ève, laquelle lui livra l'héritage de son époux

avec les circonstances que nous avons expliquées. Si nous pouvions seulement atteindre à l'écorce de la réalité des choses, nous saurions qu'un pécheur, comme enfant de Satan, n'a pu recevoir la vie de son père qu'avec le germe de toutes les richesses envahies sur Eden par le domaine de la colère, et de plus avec celui de tout ce qui appartient à l'abîme. Ces germes, apportés dans les cieux à travers la racine d'amour, y développent une magnificence ineffable.

333. Si la lumière céleste brille pour nous, nous reconnaissons déjà qu'il n'appartient qu'au pécheur converti, de constituer la parfaite et complète image de la Divinité, atteignant, par le prince de la colère, son père, jusqu'aux régions les plus reculées de l'abîme, et s'élevant par son nouveau père céleste, le prince de l'amour, jusqu'aux plus hautes régions des cieux.

334. L'être du temps, qui ne peut raisonner que sur une base fautive, et avec des facultés qui sont les instrumens du mensonge, demande pourquoi la chute, le péché, et surtout pourquoi l'existence du mal? Or, le méchant ne peut interroger que le méchant; il n'atteint point le juste; il ne peut nullement communiquer avec lui; il se répond donc à lui-même avec les facultés qu'il possède, qui ne peuvent que l'entraîner dans l'erreur.

335. Après avoir démontré comment nos cinq sens étaient les portes ouvertes par lesquelles, soit les êtres, soit les choses, pénétraient en nous pour inqualifier avec nous, en s'identifiant à notre nature, par l'acte de la nutrition. De même, après avoir fait

connaître comment, par la parole, nous passions de nous-mêmes dans les autres êtres, pour à notre tour leur servir d'aliment, leur fournissant une substance analogue à notre propre nature; nous léverons encore davantage le voile, afin de montrer comment nous pénétrons dans l'universelle création par nos émanations morales et physiques, pour donner l'être ou appeler dans notre ordre de choses, toutes les créatures qui nous environnent. C'est ce que nous reconnaitrons encore dans le voile ou le rempart qui nous ravit, l'Elohim qui est en nous, et qui y demeure captif par amour pour nous. Or, c'est par lui seulement que nous pouvons communiquer le principe de vie; les cieux, la terre et tout ce qui existe ne pouvant avoir l'être que par lui.

336. Si notre intelligence ne peut comprendre comment nous recevons l'être, elle comprendra bien moins encore comment nous le communiquons. Il n'existe cependant rien dans notre univers, depuis le moindre des atômes jusqu'au plus grand des astres, depuis le dernier des insectes jusqu'au premier des êtres, qui ne soit continuellement créé et maintenu, ou alimenté par nos émanations. Les anciens ont pénétré très-avant dans ce mystère, au moyen du sens hiéroglyphique; ils ne craignaient point de lire dans la poussière et dans la fange la plus abjecte, où ils entrevoyaient les plus hautes merveilles; car, c'est en lisant sur nos excréments qu'ils ont aperçu le pouvoir de nos émanations. Nous savons qu'aujourd'hui encore les adorateurs du grand Lama conservent ses excréments avec la plus grande vénération; ils consi-

dèrent, comme la plus ineffable de toutes les faveurs, d'en recevoir quelques parcelles; ils croient par elles pouvoir s'identifier avec celui qu'ils regardent comme leur Dieu.

337. Nos émanations physiques ne sont que les conséquences de nos émanations métaphysiques; l'une est inséparable de l'autre; c'est par elles que nous rendons à l'universelle création ce que nous recevons continuellement d'elle; avec cette différence, quoiqu'elle n'ait rien pu nous donner pour alimenter notre vie qui ne soit dans une ligne descendante, c'est-à-dire, se pourrissant ou descendant dans le sein de la mort, nous lui rendons tout avec une tension à s'élever à la vie, c'est-à-dire tout ayant un germe de vie. Nous introduisons avec ce germe, dans notre système général, l'esprit que nous avons éveillé, lequel y appelle des créatures de toutes formes et de toutes natures propres à le revêtir. C'est cet esprit qui commande dans un végétal sa nature, ses fruits et leurs qualités; dans un animal, il commande son espèce et la forme de ses membres; il préside à la formation des métaux et des pierres; il s'élève jusque dans les astres pour y déterminer les vertus, qualités et propriétés qui nous en arrivent. Mais ou en serions-nous, si avec nos facultés il nous fallait suivre sa marche, puisque rien ne peut arriver dans notre système, qui ne soit appelé par lui?

338. Nous sommes surpris aujourd'hui que les mêmes espèces d'animaux n'existent point sur la terre, et nous en ignorons la cause; nous sommes

loin de présumer qu'un seul homme, en éveillant de nouveaux esprits, en les sollicitant de l'abîme par la puissance de sa racine, pourrait amener dans le monde de nouvelles races d'êtres, s'il le fallait aujourd'hui, pour le triomphe de l'abîme. Si les furies infernales ne pouvaient point exercer leurs ravages dans le cœur des hommes, Satan éveillerait de nouveaux esprits qui détermineraient des races de monstres inconnus pour dévorer les anciennes races. Ce phénomène a cependant lieu sous nos yeux, mais avec une succession de temps si lente, que nous ne pouvons l'apercevoir; car il s'écoule des milliers d'années avant que nous puissions distinguer une légère différence dans les races.

Si les grands phénomènes de notre univers sont les mêmes depuis l'époque à laquelle nous remontons par l'histoire, c'est que l'esprit général a toujours été le même; c'est toujours l'esprit d'orgueil et de colère, lequel dans toutes ses modifications n'a pu éveiller, que des créatures infernales et un ordre extérieur tel que celui que nous connaissons. C'est cet ordre de choses qui sert de voile aux deux domaines colérique et paradisiaque, et qui n'est que mort et corruption à cause du triomphe de la colère.

339. A supposer que nous puissions lire le sens hiéroglyphique, si nous ne basions notre jugement que sur lui, nous conclurions que les hommes sont moins méchants aujourd'hui que primitivement, puisqu'il y a moins de monstres de produits, et que les animaux les plus féroces diminuent tous les jours. Mais si nous ne voulons pas nous donner la peine

de lire le hiéroglyphe, qui est à la portée de notre intelligence, comment prendrions-nous celle de nous élever au-dessus ? Cependant il est dit « qu'il n'y a que les violens qui atteignent au royaume des cieux ».

340. Aujourd'hui l'empire de Satan est tellement établi sur la terre, que tous ses enfans publient partout le triomphe de l'abîme, et nul ne peut soupçonner qu'il soit sur le point d'être englouti par l'amour. Faute de guerriers des régions célestes qui ne trouvent plus de cœurs ouverts pour venir sur la terre, ces mêmes enfans de Satan ne rencontrent plus rien qui leur résiste ; alors ils n'ont pas besoin d'appeler dans le temps les monstres de l'abîme. Toutes les furies infernales restent donc enchaînées dans leurs cœurs ; elles y restent cachées avec d'autant plus de soin, que l'enfant du monde, qui est le manteau de l'être colérique, tremble en les voyant ; il craint d'en être dévoré si elles étaient à nu ; de sorte que, si Satan ne leur commande impérieusement de paraître dans ce monde, pour sa gloire, elles restent sous le voile. Il est alors permis à l'esprit du monde de revêtir toutes les créatures appelées à l'être, avec des formes d'autant plus douces et moins désagréables, qu'il a obtenu d'une manière plus complète, que les furies infernales n'y développeraient pas toute leur rage, excepté par les enfans de ce monde, dans lesquelles elles peuvent plus facilement être enchaînées. Or, Satan, par sa nature, ne peut rien accorder que pour sa propre gloire, et s'il enchaîne momentanément son triomphe, c'est dans la crainte que l'épouse, la vierge inconnue

qui est captive dans l'ordre extérieur ne soit dévorée, et ne lui échappe par la destruction totale de la race humaine, qui aurait infailliblement lieu si les furies de l'abîme étaient déchaînées.

344. Le sens hiéroglyphique, ou le langage extérieur de la nature, nous apprend aussi que chaque être est un foyer duquel s'élèvent continuellement une multitude d'esprits, qui sont reçus par les germes, matrices, et autres puissances où ils peuvent déterminer la nature et la forme des créatures; aussi les sectateurs de la métempsycose sont-ils fondés pour soutenir leur doctrine; seulement leurs sages, qui ont lu sur les hiéroglyphes, n'ayant pu par ce sens atteindre hors des limites de ce monde, durent nécessairement demeurer dans un cercle, où tout est illusion et mensonge. Ils n'ont vu dès-lors dans le yétissement de nos émanations par le grand monde, dans les germes, matrices, ou puissances, qu'un triomphe sur l'abîme infernal, obtenu par l'esprit de ce monde, et ils ont voulu nous le peindre comme la victoire de l'amour sur la colère, du bien sur le mal. Alors nos savans modernes qui ont aperçu leur méprise ont pris occasion d'attaquer leur morale, ou leur religion; mais ils sont trop ignorans, pour remonter à la source de leurs mystères, et encore moins à la cause de leur erreurs. Ils ont confondu leur religion avec la nôtre, parce qu'ils ont très-bien reconnu que, sous des noms différens, les mêmes idoles étaient adorées sur toute la terre. Ces savans, que nous nommons vulgairement philosophes, n'auraient point eu de peine à saper les religions anciennes qui tombent de vétusté, mais leur

chute accélérée par leurs mains aurait nécessairement entraîné celle de nos propres cultes; et l'esprit du grand monde a protégé ses enfans contre ces philosophes indiscrets, parce que ceux-ci amenaient à leur suite les furies déchaînées de l'abîme, et qu'elles auraient tout détruit, comme nous l'avons éprouvé en partie dans plusieurs révolutions, ou bouleversemens occasionnés par ces philosophes égarés. Remarquons néanmoins que si le prince de la colère l'a permis ainsi, c'est parce que ceux qui ont été protégés, tout en enchaînant les furies, les conservent pour le grand jour du triomphe de ce prince universel; or, ceux qui ont été protégés sont les faux adorateurs et les ministres de tous les cultes, que le monde nourrit et soutient.

Le sens hiéroglyphique nous conduit encore à la porte des plus hauts mystères, mais nous ne savons pas le comprendre, même dans les choses les plus ordinaires qui nous environnent. Par exemple, nous ne nous sommes jamais rendu compte, pourquoi nous avons honte de nos formes, et pourquoi l'esprit de ce monde nous excitait tant, à cacher une partie de nos organes; comme aussi à embellir notre corps par les vertus apparentes, les sciences, etc.; et notre enveloppe, par les prétendues beautés que l'art arrache à la nature.

342. Nous sommes bien loin de comprendre comment nous avons commandé nous-mêmes l'existence de notre être extérieur, avec toutes ses circonstances, étant unis, par notre raïne, avec notre père terrestre. Lorsque celui-ci nous a engendrés, toutes

les puissances qui président à notre ordre extérieur ont employé leurs moyens à embellir, à adoucir, et à donner des formes célestes à un corps ou plutôt à un être, dont le fond est monstrueux et horrible autant que dégoûtant. Lors de notre engendrement, il y a un concours de toutes les puissances, sous la domination desquelles nous sommes, chacune d'elles apportant ce qui est en son pouvoir. Satan d'abord, qui se présente le premier, fournit la créature infernale, mais toutes les portes du monde lui sont fermées, tout tremble en la voyant, parce que tout est menacé d'être dévoré ou englouti, et Satan l'universel prince de ce monde, permet à son fils de recevoir un voile. Le corps ou la réunion de toutes nos facultés animales, couronné de la raison, et d'une intelligence supérieure, paraît alors; les puissances du monde voudraient bien montrer une épouse brillante et parfaite, douée de formes angéliques, mais leur voile ne peut couvrir qu'à demi ses défauts. Elles cachent bien le monstre que l'abîme a fourni, mais elles ne peuvent voiler la mort, la corruption, la vanité et le mensonge, avec lesquels le voile lui-même est identique; alors, la mort et le mensonge exercent partout leurs ravages.

343. Les puissances de ce monde, en étendant leur voile, n'atteignent point non plus à la racine colérique; celui-ci cache les fruits autant qu'il est possible, ou il ne les laisse voir que sous des couleurs avantageuses, mais il ne change jamais leur nature. Ces puissances peuvent d'autant moins attaquer la racine du mal, qu'elles agissent en tout de concert avec

Satan, ne pouvant jamais être contraires à son empire. Elles dépendent de ce prince, comme des esclaves dépendent d'un tyran qui les aurait vaincues, et s'il leur permet de voiler ses œuvres, c'est dans l'espérance d'obtenir de ces mêmes esclaves, l'épouse qu'il a vaincue en Éden, et qui ne lui a été livrée que sous le bouclier mystérieux, *l'ordre extérieur*.

344. Le grand monde après avoir fourni le corps animal, ou la réunion de nos sens, raison, intelligence et autres facultés, revêtu de chair, ou d'une enveloppe comme celui des autres animaux, présente son œuvre à la puissance astrale, laquelle fournit des vertus, qualités et propriétés analogues ou appropriées aux portes qui lui sont ouvertes. Si nous avons étudié le nouveau système de crânologie, nous connaîtrions une partie des principaux sièges d'action, ou portes par lesquelles cette puissance astrale pénètre en nous. Celle-ci a le pouvoir, selon qu'elle est plus ou moins reçue, d'augmenter ou de diminuer les points d'action, ou les portes qui lui sont fournies, mais elle ne peut pénétrer dans les êtres que par les portes que le grand monde a ouvertes, et l'ouverture de ces portes n'a pu être commandée que par l'esprit que nous avons sollicité par notre racine, dans le père qui nous a engendrés.

Comme nous le voyons, nos qualités, vertus, et propriétés dépendent d'abord de notre père terrestre qui a fourni les portes pour recevoir l'influence astrale, et nous ne faisons qu'un avec lui, mais ensuite par l'exercice des facultés que nous avons reçues, nos vertus et qualités peuvent être tellement modifiées,

diminuées ou augmentées, que nous pourrions bientôt ne plus ressembler à celui qui nous a ouvert la porte de ce monde, en nous fournissant nos organes.

345. Si notre intelligence ne comprend point comment nous existons en notre père par notre racine, nous serons un peu moins hors de sa portée, lorsque nous lui montrerons qu'après que celui-ci nous a engendrés, il commence à s'éclipser, jusqu'à ce que le tombeau l'engloutisse tout-à-fait, et qu'alors il existe à son tour en nous dans notre racine. Avant que la tombe se soit ouverte pour lui, notre père germe déjà en nous, et y influe pour que nous propagions son être dans la postérité; c'est ce qui le rend si désireux d'avoir un être qui lui survive, et qui lui survive dans l'abondance, tandis que le fils n'a point autant d'anxiété pour son père.

346. En observant l'empressement que chacun apporte à vêtir un nouveau-né, ne trouvant rien d'assez magnifique pour l'embellir, nous reconnaitrons, à la marche de ses enfans, celle que suit l'esprit du grand monde; mais celui-ci ne peut, comme ses fils, que poser des voiles ou vêtemens qui cachent l'être sans rien changer à sa racine, imitant en cela la nature lorsqu'elle revêt la fleur des champs. Celle-ci vient à peine de déployer sa beauté, qu'elle rentre dans le fumier dont elle est sortie, parce que la beauté de sa parure n'a rien changé à sa nature; elle n'a pu enchaîner le germe de mort et de corruption qui est né avec elle, qui a germé avec elle, et qui l'a dévorée dès sa naissance. Tous les fruits, tous les enfans de ce monde sont sous la même loi; c'est ce

qui fait que la mort peut frapper toutes les créatures naissantes. Or, ne nous faisons point illusion, nous-mêmes et tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir dans le temps, ne peuvent à jamais être que les fruits de ce monde.

347. Chaque être ne peut éveiller un esprit dans son domaine que selon son espèce et d'après sa nature; ainsi chaque animal ne peut reproduire que sa race, et l'homme, en engendrant son espèce, ne peut point éveiller un esprit hors de son domaine, ni hors de son principe colérique; de sorte qu'il ne peut produire qu'un animal circonscrivant un monstre infernal. Nous ne voyons que trop souvent ce monstre, en ébraulant son voile, nous montrer ses formes dans les enfantemens monstrueux. Celles-ci se développeraient partout si l'enfant d'amour n'était pas constamment à la porte de l'abîme, enchaînant les furies qui l'habitent et offrant sa vie à toutes les créatures, pour qu'elles s'élèvent glorieusement dans les régions célestes, par la puissance de la vie d'amour dont il place partout le germe.

348. Si nous avons médité sur les voiles qui nous cachent les beautés célestes, et comment ces beautés appartiennent à des régions d'autant plus élevées, que les voiles nous paraissent plus abjects, nous reconnaitrions la beauté de l'être qui s'élève lors de l'engendrement. Le voile ne peut en rien atteindre ou attaquer les œuvres de l'Eternel et en ternir la pureté. Dans l'acte bestial les créatures engendrantes descendent au sein de la mort jusqu'à l'ancre le plus reculé de l'abîme, pour y chercher un être, un fils, *eux-*

mêmes enfin, qu'elles rappellent du gouffre de la mort et de l'enfer pour le représenter ressuscitant dans ce monde. La mort et l'enfer ne lâchent jamais leur proie; tout ce qu'ils ont englouti leur appartient et ne peut plus leur être ravi. Mais il est un germe qui ne leur appartient point, et ce germe est au centre de toutes les créatures qui descendent dans le tombeau. Il milite pour enchaîner le triomphe de l'abîme sur l'épouse, et il procure la défaite de cette insondable puissance, en brisant les portes de la mort et de l'enfer; sans cette circonstance, célée à toutes les intelligences, nous ne posséderions nullement la faculté d'engendrer; car cette faculté appartient, comme nous l'avons expliqué, exclusivement à l'amour ou au Verbe éternel!

349. Le domaine de la colère réclame néanmoins la puissance engendrante; il prouve à tous que, depuis sa victoire sur Eden, il la possède; il le prouve d'autant plus facilement, qu'il le publie dans sa région par des faits; il montre à ses enfans que les races méchantes multiplient davantage leur espèce; il montre qu'Abel meurt sans postérité, et que Caïn vit, par l'ordre même de l'Eternel, engendrant d'âge en âge, sa race dans l'abondance et dans la prospérité.

Cependant rien ne peut avoir l'être que par le Verbe, le fils du Tout-Puissant, qui place partout le germe de vie d'amour; mais toutes les puissances de l'abîme et de ce monde étouffent ce germe autant qu'il est en leur pouvoir, pour s'attribuer la puissance engendrante et prouver à leurs enfans et par leurs enfans, qu'elles sont les seules en possession

de cette faculté, et qu'elles l'ont réellement conquise sur Eden lorsqu'elles se sont emparées de l'épouse innominable, de laquelle nous avons beaucoup parlé sans avoir bien certainement été compris par aucune faculté de ce monde. Comment pourrions-nous connaître cette Vierge éternelle, puisque nous sommes nous-mêmes son tombeau et la cause de son absence ! Nous enchaînons elle et son époux, car ils sont inséparables ; nulle puissance n'a jamais pu les diviser.

350. L'engendrement tient aux profondeurs les plus atterrantes ; nul être ne prend naissance selon notre manière de le concevoir ; rien ne commence à exister ; les sages les plus profonds ont aperçu cette vérité, mais l'intelligence, en la saisissant, n'a enfanté que des monstres, surtout lorsque nous avons voulu faire usage de nos connaissances, pour dévoiler notre propre être.

Nous disons que la mort et l'enfer ne rendent jamais leur proie ; ce qui leur est livré par la justice leur appartient pour toujours ; or, notre mémoire, comme tout ce que nous pouvons connaître ou concevoir de nous dans ce monde, appartient à la mort et à l'enfer : il n'y a que le germe de vie d'amour en nous, sur lequel ces puissances n'aient point de pouvoir. C'est donc par la vertu de ce germe que nous sommes rappelés de leur sein ; sans lui, nous y demeurerions irrévocablement enchaînés, et c'est vraiment nous qui sommes ramenés dans ce monde ; nous nous rappelons ou ressuscitons nous-mêmes de l'abyme, par l'acte de l'engendrement.

351. A présent, ce que l'intelligence conçoit encore bien moins, c'est comment nous animons un corps sur la terre, lorsqu'en même temps nous sommes enchaînés dans l'abyme et triomphans dans les cieux, selon que l'une ou l'autre de ces puissances est victorieuse en nous; et aussi comment tous les hommes ne font qu'un; ce que l'un opère étant opéré dans l'autre; de sorte que si le Christ était reçu triomphant par un seul, toute la race humaine rentrerait en Eden, d'où elle a été bannie, lorsqu'un seul a ouvert son cœur à Satan.

352. Remarquons que la mort et l'enfer, en réclamant tout ce que nous connaissons de nous dans le temps, et le recevant à notre mort comme leur propriété, ne saisissent que le voile de l'être paradisiaque; quant à celui-ci, le même voile qui nous le ravit dans ce monde, le ravit à la mort et à l'enfer dans l'autre vie. Lorsque notre racine de vie, par laquelle nous tenons à l'éternité, devient agissante ou produisante dans un autre principe, soit que ce principe soit infernal ou paradisiaque, elle nous rappelle à l'être, et les puissances, au milieu desquelles notre racine produit ses fruits, fournissent un corps et une enveloppe analogues à leur nature. De sorte que, si l'orgueil et le mensonge s'élèvent de notre racine de vie, si ce même esprit, qui enfante l'égoïsme, la colère et l'envie, n'a point été chassé dans ce monde par l'esprit d'amour, les formes de notre corps sont infernales et d'autant plus horribles, que ces vices ont résisté davantage à la puissance du Verbe Divin. Par la raison contraire, si l'esprit d'amour

triomphe en nous, les formes du corps qu'il commandera seront d'autant plus belles, que les combats de l'amour en nous, lui auront valu de plus brillans trophées.

353. Si, méditant sur toutes ces circonstances avec un esprit dégagé de préjugés, nous demandons la lumière d'en haut, nous trouverons la clef des mystères, non-seulement du temps, mais encore de l'éternité.

Nous savons que Satan ne put arriver à Ève en Eden, qu'en passant par la porte de l'animalité que nous avons nommée serpent; or, celui-ci était comme nous l'avons démontré, tout ce que nous connaissons de nous aujourd'hui; ce fut lui qui nous enchaîna de son corps en nous en revêtissant, parce que, selon les paroles du sage, nous sommes esclaves de celui par lequel nous sommes vaincus! Or, de qui sommes nous plus esclaves dans ce monde que de nous-mêmes? Pourquoi refusons-nous de reconnaître nos chaînes? pourquoi nous opposons-nous à notre propre destruction, à notre *annihilation*, puisque c'est par là seulement que nos fers peuvent être brisés?

354. Le mode, selon lequel s'est passé et se passe encore l'attaque d'Eden par Satan, nous instruit sur le mystère de notre existence temporelle. Le serpent employé par le prince de la colère, pour s'emparer d'Eden, n'est qu'une puissance secondaire qui ne peut nullement garder sa proie; il faut, ou qu'il la livre à Satan, ou qu'elle retourne au prince de l'amour. La puissance animale secondaire, devint donc

temporelle à l'instant où elle s'empara d'Ève, parce qu'il fallut qu'elle obéît à une puissance supérieure, qui appela de l'abyme, la mort et la corruption, pour dévorer l'enveloppe ou le rempart qui lui ravissait Eden, par l'instrument même qu'il employait pour le saisir.

355. Puisque Satan, pour s'emparer d'Ève, a été obligé de traverser par la porte de l'animalité, il a fallu que le verbe divin, pour conquérir son épouse passât par la même porte, et arrivât dans ce monde sous une enveloppe et un corps semblables aux nôtres. Il a fallu qu'il livrât ce corps à la mort et à l'enfer auxquels il appartenait, et que ces puissances appelées de l'abyme, y retournassent avec la proie qu'elles avaient dévorée pour y livrer à nu les trophées de la victoire et de la gloire de Satan. L'abyme d'abord chante son triomphe; il ouvre son sein pour recevoir l'épouse qu'il a conquise; toutes les créatures qui l'habitent, tous les enfans de la colère sont dans l'allégresse, car cette épouse est la source de toute félicité, elle est la couronne sans laquelle il n'existe point de gloire; alors tout est livré à l'abyme! Mais l'amour a suivi son épouse, et l'amour seul peut la posséder; car dans l'amour est le véritable époux; celui-ci est l'amour même: alors la mort et l'enfer épouvantés à la vue de l'amour, repoussent de leur sein la proie qu'ils avaient engloutie, et l'épouse s'élève triomphante avec son époux, pour aller habiter les régions de l'amour, par une éternelle résurrection.

356. Dans cet acte de résurrection qui est général, continu, et qui nous a été annoncé dans ce monde,

comme une bonne nouvelle, lorsque le Rédempteur a pu se communiquer à nous par Jesus, toutes les créatures de l'abyme, qui soupirent pour la gloire et la félicité éternelles, et qui, dans leurs tourmens, languissent pour leur délivrance, reçoivent un germe d'amour, par l'apparition du Rédempteur dans leurs régions, et c'est à la faveur de ce germe qu'elles peuvent être rappelées de l'abyme, pour rentrer dans ce monde, et être présentées de nouveau aux portes du ciel et de l'enfer. L'intelligence ne comprend point comment dans le rappel du méchant de l'abyme, par la puissance colérique qui lui livre Eden conquis, il ne peut atteindre qu'à ce monde, qui est le faux Eden. C'est dans cette dernière région que chaque créature est libre de recevoir l'esprit d'amour, pour monter aux cieux, ou de rester dans celui de la colère pour retourner dans l'abyme.

357. Comprendons que tout ce qui a eu lieu en Jesus, a lieu dans tous les êtres qui descendent dans le sépulcre; le Christ est en tous, sa résurrection glorieuse est éternelle, elle est constante; elle se passe sous nos yeux, mais les êtres auxquels il offre sa vie par laquelle seule ils peuvent ressusciter avec lui, ne la reçoivent pas toujours, et ils demeurent dans le tombeau.

358. Remarquons bien, si nous ne l'avons pas compris jusqu'à présent, que les enfans de la colère ne demeurent point inactifs! S'ils refusent la vie du Verbe, c'est parce qu'ils veulent vivre de leur propre vie, et qu'ayant vaincu l'épouse, par la puissance de leur père, ils veulent en jouir pour eux-mêmes, et par eux-mêmes. Ils rappellent alors les

êtres de l'abyme, par la puissance de l'engendrement, ils les ramènent à travers les portes de ce monde, dans le faux Eden pour saisir dans ce domaine l'éternel Eden qu'ils croient avoir vaincu ; or, tout dans leur région atteste qu'il est leur propriété.

359. Comment ferons-nous comprendre ici que l'acte de l'engendrement, est le voile mystérieux que toutes les puissances de l'abyme et de ce monde plaçant pour cacher à tous, la résurrection triomphante du Verbe Divin ! Cependant, sans cette résurrection, il n'existerait point de puissance engendrante, et aucun être ne pourrait être rappelé de l'abyme. Le voile que placent les puissances infernales est si terrible, qu'il n'a pu être *parlé* ou appelé dans ce monde, sans y avoir éveillé la source ignée qui a tout dévoré. D'antiques nations, que nous rappellent encore quelques monumens en ruine, ont frappé à cette porte horrible de l'engendrement selon le mode infernal, et nous pourrions lire, sur les débris de leurs sépulcres, les fruits qu'elles ont obtenus.

360. Le voile que placent également les puissances de ce monde, ne détruit point celui des puissances infernales ; celui-ci passe avant tout, et quoique ses fruits soient extérieurement cachés, ils n'en sont pas moins éveillés en esprit. Nous ne rappellerons point le mode infernal, tout tremblerait en le voyant, et la créature du temps, la folle épouse, verrait le gouffre de l'abyme entr'ouvert prêt à l'engloutir. Cependant nul n'engendre selon le mode de ce monde ; si cet engendrement n'est précédé par le mode infernal. C'est en vain que l'esprit du monde présente à chaque

être une épouse, une nouvelle Eve, et veut prouver à tous, qu'au moyen d'une passion qu'il nomme amour, l'époux et l'épouse peuvent, par la réunion intime des deux êtres, briser les portes de l'abyme, et appeler à l'être un fils qui les renferme tous les deux en un seul être. C'est bien là le triomphe de l'époux et de l'épouse en Eden, au moyen duquel Adam et Eve devaient franchir ce parvis, pour entrer dans le grand jour du repos par l'unité; mais si Eve, après sa sortie d'Eden, en chantant sa victoire à la naissance de son premier né, n'a pu présenter à la terre qu'un meurtrier, quels meilleurs fruits obtenons nous aujourd'hui dans cet acte de l'engendrement, nous, tristes descendans de cette mère exilée, qui n'avons fait que nous éloigner de plus en plus de notre primitive habitation? Nous osons nommer amour, le sentiment au sein duquel nous voulons engendrer; nous ne voulons pas consentir à voir briser ce fantôme, ce simulacre de l'amour; mais contemplons ses fruits, et nous jugerons de l'arbre! Ce que nous nommons amour en général, qui est l'attrait bestial pour notre gloire, et notre propre félicité ou satisfaction sensuelles, soit qu'il se porte vers les cieux, vers les vertus que nos conceptions enfantent, ou vers un objet de ce monde, est la source de tous les désordres qui ravagent la terre.

364. Lorsque nous engendrons selon le mode de ce monde, nous mettons en jeu cet amour bestial; les deux êtres qui ne peuvent aimer qu'eux mêmes selon le mode infernal, veulent cependant prouver qu'ils s'aiment réciproquement, selon le mode paradisiaque. Le voile du faux Eden est maintenu par l'esprit du

monde, mais il tombe de son propre poids, car nous avons honte de nos organes, et tous les êtres cachent soigneusement la porte par laquelle ils se rappellent eux-mêmes de l'abyme.

362. Par le sens hiéroglyphique naturel et éclairé de la lumière astrale, les anciens sages étaient remontés très-haut dans la connaissance des mystères de l'engendrement; ils avaient reconnu à quelle porte redoutable les êtres frappaient, pour obtenir les fruits qu'ils redemandaient à l'abyme; ils aperçurent très-bien que cette porte était l'épée du Chérubin, et que là, nul ne se présentait sans recevoir la mort. Tremblans à la vue de l'épée flamboyante, ils instituèrent la continence; ils la présentèrent comme une vertu céleste, et ils en firent la base et de leurs morales et de leurs cultes; nous savons que, comme nous, ils étendirent la continence à la manducation et à toutes les autres fonctions de la vie. Lucifer, qui préside à toute fausse adoration, en redoublant ses feux astraux, indiqua sous un triple voile l'unité colérique, et il appela à cette porte ses plus zélés sectateurs. Ceux-ci, semblables au dragon, éteignirent leur race, mais ce ne fut que pour se remonter de siècles en siècles sous différentes formes.

363. Les créatures, quelles qu'elles soient, après avoir reçu des puissances de ce monde une fausse épouse, se présentent à la source de feu pour en obtenir la vie; le gouffre s'ouvre, et tout est englouti! (Le physiologiste, qui a étudié l'acte physique, sait qu'à l'instant de l'extase il y a momentanément une suspension de la vie); les deux êtres se sont ré-

ciproquement ouvert les portes de l'abyme, la mort les y a enchaînés, tout est perdu!... Alors, par la puissance du germe que le Verbe a placé en tout... l'époux et l'épouse se montrent dans toute leur gloire; ils opèrent leur jonction et présentent l'UNITÉ mystérieuse dans laquelle seulement une créature peut être produite. L'abyme est forcé de représenter l'IMAGE CRÉÉE MÂLE ET FEMELLE DANS LE PRINCIPE, c'est-à-dire la réunion de l'époux et de l'épouse; et les deux êtres engendrans, reparaisent en montrant le fils qu'ils ont obtenu pour trophée de la victoire, et par lequel ils ont brisé les liens de la mort. Or, si les puissances de ce monde n'ont pas toujours le droit de corporiser ou de saisir la créature appelée de l'abyme, comme nous le voyons dans l'avortement des germes, dans les trois règnes de la nature qui s'éclipsent et dans la fleur et dans le fruit, elles n'en prouvent pas moins le triomphe de l'ordre temporel, par ceux qu'elles revêtent pour propager les races. Mais ici serons-nous entendus en expliquant ce que deviennent les germes éclipsés? Si nous avons compris ce que c'est que la parole ou l'être qui sort de *lui*, pour aller habiter chez les autres sous mille formes différentes, nous entreverrions le mystère; et comment la créature appelée de l'abyme est nous, que nous avons *parlé*, selon le mode éternel; et si le temps n'a pas eu *d'oreilles* pour nous entendre (ce qui est presque toujours dans les trois règnes), il y a une infinité d'autres régions qui nous *écoutent*, soit dans les cieux, soit dans l'abyme, et qui corporisent selon leur ordre, les germes pour lesquels le temps a été *sourd*.

364. Il est constant que, puisque c'est le Verbe Divin qui donne la vie à tous les germes et pour toute espèce de production, que la nouvelle créature produite, selon quelque mode que ce puisse être, doit être, à sa racine, à son origine, à ce *IN PRINCIPIO*, toute céleste. C'est ce qui a fait croire à quelques sages égarés que l'enfant en naissant est une créature paradisiaque. Il faudrait entrer dans une carrière immense, pour expliquer tout ce qui a lieu dans l'instant inappréciable de l'acte de l'engendrement ! Ainsi que nous l'avons démontré, tout, depuis la molécule qui nous sert d'aliment jusqu'à l'immensité, tout, sort de l'éternel Père, pur et parfait, par la puissance du Verbe ; mais l'œuvre, en arrivant dans le temps, y reçoit le sceau de la région qui a pu la recevoir ; là, tout est marqué du caractère de ce que nous nommons la chute, c'est-à-dire, qu'aux portes de ce monde, qui sont aussi bien au point où nous sommes qu'aux astres, ainsi que nous l'avons expliqué dans l'analyse de la molécule, la colère engloutit l'amour ; les ténèbres, selon le même mode, font disparaître la lumière, et l'abyme a le droit de présenter une créature, selon son mode infernal, parce qu'il prouve par son prince que les puissances engendrantes n'ont agi que mues par l'esprit d'orgueil et de colère ; et l'inexorable justice prononce en sa faveur. Le jugement irrévocable est porté, parce que l'amour, qui n'est qu'un avec l'éternelle justice, déclare qu'il a réellement donné et sa vie et son royaume céleste à son ennemi ; qu'il est mort pour lui, non en figure, mais en réalité, pour qu'il

jouisse par sa vie de tous ses bienfaits. Ici les puissances temporelles de ce monde, font aussi valoir leur droit; elles indiquent à la justice leurs enfans, dont le voile ou le vêtement temporel a triomphé de la mort; la miséricorde milite en leur faveur, et le droit est accordé, pour la conservation du TEMPS, de fournir de nouveau leur voile au nouveau né, d'enchaîner la créature infernale, et celle-ci obéit à la loi suprême! Cependant, ni elle, ni la mort, n'ont été détruites; la justice n'avait point ordonné leur perte, et bientôt cette dernière dévore le voile, que la créature infernale a si souvent mutilé dans ce monde! Alors l'abyme se présente pour réclamer ce qui est à lui, pour réclamer cette créature qui lui est échappée, et dans laquelle existe la vie et toutes les légions célestes; rien ne s'oppose à son triomphe, et il engloutit sa proie! Mais avec elle il reçoit le germe d'amour qui est dans la vie, fournie par le Verbe Divin, et l'abyme en est dévoré! Il laisse alors s'élever en triomphe, l'être qui en est animé, et qui ne peut plus vivre que de la vie d'amour; c'est CAÏN et ABEL, éternellement frères, qui, dans le mystère de la résurrection, que nulle langue ne peut exprimer, engendrent en UNITÉ avec l'éternelle VIERGE, le nouvel être qui doit franchir EDEN, ce parvis mystérieux, pour arriver par lui, au jour de l'éternel repos du Seigneur!

365. Tout le mystère de l'engendrement que nous décrivons ici est renfermé dans les paroles d'Ève à l'instant où elle présente son premier né dans le temps. « J'ai formé, selon ma nature, un principe in-

tellectuel de l'essence même de Jehova et semblable à lui». Mais le temps, loin de voir cette créature sublime, qui est réellement telle, à sa racine *principiante*, ne voit que celle que l'abyme lui présente; qui, malgré le voile ou le vêtement qu'elle reçoit dans son domaine, ne peut s'y montrer que comme un être colérique, comme un meurtrier! Or, tous les *ÊTRES* et toutes les *CHOSSES* qui arrivent dans ce monde, sont irrévocablement marqués du même sceau que Caïn; tout y est privé de la racine d'amour, mais tous la possèdent dans le germe, placé en tout par la puissance de la rédemption!.....

366. Nous offrons à tous nos frères la clef des mystères; mais nul, pas plus que nous, n'entrera avec elle dans le domaine de la vérité, s'il ne reçoit l'esprit d'amour. Cet esprit seul peut détruire tous les voiles, toutes les barrières qui nous dérobent les cieux; il peut seul nous détruire nous-mêmes, nous, qui sommes nos plus grands ennemis! Tant que nous ne vivrons pas de la vie d'amour, c'est-à-dire tant que nous ne donnerons pas notre vie, tout, pour le bonheur et la gloire de nos semblables, de nos *ennemis*, dans le temps comme dans l'éternité, nous serons l'obstacle insurmontable qui nous ravit les régions célestes. Lorsque nous vivons en *nous* et pour *nous*, nous résistons à l'esprit d'amour, et là, est le péché contre l'esprit saint, qui ne nous sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre; c'est-à-dire que cette vie *propriétaire* étant la racine de toutes nos iniquités, celles-ci ne seront effacées que lorsque la racine sera brûlée ou consumée avec l'abyme par le feu

d'amour, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Ainsi donc, nous renvoyons tout à l'amour; il détruira tout!... Alors l'enfant d'amour, qui est au centre de chaque *être* et de chaque *chose*, en retrouvant son élément se montrera dans sa gloire, entouré de ses légions célestes, et habitant avec elles les nouveaux cieux et la nouvelle terre!...

FIN.



ERRATA.

TOME SECOND.

Pages.

- 71, ligne 7, les tems, *lisez* le tems.
Id., — 13, d'être, *lisez* d'êtres.
109, — 22, on adore, *lisez* on n'adore.
Id., — 23, on écoute, *lisez* on n'écoute.
112, — 12, travail, *lisez* travaille.
127, — 24, inferies! *lisez* furies!
147, — 23, nous lui, *lisez* nous ne lui.
180, — 15, faite hors, *lisez* fait hors.
181, — 13, y existe-il, *lisez* existe-t-il.
Id., — 26, que celui, *lisez* à celui.
184, — 16, d'être qu'un, *lisez* d'être un.
201, — 10, de quelle, *lisez* de quelle que.
202, — 21, comment il, *lisez* qu'il.
210, — 17, quel nom, *lisez* quelque nom.
220, — 25, peut en arriver en saisissant le corps, *lisez* peut arriver d'un corps en le saisissant.
235, — 8, c'est comme, *lisez* est comme.
236, — 17, ne sont, *lisez* n'est.

TOME TROISIÈME.

Pages.

- 6, ligne 7, tout autre, *lisez* toute autre.
9, — 19, elle-même, *lisez* elles-mêmes.
12, — 4, ravis, *lisez* ravi.
14, — 3, cessation : d'être, *lisez* cessation d'être :
39, — 20, appelé l'être, *lisez* appelé à l'être.
47, — 28, aidé de la, *lisez* aidée de la
48, — 27, commendée, *lisez* commandée.
51, — 2, nous-même, *lisez* nous-mêmes.
79, — 12, communs, *lisez* nommons.
Id., — 15, éternelle, *lisez* éternelles.
95, — 10, puisse être, *lisez* puissent être.
99, — 14, tout sous, *lisez* tout est sous.
102, — 6, dans l'acte, *lisez* de l'acte.
110, — 18, ne lui, *lisez* ne le lui.
Id., — 21, et l'ouïe, *lisez* et le sens de l'ouïe.
112, — 22, ravi, *lisez* ravit.
138, — 1, composé, *lisez* composée.
Id., — 5, dilaté, *lisez* dilatée.
156, — 13, n'obeisse, *lisez* n'obéissent.
193, — 13, mis, *lisez* mise.
211, — 2, inconnu, *lisez* inconnue.
240, — 25, et faire, *lisez* est faire.



